

LES
DÉLIRES DE JALOUSIE

CLINIQUE

(JALOUSIE SÉNILE — DÉLIRES SYSTÉMATISÉS)

MÉDECINE LÉGALE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE MERCREDI 10 JUILLET 1901

PAR

Armand-Victor PARANT

Né à Toulouse, le 16 juin 1876

LAURÉAT DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE TOULOUSE
INTERNE DES ASILES D'ALIÉNÉS DE LA SEINE

NOMS DES EXAMINATEURS :	{	M. JOFFROY,	<i>Président ;</i>
		M. PINARD,	<i>Professeur ;</i>
		M. LEPAGE,	} <i>Agrégés.</i>
		M. DUPRÉ,	

TOULOUSE

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT

45, RUE DES TOURNEURS, 45

1901

506

LES
DÉLIRES DE JALOUSIE

UNIVERSITÉ DE PARIS. — FACULTÉ DE MÉDECINE.

DOYEN..... M. BROUARDEL.

PROFESSEURS.

Anatomie.....	MM. FARABEUF.
Physiologie.....	Ch. RICHET.
Physique médicale.....	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.....	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.....	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales.....	BOUCHARD.
Pathologie médicale.....	BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale.....	HUTINEL.
Anatomie pathologique.....	LANNELONGUE.
Histologie.....	CORNIL.
Opérations et appareils.....	MATH. DUVAL.
Pharmacologie et matière médicale.....	BERGER.
Thérapeutique.....	POUCHET.
Hygiène.....	LANDOUZY.
Médecine légale.....	PROUST.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	BROUARDEL.
Pathologie expérimentale et comparée.....	DEJERINE.
	CHANTEMESSE.
	JACCOUD.
Clinique médicale.....	HAYEM.
	DIEULAFOY.
	DEBOVE.
Maladies des enfants.....	GRANCHER.
Clinique de pathol. mentale et des maladies de l'encéphale.	JOFFROY.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	FOURNIER.
Clinique des maladies du système nerveux.....	RAYMOND.
	TERRIER.
Clinique chirurgicale.....	DUPLAY.
	LE DENTU.
	TILLAUX.
Clinique ophtalmologique.....	PANAS.
Clinique des maladies des voies urinaires.....	GUYON.
Clinique d'accouchement.....	BUDIN.
Clinique gynécologique.....	PINARD.
Clinique chirurgicale infantile.....	POZZI.
	KIRMISSON.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. ACHARD.	DUPRÉ.	LEPAGE.	THIROLOIX.
ALBARRAN.	FAURÉ.	MARFAN.	THOINOT.
ANDRÉ.	GAUCHER.	MAUCLAIRE.	VAQUEZ.
BONNAIRE.	GILLES DE LA TOURETTE.	MENETRIER.	VARNIER.
BROCA (Auguste).	HARTMANN.	MÉRY.	WALLICH.
BROCA (André).	HEIM.	RÉMY.	WALTHER.
CHARRIN.	LANGLOIS.	ROGER.	WIDAL.
CHASSEVANT.	LAUNOIS.	SEBILEAU.	WURTZ.
DELBET.	LEGUEU.	TEISSIER.	
DESGREZ.	LEJARS.	THIERY.	

Chef des travaux anatomiques..... M. RIEFFEL.

Par délibération en date du 9 décembre 1793, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

LES
DÉLIRES DE JALOUSIE

CLINIQUE

(JALOUSIE SÉNILE — DÉLIRES SYSTÉMATISÉS)

MÉDECINE LÉGALE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

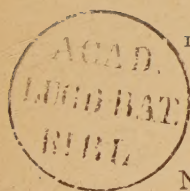
PRÉSENTÉE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE MERCREDI 10 JUILLET 1901

PAR

Armand-Victor PARANT

Né à Toulouse, le 16 juin 1876

LAURÉAT DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE TOULOUSE
INTERNE DES ASILES D'ALIÉNÉS DE LA SEINE



NOMS DES EXAMINATEURS :	{	M. JOFFROY,	<i>Président ;</i>
		M. PINARD,	<i>Professeur ;</i>
		M. LEPAGE,	} <i>Agrégés.</i>
		M. DUPRÉ,	

TOULOUSE

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT
45, RUE DES TOURNEURS, 45

1901

A LA MÉMOIRE
DE
ACHILLE-LOUIS FOVILLE
ET DE
ACHILLE-LOUIS-FRANÇOIS FOVILLE

Leur arrière-petit-fils et petit-neveu.

A MON PÈRE
LE DOCTEUR VICTOR PARANT

A MA MÈRE

À MON ONCLE
LE DOCTEUR EDMOND CENSIER

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR JOFFROY

Professeur de la clinique des maladies mentales.
Chevalier de la Légion d'honneur.

AVANT-PROPOS

Avant d'aborder notre sujet, il est de notre devoir de remercier tous ceux qui dans le cours de nos études ont porté intérêt à notre instruction médicale.

A la Faculté et dans les hôpitaux de Toulouse, nous avons eu l'heureuse fortune d'être l'élève de MM. Morel, Caubet, Jeannel, Bézy, Rispal et Tapie, et à l'hôpital des Enfants malades, à Paris, de M. Lan-
nelongue.

Qu'il nous soit permis de les remercier ici de l'instruction que nous leur devons et de la bienveillance spéciale qu'ils nous ont toujours témoignée.

Pendant notre internat dans les Asiles de la Seine, nous avons été jusqu'ici l'interne de MM. Legrain, Vallon et Dubuisson. C'est à eux que nous devons nos premières notions de la médecine des aliénés. Nous ne l'oublierons pas.

Nous remercions M. le professeur Joffroy de l'honneur qu'il nous fait d'accepter la présidence de notre thèse.

INTRODUCTION

L'étude des rapports de la jalousie avec l'aliénation mentale n'est pas de date récente. Tous les auteurs qui ont écrit sur la folie à la suite des premiers maîtres de la médecine mentale ont appelé l'attention sur la jalousie. Mais ils ne la considéraient alors qu'en tant que passion naturelle devenue morbide ou comme une cause morale de la folie. Nous devons nous placer actuellement à un point de vue bien différent.

Il vint un moment, en effet, où la jalousie fut envisagée comme l'effet même de l'aliénation mentale, se développant chez des individus qui ne devenaient jaloux que parce qu'ils étaient aliénés. Dès lors, la notion de la jalousie comme manifestation délirante, comme conséquence de la folie, devint l'objet de l'attention des aliénistes, qui se préoccupèrent de déterminer les conditions dans lesquelles ce symptôme morbide pouvait naître et évoluer.

Les premières constatations furent celles de Cohen van Baren, qui publia, en 1846, l'observation d'un alcoolique jaloux déclaré irresponsable, et de Marcel, dans un mémoire sur *la folie causée par l'abus des boissons alcooliques*. Ultérieurement se produisirent de loin en loin des observations intéressantes, surtout

au point de vue médico-légal. La première monographie d'ensemble fut celle de Paul Moreau, de Tours, qui parut en 1877. L'auteur y classait les jaloux suivant l'intensité de leur jalousie et des phénomènes qui en résultaient. Plus tard, Krafft-Ebing étudia l'étiologie du délire de jalousie, et ses travaux furent le point de départ d'une série de publications allemandes. D'autre part, Dorez en France, Stephanowsky, de Jaroslaw en Russie, étudièrent aussi la jalousie morbide d'une manière générale. Dans ces dernières années, deux thèses furent soutenues à Paris sur la jalousie morbide des alcooliques par Iscovescu et Escoube. Enfin, trois monographies méritent une attention spéciale : Bombarda, de Lisbonne, a mis en relief le délire systématisé de jalousie; Imbert, à Bordeaux, a étudié la jalousie affective, surtout sur les frontières de la folie; et Villers, à Bruxelles, attribuant à la dégénérescence et à l'alcoolisme la plupart des cas de délire jaloux, a apporté à leur étude un contingent de faits nouveaux.

Ces travaux, malgré les progrès qu'ils ont fait faire à la question qui nous occupe, ne l'ont cependant pas épuisée tout entière. C'est ce qui nous a encouragé à l'aborder à notre tour. Nous aurons à insister sur des points jusqu'ici omis ou insuffisamment distingués sur lesquels nous produirons des observations nouvelles. Nous nous occuperons ainsi tout spécialement du délire de jalousie comme manifestation initiale de la démence sénile et des délires de jalousie à évolution systématique. Nous terminerons en coordonnant sur la médecine légale de la jalousie les notions qui n'ont été étudiées nulle part dans leur ensemble.

CHAPITRE PREMIER.

Les délires non systématisés de jalousie.

Les idées délirantes de jalousie se rencontrent dans un grand nombre de formes d'aliénation mentale. On peut, à cet égard, les comparer aux idées de persécution qui se manifestent dans des psychoses diverses. Elles n'y sont comme elles qu'à titre épisodique, mais peuvent parfois, cependant, occuper une place prédominante dans le tableau des symptômes. Leurs allures varient avec la nature de la forme morbide qui leur a donné naissance. D'après Villers, le cadre dans lequel elles se produisent serait étroit; nous estimons que cette opinion est inexacte et l'on pourra se convaincre par la lecture de ce chapitre que leurs modes de développement sont multiples.

Nous ne parlerons que brièvement de ceux de ces états qui ont été bien étudiés jusqu'ici, sur lesquels nous n'avons à fournir aucun développement nouveau. Nous produirons cependant, à propos de la mélancolie simple, dans le délire de laquelle la jalousie occupe rarement une place importante, une observation où elle domine la scène et qui nous paraît, à cause de cela, avoir de l'intérêt.

ÉTATS DE DÉGÉNÉRESCENCE. — Mentionnons d'abord la jalousie que l'on rencontre chez les individus qui sont sur les frontières de la folie. Imbert l'a bien étudiée dans ses manifestations anormales. C'est elle qui a intéressé tant de romanciers contemporains. Cette jalousie est celle des tempéraments dégénérés héréditaires, celle des névropathes qui côtoient les manifestations morbides, et aussi celle si fréquente des faibles d'esprit et de certains criminels.

Indiquons également la jalousie azoophilique, la jalousie des invertis et des pédérastes dont on a cité de si curieux exemples, et les anesthésies et parésies du sentiment de jalousie que Stephanowski a étudiées chez les masturbateurs, les clients de maisons de tolérance, les lecteurs d'ouvrages pornographiques, les souteneurs, etc.

Imbert a étudié avec soin l'*obsession* jalouse, idée s'imposant à l'esprit avec conscience, alors que la volonté fait effort pour lui résister. Elle se produit dans l'hystérie et dans la neurasthénie qui accompagne la ménopause.

Féré, dans cet ordre de faits, cite deux exemples qu'il met au rang des phobies.

L'*idée fixe* a pour Imbert le caractère d'être inconsciente, c'est-à-dire non reconnue comme fausse, pathologique; elle est fréquente chez les hystériques et chez les déséquilibrés.

NÉVROSES. — Dans l'*hystérie*, la jalousie est un vice de caractère fréquent. Elle coïncide quelquefois avec des troubles des fonctions génitales. Même fait se produit dans la *neurasthénie*.

Dans l'*épilepsie*, la jalousie revêt souvent des allures morbides en rapport avec les violences habituelles du caractère des épileptiques. D. Ventra a publié une

observation de délire de jalousie considéré par lui comme équivalent épileptique pendant le traitement bromuré. Bombarda fait remarquer toutefois que cette interprétation est sujette à caution parce que l'individu dont il s'agissait était alcoolique.

La jalousie fait partie des idées morbides dans les bouffées de *délire des dégénérés*; mêlée à d'autres conceptions délirantes, elle participe du caractère éphémère de ce délire.

ALCOOLISME. — L'alcoolisme est un des facteurs principaux de développement du délire de jalousie. L'étude de son action, à cet égard, est déjà ancienne puisqu'elle remonte au mémoire de Marcel en 1847. Les milieux dans lesquels les observateurs ont fait leurs recherches ont une influence notable sur l'opinion qu'ils se sont faite à ce sujet. Tandis, en effet, que les auteurs comme Bombarda et Imbert, qui ont étudié dans les pays du Midi où l'alcoolisme est rare, ne donnent que peu d'importance à l'alcool comme facteur étiologique, les auteurs allemands et belges et les thèses françaises écrites dans le Nord lui font une place prépondérante et vont même, avec Krafft-Ebing, jusqu'à lier indissolublement le délire jaloux chez l'homme à l'alcoolisme. Et à ce propos, Villers remarque que ce délire, tenu autrefois pour féminin, est, depuis les progrès de l'intoxication alcoolique, devenu plus fréquent chez l'homme que chez la femme.

L'étude du délire alcoolique de jalousie a été l'objet de travaux nombreux et très explicites. Il est donc sans utilité que nous entrions à son propos dans de longs développements. Nous nous contenterons de résumer ce qui a été dit de ses formes principales. Sans amoindrir l'importance de l'alcool comme fac-

teur étiologique, nous devons observer toutefois que souvent son action ne fait que concourir avec celle des autres causes que nous avons signalées, telles que les dégénérescences et les troubles sexuels. D'autre part, le délire alcoolique de jalousie peut fort bien se développer en dehors d'un tempérament naturellement jaloux. Une observation d'Escoube est intéressante à cet égard : c'est le cas d'une femme alcoolique jalouse qui trouvant, à sa sortie de l'asile, son mari hors du domicile conjugal, se contenta de le désertier à son tour.

La fréquence proportionnelle du délire chez l'homme et chez la femme varie suivant les auteurs. Iscovescu émet à ce sujet une remarque intéressante. Il voit dans le délire jaloux de la femme alcoolique une sorte de délire professionnel. C'est à l'âge adulte que ce délire sévit habituellement, mais les vieillards n'en sont pas exempts.

Dans l'*alcoolisme aigu*, la jalousie peut s'observer sous forme d'un délire éphémère.

« Il arrive assez souvent, dit Villers¹, que l'on constate, au cours d'un accès d'ivresse, une bouffée d'idées de jalousie; elles apparaissent brusquement, durent quelques heures ou quelques jours, s'accompagnent habituellement de violences, puis disparaissent à mesure que s'élimine le poison qui leur a donné naissance. Il est certain que ce délire ne paraît que chez des jaloux habituels. Peut-être n'est-il qu'une étape vers le délire persistant; mais ce qui est hors de doute, c'est que, lors de sa première apparition, il est éphémère et qu'il n'en reste aucune trace lorsque l'ivresse a disparu. »

Ce délire peut apparaître chez des prédisposés

1. Villers, p. 68.

« alcoolisables » après absorption d'une très faible quantité d'alcool. Féré a publié deux observations instructives de ce genre.

Dans l'*alcoolisme chronique*, la jalousie délirante est des plus fréquentes.

Elle n'apparaît alors que tardivement. Son étude a été faite en détail depuis quelques années, sous l'impulsion des travaux de Krafft-Ebing. Pour lui, la jalousie apparaît chez 80 % des alcooliques mâles ayant encore des rapports sexuels; elle est, dit-il, un véritable stigmate de l'alcoolisme, débutant aux stades avancés sous forme d'un délire isolé, quasi-monomaniaque, d'une fixité étrange, et n'ayant pas, à l'état de pureté, l'apparence d'un délire. Son début, d'après Nadler, se fait graduellement. C'est d'abord une angoisse, une défiance, un scepticisme cruel à l'endroit de la femme; d'abord caché, calme, le délire finit par prendre corps pour éclater un beau jour. Les idées de jalousie sont pures ou associées à des idées de persécution dont l'ordre d'apparition est très variable; il n'y a pas de lien entre elles et, suivant les cas, ce sont les unes ou les autres qui prédominent.

A cette période de délire calme, où les symptômes physiques décèlent seuls au dehors l'alcoolisme chronique, l'agitation et les soupçons sont surtout nocturnes. Le délire ne se laisse pas voir, et la femme du malade peut être la seule à s'apercevoir de son état.

C'est à cette période que se produisent les actes dont nous parlerons dans notre chapitre spécial de médecine légale. Le jaloux devient pour sa femme un véritable persécuteur; il est dangereux déjà par les violences auxquelles il se livre et peut aussi faire une tentative de suicide. Si c'est la femme qui est la malade, les mêmes faits se produisent chez elle.

Arrivé à ce degré, la maladie n'est pas incurable; l'alcoolique peut guérir, quoique très sujet aux rechutes. Mais le délire jaloux ne disparaît pas facilement. Il est excessivement tenace, survit à l'alcoolisme et l'abstinence ne suffit pas à l'améliorer; ce n'est qu'à la longue qu'il peut disparaître et laisser quelquefois revenir les sentiments d'affection. Villers, à cet égard, est très pessimiste : « Dans le cas même, dit-il, où la cause qui l'a fait naître aurait disparu depuis longtemps, le délire de la jalousie persiste avec tous ses caractères. »

Au cours de ce délire chronique de jalousie peuvent apparaître des accès subaigus qui aggravent fortement le pronostic. Ils s'accompagnent de troubles sensoriels, d'illusions et d'hallucinations dont le sujet correspond au délire et qui servent quelquefois à mettre en relief des idées délirantes dissimulées jusque-là. Pour Krafft-Ebing, ces erreurs des sens n'ont qu'une importance secondaire, n'appartenant qu'aux épisodes d'ivresse, d'émotion ou de délire. Elles ont les caractères généraux des troubles sensoriels du délire alcoolique, sauf quelques particularités spéciales à la jalousie.

Ainsi, dans leurs rêves et plus tard dans leurs hallucinations, les alcooliques jaloux ont la représentation d'objets obscènes; ils croient voir devant eux leur femme se livrer à des amants. Le rêve manque d'ailleurs de précision, et il est assez rare qu'un amant soit désigné bien clairement. Au réveil ou à la guérison, le souvenir s'efface assez vite et les tableaux s'estompent dans le passé.

On peut les faire revivre par le sommeil hypnotique, comme le rappelle Imbert en effleurant la question du somnambulisme alcoolique. Il peut y avoir ainsi intérêt à rechercher la genèse sub-consciente

d'une idée fixe de jalousie survivant à un délire oublié.

Les hallucinations de l'ouïe peuvent, de même, revêtir un caractère obscène : l'homme entend ses voisins s'entretenir de son malheur, et le mot « cocu » revient sans cesse à ses oreilles.

C'est dans les crises hallucinatoires que se produisent les réactions violentes les plus inattendues, comme toutes les réactions hallucinatoires. On les a divisées en réactions homicides et suicides, chacune allant de la simple violence à l'attentat le plus grave, ces deux modes de réaction pouvant se suivre ou s'accoupler sans dépendre d'une autre cause que de l'hallucination. Rien de plus fréquent dans les grandes villes, comme Camuset l'a fait observer, que de pareils meurtres.

Le délire alcoolique chronique des jaloux s'achemine peu à peu vers l'affaiblissement intellectuel et vers la démence, qu'il soit ou non entrecoupé d'accès subaigus, et plus rapidement dans ce dernier cas.

Le diagnostic consiste principalement à ne pas se laisser abuser par l'alcoolisme, s'il y a un état de trouble mental sous-jacent.

Le pronostic, nous l'avons vu, est grave à cause du peu de résultat du traitement. Ce dernier n'est que le traitement ordinaire de l'alcoolisme chronique, la jalousie ne donnant pas d'indication spéciale.

Dans l'alcoolisme chronique, en dehors des épisodes subaigus, apparaissent, après un certain temps, des marques de *systématisation* dans les idées de jalousie; il faut en rechercher la cause dans la prédisposition du sujet (constitution paranoïenne). Nous reviendrons sur ce point au chapitre des délires systématisés de jalousie. Ces idées restent aussi comme le reliquat des délires aigus d'une certaine durée.

La femme devient pour le jaloux une débauchée : des complices lui sont désignés, les enfants ne sont plus de leur père; les actes du malade se mettent en rapport avec son délire qui s'achève dans la démence. « A l'occasion, disent Krafft-Ebing et Nasse, il peut se produire des idées de grandeur. »

La nature de ce délire est celle du délire de persécution secondaire à l'alcoolisme.

COCAÏNISME. — Villers signale cette intoxication à côté de l'intoxication alcoolique.

« La cocaïne, dit-il, peut provoquer aussi, quand on en abuse, la naissance d'un délire de jalousie revêtant une forme spéciale. Il est à remarquer que la cocaïne passe pour un aphrodisiaque et que beaucoup de personnes en prennent pour rétablir une fonction qui déchoit. Mais, comme pour l'alcool, à l'excitation succède, loi générale en physiologie, la dépression. Bientôt le médicament n'a plus d'effet, et à l'hyperexcitabilité de la sphère génitale succède une dépression d'autant plus profonde que les abus ont été plus grands.

« Le cocaïnisme chronique présente une grande et indéniable ressemblance avec l'alcoolisme, s'étendant même à certains détails. Les hallucinations des cocaïnomanes rappellent celles des alcooliques : leur délire de jalousie ressemble à celui des buveurs, seulement il se montre, d'une manière beaucoup plus précoce, sous une forme aiguë et paraît avoir un cachet érotique plus accusé. »

MANIE. — Les crises de jalousie morbide ne sont, d'après Imbert, pas très rares dans l'excitation maniaque.

« Les propos de ces malades, dit-il, sont incohé-

rents, ils ne précisent pas leurs accusations, ne s'appuient sur aucun fait. Les idées délirantes de jalousie dominent quelquefois leurs vociférations et leurs paroles, presque toujours ordurières, sans constituer un délire systématique.

« Les illusions mentales et sensorielles servent à l'entretien passager de l'idée jalouse, mais sans une grande continuité.

« La suractivité de l'association des idées détermine rapidement chez eux la conception de toute une scène de jalousie. Un mot, un nom, un incident, et aussitôt ils conçoivent tout un roman, ils se rendent compte de la situation de leur femme. Dans leur illusion perpétuelle, les maniaques jaloux croient assister à leur déshonneur; néanmoins, la trop grande mobilité de leurs sentiments les empêche de songer à la vengeance. Ils sont pourtant dangereux par leurs impulsions continuelles et l'obéissance aveugle à leurs sensations. »

MÉLANCOLIE. — La jalousie peut se trouver à la base du délire et des idées tristes, sous l'influence desquelles le malade envisage sa honte et son abaissement. Ce cas, toutefois, est assez rare pour que nous jugions digne d'intérêt l'observation que nous publions ici.

La jalousie peut conduire le mélancolique au suicide et à des actes plus rares dans la mélancolie, comme cette malade de Bruant qui voulait noyer ses enfants et brûler sa maison avant de se détruire elle-même.

OBSERVATION I, inédite (Victor PARANT père).

LYPÉMANIE. — IDÉES DE JALOUSIE. — IDÉES D'INDIGNITÉ, DE RUINE. — TENTATIVES DE SUICIDE. — GUÉRISON SOUTENUE DEPUIS QUATRE ANS.

M. X..., entré dans la Maison de santé de Toulouse, le 25 octobre 1895, à l'âge de quarante-sept ans.

Le certificat médical d'admission portait : « Atteint de troubles de l'intelligence, caractérisés par de la lypémanie, idées de persécution et de suicide, avec des crises de violence le rendant dangereux pour lui-même et pour son entourage. Ces accidents aigus ont débuté il y a trois semaines. Ils avaient été annoncés depuis plusieurs mois par des modifications de caractère et par de la céphalée occipitale. »

L'avant-veille de son internement, M. X... avait fait une tentative de suicide par pendaison.

Dès le début de la maladie, c'est-à-dire environ un mois avant l'internement, il s'était mis à manifester des idées délirantes diverses : il croyait qu'on l'accusait de choses graves, comme d'avoir triché au jeu ou d'avoir volé ; il s'imaginait qu'il sentait horriblement mauvais et que tout le monde le fuyait à cause de cela ; il avait enfin des idées de jalousie contre sa femme qu'il accusait d'inconduite.

Bien que cette imputation fût absolument contraire à la vérité, M^{me} X... étant une femme de très bonnes mœurs, la manière dont il se plaignait d'elle fit que plusieurs personnes crurent que, réellement, M^{me} X... se conduisait mal et que c'était son inconduite qui avait été la cause de la maladie de son mari.

A son entrée dans la Maison de santé, M. X... se montra franchement lypémanique : il était déprimé, se tenait à l'écart de tout le monde, craintif et inquiet. Il se croyait indigne de faire société avec les autres personnes et croyait qu'on l'accusait de fautes graves, notamment d'avoir triché au jeu. Il disait que sa femme l'avait abandonné.

Dans la semaine qui suivit son admission, il chercha deux fois à se couper la gorge à l'aide de couteaux dont il s'était emparé.

Il avait de la tendance à refuser les aliments ; cependant, on ne fut pas obligé de l'alimenter avec la sonde.

Décembre 1895. — Persistance des idées d'indignité ; continue à croire qu'il sent mauvais ; se voit méprisé de tout le monde, croit qu'il a réduit sa femme à la misère ; et quand sa femme vient le voir, tout en accusant celle-ci d'avoir mauvaise conduite et lui en faisant des reproches, il lui demande pardon de l'avoir réduite à la misère.

Janvier 1896. — Dépression plus profonde, confusion mentale. Le malade dit lui-même qu'il ne peut penser à rien.

Février. — L'état physique s'améliore ; le sommeil est meilleur. Dépression un peu moindre.

Mars. — Ne cesse de répéter qu'on l'accuse injustement de crimes qu'il n'a pas commis ; que c'est à tort qu'on lui dit qu'il n'est pas X., et cependant, à certains moments il se demande si ses préoccupations ne seraient pas imaginaires.

D'avril à septembre, la situation reste sensiblement la même. Dans les visites qu'il reçoit de sa femme, X... lui fait des scènes de violente jalousie, l'accusant de se livrer à telle et telle personne qu'il lui nomme.

A partir de septembre, l'affaissement diminue. Le malade cesse peu à peu de se croire méprisé par autrui. Il ne parle plus d'avoir commis des actes répréhensibles et, en même temps, ses idées de jalousie disparaissent. Il fait à sa femme un accueil chaque jour meilleur et s'excuse près d'elle de l'avoir traitée comme il l'a fait.

Il quitte la Maison de santé le 7 octobre 1896, guéri.

Depuis lors, la guérison s'est bien soutenue. M. X... fait très bon ménage avec sa femme et ne lui reproche rien, n'ayant du reste jamais eu aucun motif plausible de rien lui reprocher.

PARALYSIE GÉNÉRALE. — La jalousie n'est pas très rare dans cette maladie. Elle se manifeste soit au dé-

but, quand il y a de l'excitation génitale, soit, au contraire, lorsque survient l'impuissance qui fait naître les soupçons du malade; elle peut être la cause d'actes d'immoralité ou de violence.

On peut rencontrer des paralytiques chez qui le délire ambitieux, se combinant avec des idées de jalousie, les amène à se vanter des relations de leur femme avec de hauts personnages; leur délire emprunte son caractère à la démence paralytique.

En voici un exemple :

R..., paralysie générale typique avec signes physiques très accentués, délire des grandeurs et hallucinations multiples. Il est le tsar... Il se plaint depuis quelque temps de ce que sa femme et la princesse Olga, avec qui il déclare avoir certains liens de parenté, soient constamment ensemble à courir les rues et les brasseries et ne pensent pas à lui depuis qu'il est à Sainte-Anne. Il leur a fait de fréquents reproches, dit-il, les a tuées plusieurs fois et autant de fois ressuscitées. Mais cette fois il est décidé à ne plus leur pardonner, ce qui lui fait verser des larmes; elles ont d'ailleurs des maladies vénériennes qui les ont empoisonnées.

En fait, R... est si violent au moment des visites de sa femme qu'elle a peur de lui et hésite à venir le voir. Il lui fait, en effet, à chaque visite, des scènes de jalousie et lui reproche publiquement ses débordements.

LÉSIONS ORGANIQUES DU CERVEAU. — Krafft-Ebing dit que sur plusieurs milliers de cas il n'a observé que six fois le délire de la jalousie en dehors de l'alcoolisme; dans ce cas, le délire était dû à une maladie organique du cerveau : apoplexie cérébrale ou traumatisme crânien. Le trouble mental s'y ressentait de l'affaiblissement intellectuel. Il y a certainement lieu d'établir un rapprochement entre ces cas et ceux de jalousie liée à la démence sénile que nous allons maintenant étudier.

CHAPITRE II.

Les délires non systématisés de jalousie.

(Suite.)

LE DÉLIRE DE JALOUSIE SÉNILE.

Les idées de jalousie chez les vieillards ne sont signalées par aucun des auteurs qui ont étudié les psychoses de la vieillesse ou la démence sénile¹. Les rares observations publiées le sont sans commentaires. P. Moreau, de Tours, dit seulement que l'amour physique et les désordres qui en découlent doivent être l'objet d'une surveillance spéciale chez les déments : « C'est ainsi, ajoute-t-il, que j'ai cru pouvoir expliquer plusieurs faits de meurtre commis par ces malheureux en proie au démon de la jalousie » ; mais il ne donne pas d'exemples.

Au Congrès de Bordeaux, en 1895, M. Christian a publié la note suivante sur le « délire érotique des vieillards » :

« Parmi les symptômes attribués à la folie chez les

1. Cf. Ritti, *les Psychoses de la vieillesse*. — Congrès de Bordeaux, et Thèses de Paris. Ollivier, 1891; Thivet 1891. — Thèses de Bordeaux, Mahon, 1896. — Thèses de Lyon, Michaux, 1900. — Thèses de Nancy, Lévy, 1896. — Durand-Fardel, Brousse, Marcé, etc., etc.

vieillards, il en est un qui m'a paru assez constant et assez caractéristique pour mériter d'être signalé.

« Les malades dont il est question sont tous d'un âge assez avancé : ils ont de soixante-dix à quatre-vingts ans et même davantage. Ils sont donc arrivés à une période de la vie où l'activité génitale est éteinte (sauf de bien rares exceptions). Et cependant, presque tous ceux que j'ai observés ont des préoccupations et des idées délirantes qui s'alimentent dans la sphère génitale. Ces malades deviennent jaloux de leur femme, d'une jalousie féroce et telle qu'ils la maltraitent et la tourmentent sans relâche. Pourtant, ces femmes sont elles-mêmes d'un âge avancé, souvent infirmes et impotentes; telles, en tout cas, que toute velléité galante à leur égard devient absolument invraisemblable. »

Cette note est suivie de trois courtes observations qui concernent :

Un vieillard de quatre-vingt un ans, persécuté et jaloux, qui devint violent vis-à-vis de sa femme âgée de soixante-dix-neuf ans;

Un maniaque de soixante-dix ans dont la femme avait une baraque de prostitution à la foire du Trône,

Et un vieillard mélancolique qui s'entendait appeler « le cerf » et se levait la nuit pour chercher les amants de sa femme.

Les seules observations que nous ayons pu trouver sont de Despine¹, de Pécharman², de Villers³ et de van Deventer⁴. Nous y ajouterons deux courtes observations inédites.

1. Despine, *Psychologie naturelle*, t. II, p. 598.

2. Pécharman, *les Psychoses de la vieillesse*. Thèse de Paris, 1893.

3. Villers, *le Délire de la jalousie*. Bruxelles, 1899, p. 30.

4. Van Deventer, « Ijverzucht en ijverzuchtswaan. » (*Psychiatrische Bladen*, t. VI, 1888, p. 171. »

Et, cependant, nous ne croyons pas que le fait soit aussi rare que le laisse supposer le petit nombre de cas publiés ; cela tient sans doute à ce que les vieillards, gardés dans leur famille parce qu'ils ne sont pas dangereux, ne sont pas dirigés vers les asiles, et à ce que leurs manifestations délirantes ne franchissent pas le cercle de la famille.

La jalousie chez eux apparaît comme un symptôme précoce de démence sénile. L'hérédité est signalée plusieurs fois dans les antécédents ; dans un cas même elle est similaire. L'un des vieillards avait un tempérament déséquilibré, mais n'était pas naturellement jaloux. On peut d'ailleurs constater que le plus souvent, avant l'apparition du délire, la meilleure harmonie a existé dans le ménage, et la jalousie n'en contraste que plus avec le caractère antérieur du malade.

Le délire, à cet âge, participe du caractère des conceptions séniles. « Ce sont, disait Marcé, des conceptions absurdes, invraisemblables, contradictoires, qui offrent le cachet de la démence sur laquelle elles sont implantées. » C'est, par exemple, l'invraisemblance des torts d'une femme âgée et sans reproches ; c'est la futilité et l'absurdité des preuves données, le complice même étant rarement spécifié. Le vieillard parle volontiers de ses malheurs ; les réticences, quand elles existent, ne sont pas habiles et on les reconnaît facilement.

Parfois, il y a des illusions, peut-être même des hallucinations de l'ouïe et de la vue. Le mode de réaction à ces troubles sensoriels témoigne, lui aussi, de l'affaiblissement intellectuel. Inquiet, soupçonneux, agité, le vieillard jaloux s'irrite contre la coupable, et au moindre soupçon, à l'occasion d'un fait insignifiant, il s'emporte en plaintes grossières, en basses injures inusitées dans son langage, souvent en coups

dont la faiblesse n'exclut pas le danger et qui peuvent être longuement prémédités. Des tentatives de suicide sont aussi possibles.

Les idées de jalousie ne sont pas toujours pures; elles se mêlent à des idées hypocondriaques, à des idées de persécution, d'empoisonnement ou d'indignité, qui ne sont pas mieux systématisées qu'elles-mêmes. Après l'internement, elles ne se modifient guère, à l'inverse de ce qui se produit dans la plupart des délires systématisés de jalousie, le malade étant trop affaibli pour faire les frais de délires successifs. Si elles disparaissent, ce n'est que devant la démence au milieu de laquelle on en retrouve encore le souvenir.

La *durée* est très variable : les progrès de la démence, un ramollissement cérébral, une maladie intercurrente finissent par emporter le malade.

Le *diagnostic* présente quelques difficultés; il a une grande importance pour le pronostic. On ne confondra pas cette jalousie, prélude de la démence, avec une jalousie alcoolique chez un vieillard, ni avec le reliquat d'un délire de l'adulte. On doit rechercher si elle n'est pas symptomatique d'une lésion circonscrite du cerveau. Marcé a émis l'opinion qu'au delà de soixante ans, il est bien rare qu'un délire partiel, lorsqu'il marche vers la démence, n'ait pas derrière lui quelque lésion organique du cerveau. Krafft-Ebing n'a pas trouvé d'autre cause à la jalousie délirante en dehors de l'alcoolisme chez l'homme. Il faut aussi reconnaître la difficulté du diagnostic, au début de la démence, quand la jalousie du vieillard s'exerce contre une femme coquette d'âge très différent du sien.

Dans l'*étiologie*, on peut remarquer la plus grande fréquence chez l'homme que chez la femme (8 hommes, 1 femme). L'excitation génésique a été observée

plusieurs fois. Elle n'est pas, croyons-nous, toujours toute cérébrale, comme l'indique Christian, et plusieurs observations, celle de Despine surtout, montrent une ardeur peu commune à un âge si avancé.

Voici résumées les observations de jalousie sénile publiées jusqu'ici.

OBSERVATION II (DESPINE.)

En mars 1861 paraît devant le tribunal de Grenoble un vieillard de soixante-sept ans nommé Raynaud, accusé du meurtre de sa fille.

Jusque peu d'années auparavant sa conduite avait été irréprochable. Peu à peu son caractère avait subi une modification profonde. L'homme honorable et bien élevé était devenu hardi et jouisseur, et on eût en vain cherché chez lui trace de pudeur. On ne pouvait trouver de cause à ce changement; l'évolution sénile de son cerveau pouvait seule expliquer une pareille transformation.

La vie de Raynaud, dans les dernières années, était une série d'excès sexuels... Vingt jeunes femmes, avec lesquelles il eut des rapports pendant ces dernières années, vinrent témoigner de l'ardeur de son activité sexuelle.

Le crime qui l'amena devant les assises consiste en ce que, ayant surpris sa fille avec un amant, il la tua, non pour venger la morale outragée, mais par jalousie. Il tira sur l'amant un coup de fusil qui l'atteignit dans le dos, alors qu'il sautait par la fenêtre, puis poignarda sa fille.

Comme l'amant, bien que blessé, arrivait au secours de sa maîtresse, elle entra en agonie, et, pendant que le jeune homme s'agenouillait pour prier, le père se complaisait à admirer la gorge découverte de sa fille, en disant : « C'était pourtant une jolie femme, une jolie maîtresse. »

Raynaud se laissa tranquillement arrêter; il ne montra, dans la suite, ni remords, ni regrets de son crime.

OBSERVATION III, résumée (VILLERS).

M... (Léopold), quatre-vingts ans, hérédité chargée.

Caractère absolu, prétentieux, malveillant, brutal; mauvais commerçant.

Dans les dernières années, irascibilité encore augmentée, accusations d'adultère contre sa femme, insomnie.

Les voisins, fatigués, demandent l'internement.

Facultés intellectuelles affaiblies. Sa femme, âgée de soixante-dix ans, le trompe : il l'a vu et entendu. En outre, détail caractéristique, il a constaté des taches fraîches, taches de liquide séminal sur le linge de sa femme; cela dure depuis quatre mois. Bien qu'il le connaisse, il ne peut nommer l'indigne complice de sa femme; celle-ci cherche à lui nuire de toutes manières; elle essaie notamment de le faire passer pour fou. La mémoire est défaillante. M... ignore son âge, l'époque de son mariage. Ses voies digestives sont en mauvais état. Il y a de l'athérome artériel. Au bout de quelques jours, le malade demande lui-même à être placé dans un hospice pour fuir les persécutions de sa femme et ne plus être témoin de ses turpitudes. Il ne dort plus.

A certains moments, il se dit triste de l'absence de sa femme et de sa fille; il nie les accusations qu'il a portées contre elles. Mais ce n'est que de la dissimulation, car après quelques minutes le malade ne tarde pas à retomber dans ses idées délirantes; la preuve en est qu'après une quinzaine de jours il demande à avoir avec sa femme une explication définitive. A partir de ce moment le délire ne changea plus, et au bout d'environ un mois le malade mourut de broncho-pneumonie.

OBSERVATION IV (VAN DEVENTER).

Il s'agit d'un malade âgé de soixante-quatorze ans, atteint de surdité prononcée, mais bien portant jusque-là. Pendant toute sa vie, il a été tempérant, laborieux, d'un carac-

tère un peu triste et réservé, mais s'entendant bien avec sa femme et ne donnant pas de signes de jalousie. Pas d'hérédité psychopathique, sauf que le père du malade, devenu fort jaloux dans les dernières années de sa vie, a fini par se séparer de sa femme.

Ayant trouvé un emploi dans un hospice, le malade devint, au bout de quelques semaines, chagrin, querelleur, orgueilleux et très soupçonneux. Lui qui, au temps où il travaillait au dehors, n'avait jamais eu le moindre soupçon sur sa femme, l'accusa de se mal conduire, bien qu'il passât ses journées auprès d'elle. A deux reprises, il lui dit qu'elle avait des relations avec d'autres, mais sans nommer personne. Enfin, au bout de quelques mois, il chercha noise à un nommé J. V..., un pensionnaire qu'il avait vu dans une place obscure, disait-il, causer avec sa femme. Au cours de la dispute, il frappa son adversaire d'un coup de couteau en disant : « Il y a six semaines que je vous guette et que j'attends le moment de vous tuer. » Chassé de l'établissement pour ce fait, il s'en montra fort heureux, parce que cela allait, disait-il, faire cesser les relations scandaleuses de sa femme avec J. V... Recueilli chez un ami, il ne tarda pas à lui faire part de ses soupçons. Il fit mieux : il accusa sa femme d'avoir loué une chambre avec la femme de son hôte pour s'y livrer ensemble à la débauche.

Le 26 janvier 1887, comme le malade était allé voir des amis, il se fit que, sans qu'il s'y attendît, sa femme vint le rejoindre chez eux. Ce simple fait réveilla les soupçons du jaloux qui, devenant inquiet et agité, se mit à fouiller fiévreusement dans ses poches. On parvint toutefois à le calmer et, au moment de leur départ, la paix semblait rétablie entre les deux époux. Mais voici qu'en descendant les escaliers, J. V..., se tournant tout à coup vers sa femme, braqua sur elle un revolver chargé qu'il tenait caché dans l'une de ses poches, lâcha la détente en s'écriant : « Tiens, voilà pour toi ! » Heureusement, la victime désignée ne fut pas atteinte et le malade se laissa arrêter sans opposer de résistance. Mis en observation, il déclara que la jalousie était l'unique cause de la tentative de meurtre dont il s'était

rendu coupable. Il ajouta qu'il avait provoqué à dessein la dispute qu'il venait d'avoir avec sa femme dans le but de se venger d'elle.

A l'asile où on le plaça, il fut de bonne conduite. Bien qu'il se rappelle exactement les faits principaux de son existence, le malade présente néanmoins des altérations notables de l'intelligence. Les idées de persécution dominent dans ses plaintes. S'il revient avec complaisance sur les services qu'il a rendus à certaines personnes, s'il parle volontiers des beaux certificats que lui a valus sa bonne conduite, c'est pour s'étonner bientôt de la manière dont on le traite en ce moment et pour rappeler, en les grandissant, ses griefs contre sa femme. Celle-ci, dit-il, le trompe depuis longtemps; elle s'enivre, et plusieurs fois il a remarqué qu'à l'hospice elle s'enfermait dans l'obscurité avec J. V...; sous le prétexte qu'elle ne pouvait allumer le gaz seule. Sa conviction avait été certaine le jour où sa femme lui avait parlé d'une maison louche, d'où elle avait vu sortir un homme avec une jeune fille et où elle savait que J. V... allait également. Donc, elle y était allée elle-même et y retrouvait son amant. Si celui-ci ne recevait pas d'argent de sa maîtresse, elle lui permettait cependant de boire du genièvre à ses frais. Le malade trouvait des preuves certaines dans milles autres indices : sa femme connaissait les moindres détails de la vie de J. V..., etc.

Plus tard, le malade devint incohérent et porté à la pleurnicherie. Il disait se repentir vivement de l'attentat commis contre sa femme, mais en même temps il ne se rendait pas compte de ses torts; il se vantait sans cesse de son passé sans tache, et était certain de ne pas être inquiété.

Une enquête sévère avait démontré la conduite exemplaire de la femme et l'injustice des soupçons du mari.

OBSERVATION V (PÉCHARMAN), résumée.

Femme X..., soixante-douze ans; Il y a plus d'un an que ses facultés baissent : loquacité, affaiblissement de la mémoire, accès de mélancolie, tristesse, insomnie, inap-

pétence; parle peu : elle est une bouche inutile; personne ne l'aime plus; on l'abandonne; son mari veut se défaire d'elle; elle l'accuse d'être bigame, d'avoir des maîtresses. Elle interprète tout ce qu'elle voit dans le sens de sa jalousie morbide; les moindres absences de son mari sont à ses yeux des rendez-vous qu'il a donnés, et en véritable affaiblie qu'elle est, elle suppose que des lettres qu'il écrit devant elle sont destinées à des femmes. A ces idées jalouses s'adjoignent des idées d'indignité, des idées hypochondriaques. Pas de troupes sensoriels, quelques illusions ayant trait surtout à sa jalousie morbide. — Paroxysmes anxieux. — Deux tentatives de suicide. — A mesure que l'affaiblissement intellectuel fait des progrès, le délire se décolore; les plaintes plus monotones roulent toujours dans le même cercle étroit de jalousie morbide, d'indignité, de vague persécution.

OBSERVATION VI, inédite (Victor PARANT, père).

M. X..., décédé à l'âge de soixante-dix-sept ans, a présenté une démence complète pendant les six derniers mois de sa vie : il avait du ramollissement cérébral. Avant que ne s'établisse la démence, il avait traversé une période où il manifestait contre sa femme des idées de jalousie. Il l'accusait d'introduire, la nuit, des hommes dans sa chambre; il disait qu'il les voyait. Il faisait, à cause de cela, des scènes violentes à sa femme, l'accablait d'injures et l'invectivait d'une manière qui contractait douloureusement avec les sentiments de vive affection qu'il lui avait toujours témoignée, comme aussi avec les habitudes de politesse, d'urbanité, de langage sévère qu'il avait toujours eues : « Coquine, lui disait-il, n'as-tu pas honte de ce que tu fais? A ton âge, est-il permis de te conduire de la sorte? »

OBSERVATION VII, inédite (Victor PARANT, père).

M. G..., encore vivant, âgé de soixante-cinq ans, actuellement en démence, a eu, pendant un an environ, avant la

confirmation de cette démente, des idées de jalousie contre sa femme. Il l'accusait de se livrer à la débauche, de le faire dans un but de lucre; il se mettait contre elle dans des colères terribles et la battait quelquefois : « J'ai travaillé toute ma vie pour te faire vivre, disait-il, et maintenant que je ne puis plus travailler tu cherches à te procurer des ressources d'autre manière; tu te conduis comme une fille perdue... Ne le nie pas, j'ai vu des hommes entrer chez toi!... » Il affectait de sortir de chez lui et rentrait promptement, courait en hâte à la chambre de sa femme, et ne voyant personne avec elle, il la sommait de lui dire par où elle avait fait sortir l'individu qu'il supposait avec elle, où elle l'avait caché. Pendant cette période, la vie de cette pauvre femme a été extrêmement douloureuse.

CHAPITRE III.

Les délires systématisés de jalousie.

Les idées de jalousie ont été signalées depuis longtemps déjà dans les délires systématisés où elles précèdent ou accompagnent le délire de persécution. Mais aucun auteur français n'a, dans une description, isolé un délire systématisé de jalousie. En Allemagne, Krafft-Ebing et Schuele admettent un délire systématisé d'infidélité conjugale seulement chez la femme; Kraepelin le signale chez l'homme; Nadler et Fuertner, au congrès de Karlsruhe, ont admis la possibilité de son existence. Toutefois, dans l'opinion généralement admise en Allemagne, la jalousie est chez l'homme, sauf des cas très exceptionnels, une manifestation pathognomonique de l'alcoolisme. « Les cas de délire d'infidélité conjugale, dit Krafft-Ebing¹, appartiennent, pour l'homme, presque exclusivement à l'alcoolisme chronique. Ce délire est régulièrement chez la femme un élément de la paranoïa persecutoria, apparaissant au moment de la ménopause. »

Il y a là entre les deux sexes une différence de prédisposition qui n'a pas d'explication saisissable.

Le premier, Bombarda², a dégagé un type de

1. Krafft-Ebing, *Médecine légale*, p. 196.

2. Bombarda, *O delirio de ciúme*. Lisbonne, 1896.

délire systématisé de jalousie dont il a donné plusieurs observations. Son travail, plein d'intérêt, est une contribution précieuse à l'étude de cette forme du délire de jalousie. Nous ne saurions mieux faire que de le prendre ici pour guide.

Bombarda admet à la base des délires systématisés une conception qui facilite l'étude de ces délires : celle du terrain paranoïaque sur lequel ils évoluent avec leurs variétés. « Le fond de la maladie étant le même pour tous les cas, les seules distinctions qu'elle comporte sont celles qu'exige la description au point de vue des modalités du délire. Rien ne permet d'établir des types assez fondamentalement séparés les uns des autres pour laisser supposer que chacun constitue une maladie différente. Comme il y a une manie ou une mélancolie, il n'y a qu'une paranoïa persecutoria. »

Cette conception de la paranoïa, qui procède de celle de la plupart des auteurs allemands, italiens et d'un certain nombre d'aliénistes français, est un fil d'Ariane précieux pour la description des différentes formes du délire de jalousie.

C'est ainsi qu'elle explique d'abord l'état mental de certains héréditaires qui, avec leur caractère méfiant, soupçonneux, atrocement jaloux, font sans raison à leur femme une vie de « martyre de la foi conjugale. » Ce sont là de véritables paranoïaques sans délire.

Mais il n'en est pas toujours ainsi, et sur ce terrain prédisposé, une cause quelconque peut favoriser l'éclosion d'un délire systématisé. Cette cause réside dans quelque altération génésique, dans les troubles de l'âge critique chez la femme et chez l'homme, enfin dans une psychonévrose ou dans une intoxication : l'on a alors des délires dont l'intensité et la forme

sont encore modifiés par le degré de prédisposition héréditaire ou acquise du sujet.

Partant de là, on doit cliniquement distinguer des délires systématisés primitifs, du type du délire de persécution de Lasègue, des délires secondaires et des délires de raisonnants, type Falret.

La variété la plus fréquente de folie jalouse systématisée est le délire du type Lasègue, qui se présente de la manière suivante : Chez des sujets adultes, souvent aux approches de l'âge critique, se développent primitivement des idées délirantes sans qu'il y ait eu auparavant des états émotifs pouvant, comme dans la manie ou la mélancolie, être l'origine du délire. Elles sont accompagnées ou suivies de troubles sensoriels et ont une grande tendance à la systématisation.

L'incubation du délire est courte, d'après Krafft-Ebing ; elle passe souvent inaperçue. C'est une période de dépression irritable (période de concentration de Régis) où se développe chez la femme le sentiment qu'elle est négligée de l'homme, que ses charmes sont fanés ; sentiment remplacé chez l'homme par la crainte indéfinissable d'être un mari trompé ; puis l'idée délirante apparaît. Dans les cas qui nous occupent, celle qui se montre habituellement la première, est la crainte de l'infidélité conjugale.

Cette crainte peut, à son début, être en rapport avec le caractère habituel du malade. « On s'apercevra toujours, dit Krafft-Ebing, que la nature intime et le caractère des candidats à la paranoïa sont anormaux ; il est même incontestable que souvent la tendance spéciale et anormale du caractère est déterminante pour la forme spéciale que prendra plus tard la folie primaire, de telle sorte que celle-ci représente, pour ainsi dire, une hypertrophie du caractère normal. » Kéraval exprime une idée analogue :

« L'idée fixe pathologique, dit-il, reflète, en certains cas, l'état d'esprit habituel du malade et ses tendances. Mais il est loin d'en être toujours ainsi. » En effet, c'est souvent après une vie conjugale heureuse et sans accident, à un âge où les passions s'apaisent, que se développe un délire de jalousie.

L'idée délirante, au début simple inquiétude vague, puis soupçon, acquiert de la fixité et arrive vite à une certitude toute pathologique.

La caractéristique de l'aliénation des jaloux est là. Bombarda a fait remarquer combien difficile il est souvent de trouver la preuve du caractère délirant de leurs conceptions. Le propre du délire, au moins tant qu'il reste pur, c'est d'avoir le caractère d'un non-délire. Bien loin d'être absurde, comme les persécutions par le téléphone, l'électricité, les rayons X..., les jésuites ou les francs-maçons, la jalousie de l'aliéné systématisé n'est que rarement invraisemblable en elle-même.

Plus d'une fois, il est vrai, l'amant ou la maîtresse choisis l'ont été en dehors de toute vraisemblance; mais il n'est pas absurde, *à priori*, qu'une femme ait un amant et même plusieurs, qu'elle lui donne des rendez-vous, que l'amant se déguise pour la voir, qu'il emploie des moyens détournés pour arriver jusqu'à sa maîtresse, qu'il ait des complices qui le favorisent. Et, dans un des cas rapportés par Bombarda (Observation n° X), on peut voir que *plusieurs dizaines de médecins*, après une longue observation, s'étaient refusés à reconnaître la folie ou avaient eu des doutes qui les empêchèrent de signer un certificat.

On ne peut alors saisir le caractère pathologique des conceptions du malade que par l'absence de sens critique qu'elles révèlent.

La certitude de l'infidélité est tirée de preuves insignifiantes : des faits réels sont interprétés de façon délirante ; de simples fantaisies de l'esprit sont tenues pour véridiques ; il n'y a aucune logique réelle dans le cerveau de ces malades, quelle que soit leur intelligence antérieure. Et cependant, fait important surtout pour les conséquences médico-légales (internement, responsabilité, opinion publique, actes de violence), la logique serait intacte en ce sens que le raisonnement suit l'ordre normal. Mais il n'y a aucun rapport entre l'importance des faits et la conclusion qui en est tirée, et l'aliéné ne sait pas admettre la discussion sur la possibilité d'une autre interprétation que la sienne.

L'idée délirante est aussi immuable que dans le délire de persécution. Elle imprègne entièrement l'esprit du malade et tous les faits viennent se placer dans le cycle du délire. Celui-ci est toujours présent à l'esprit et vient coexister avec toutes les idées nées des perceptions actuelles ou de la mémoire, à tel point que le malade semble se complaire dans son délire, ne pas accepter les faits qui vont à l'encontre de ses convictions, et qu'il recule même, au dernier moment, devant la possibilité d'une preuve de son erreur.

Par suite de cette disposition pathologique, tout vient à l'appui de l'idée délirante. Cette idée une fois née, une phrase sans importance confirme les soupçons. Un aliéné, cité par Kéraval, en réfléchissant et en rappelant ses souvenirs, se remettait en mémoire certains faits qui avaient passé inaperçus à ses yeux et qui lui apparaissaient alors comme significatifs. Souvent tous les événements viennent concourir à la preuve de ce qu'il imagine. La femme ne fait pas un geste, ne dit pas une parole qui ne démontre sa cul-

pabilité. Il n'est pas d'observation qui ne présente des particularités de ce genre.

« Le soupçon devient de la certitude, dit Krafft-Ebing, car l'épouse outragée surprend son mari, la nuit, à des rendez-vous de femmes. Son impudence va jusqu'à admettre des maîtresses dans le domicile conjugal. On frappe à la fenêtre, le froufrou des robes dans les chambres et dans le corridor sont des preuves irrécusables. En toussant, l'infidèle fait signe à sa maîtresse. Finalement, la malade entend la nuit des femmes se glisser même dans le lit conjugal, auprès de son mari. »

« J'ai eu longtemps dans mon service, dit Max Simon, un malade qui s'imaginait que sa femme lui était infidèle, et tous les bruits qu'il entendait étaient pris par lui pour des signes d'intelligence entre sa malheureuse compagne et ses prétendus amants. Quelqu'un passait-il devant sa porte, c'était un amoureux venant épier l'occasion favorable. La toux d'un locataire dans une chambre voisine était invariablement prise pour le signal d'un rendez-vous. Il n'était enfin circonstance fortuite, si insignifiante fût-elle, que ce malheureux n'interprêtât dans le sens de son délire. »

« Peu à peu, dit encore Krafft-Ebing, le mari confondu avec un autre est surpris nuitamment dans un rendez-vous avec quelque bonne; des coups frappés aux volets, le bruissement des ustensiles de cuisine dans la maison constituent de nouvelles preuves. L'infidèle donne, en toussant, des signaux à sa maîtresse. »

Deux ordres de faits intéressants sont à signaler qui distinguent le jaloux du persécuté commun. C'est, en premier lieu, que le jaloux ne paraît pas à son entourage un être anormal comme le persécuté. La méfiance, les précautions étranges, l'air inquiet du

persécuté font dire de lui qu'il ne jouit pas de la plénitude de ses facultés mentales, alors que le jaloux, au contraire, n'ayant à se méfier que de sa femme, est normal dans ses rapports sociaux. S'il parle de ses idées, il apporte ses preuves, bonnes et mauvaises, quelquefois de simples soupçons difficiles à vérifier, mais dont la modération ne les fait suspecter par personne.

En second lieu, Bombarda a observé que les jaloux n'ont pas la réticence des persécutés. Aucun d'eux n'a, à ses questions, répondu : « Vous le savez bien ! » Ils s'épanchent au contraire aux premiers mots, ils donnent de nombreux détails, leurs raisons et leurs preuves, et cherchent à faire du médecin le juge de leur cas.

Les troubles des sens ne sont pas rares dès le début ; L'hallucination vraie n'est pas fréquente, il est vrai, elle n'a peut-être pas eu le temps de s'établir ; mais les illusions sensorielles sont nombreuses, atteignant surtout la zone olfactive (l'odeur de sperme est constamment présente à l'esprit de ces malades) et la zone génitale qui est modifiée de diverses façons, par impuissance ou par excès de besoins, l'un et l'autre coïncidant avec un manque de satisfaction dans l'acte sexuel. Des illusions de la vue font prendre toute tache pour une preuve d'actes déshonorants ; les illusions de l'ouïe et de véritables hallucinations viennent apporter leur contingent de preuves morbides.

Le jaloux ne se contente pas de confirmer ses soupçons par de pareilles preuves. Rapidement, il en vient à des reproches ou à des supplications, puis aux paroles blessantes et aux actes injurieux, qui portent au plus haut degré le trouble dans un ménage désormais divisé sans remède. Il passe ensuite aux actes de violence. C'est, dans un cas de Trélat, la femme

qui enfonce des aiguilles dans les membres de son mari ou le pince pour l'éveiller et lui reprocher ses excès. C'est plus fréquemment l'homme qui devient un persécuteur. Il passe ses jours et ses nuits à épier les allées et venues de sa femme et de l'amant. Cet amant, il ne le connaît pas toujours, il peut en soupçonner plusieurs; mais le plus souvent il n'y en a qu'un bien déterminé, auquel sont parfois adjoints des complices. Villers, à ce propos, a fait remarquer le caractère particulièrement obscène du délire du jaloux qui choisit souvent pour complices de sa femme les personnes les plus proches de sa famille.

Le délire est, dans certains cas, moins apparent au dehors et demeure caché dans l'esprit du malade qui ne se livre à aucun acte étrange; il n'en est pas moins dangereux et tout aussi capable de se livrer à des attentats redoutables.

Tel est le délire de jalousie à l'état de pureté. Fuerstner dit bien qu'il n'y a pas de pur délire systématisé de ce genre. Le délire de jalousie contiendrait, de prime abord, d'autres idées délirantes. Il est difficile de savoir si les observations rares de délire pur qui sont publiées ne sont qu'une première phase de délire de persécution; mais il est assez fréquent de voir ce délire durer plusieurs années sans mélange.

Deux des observations que nous publions sont là pour le prouver. Dans l'une d'elles (Obs. VIII), un homme de quarante-cinq ans, non alcoolique, a eu un délire de jalousie qui s'est développé primitivement sur un terrain névropathique et s'est vite systématisé. Ce malade, qui, en plus de nombreuses interprétations délirantes, a eu des illusions de la vue, se livra contre sa femme à une tentative de meurtre. Interné à Braqueville, il s'améliora au bout de quelques mois et put sortir guéri, sans avoir jamais eu

d'idées de persécution. — Le second de ces deux malades, B... (Obs. IX), a un tempérament paranoïaque héréditaire, et depuis six mois des idées de jalousie pure qu'il a aussitôt systématisées. Il n'est pas alcoolique et ne paraît pas avoir de troubles sensoriels. Il surveillait étroitement sa femme, a proféré plusieurs fois des menaces contre les gens qui lui parlaient et s'est livré à des voies de fait contre celui qu'il accuse particulièrement.

Le passage des idées de jalousie aux idées de persécution semblera très naturel si l'on veut bien adopter la notion des délires systématisés évoluant sur un terrain paranoïaque. Dans ce cas, « le mal étant cérébral, la traduction s'en fait selon le milieu où vit le malade. » Cette interprétation est d'ailleurs en rapport avec les faits cliniques, comme on peut s'en convaincre par les exemples que voici :

Le capitaine Aymes¹, meurtrier du Dr Marchant, directeur de l'asile de Braqueville, était d'un caractère bizarre et se croyait persécuté. Il épouse une femme très honorable. Le jour de son mariage, il croit qu'on l'a trompé, que sa femme n'est pas honnête. Ce qui lui donne ces idées, ce sont des signes mystérieux qu'il a vu échanger entre les membres de sa famille. Les paroles qu'on lui adresse sont à double entente : une prétendue et invraisemblable conversation entre sa femme et un de ses beaux-frères lui révèle l'horreur de sa situation et lui donne une triste certitude. Il a des malaises, des idées d'empoisonnement ; ce sont les Jésuites qui sont coupables, et il ignorait l'esprit de cette société. Il établit alors un roman compliqué dans lequel sa femme a toute une série d'amants les plus inattendus. Après une longue suite d'épisodes variés, il est séparé de sa

1. « Rapport sur l'état du sieur Aymes (Germain), meurtrier du Dr Marchant. » (Noguès, Guilhem, Victor Parant), *Annales médico-psychologiques*, 1881, t. VI, p. 243.

femme, devient alors persécuté par les personnes de son entourage et enfin interné à l'asile de Braqueville où il tue le médecin-directeur.

Parfois, au lieu de voir apparaître la jalousie au milieu d'un délire de persécution, c'est une période de persécution qui sépare les deux périodes de jalousie.

M. F...¹, jaloux de sa femme, qui, il assure s'en être aperçu, avait eu des relations avec son beau-père avant son mariage, part pour le Brésil où il reste un an et d'où il revient parce qu'il est mal vu de ses compagnons de travail. De retour en Europe, il recommence les mêmes scènes de jalousie et tue sa femme d'une façon cruelle.

Plus fréquemment, le délire de jalousie s'efface peu à peu, au bout de quelque temps, devant les idées de persécution qui envahissent l'esprit du malade. Ce sont d'abord les parents de sa femme qui deviennent ses complices; puis viennent des troubles sensoriels nouveaux servant à établir le délire de persécution. L'infidèle veut l'empoisonner, elle se livre à ses ennemis qui s'allient avec elle; finalement, les idées d'infidélité disparaissent et la persécution reste seule. Dans ces délires de persécution ayant débuté par du délire de jalousie, on ne retrouve pas la phase de persécution vague et générale qui fait le début de la forme commune du délire de Lasègue.

Parfois, la transition est plus brusque à la suite d'un internement. Par exemple, les idées de jalousie disparaissent assez vite et le malade est persécuté par le personnel de l'asile; ce fait contribue à prouver l'influence importante du milieu sur le délire.

1. Bombarda, p. 36.

En d'autres cas, il se produit une transformation curieuse de l'idée de jalousie. La femme, qui n'avait d'abord qu'un amant, devient la maîtresse d'une quantité de gens ou bien elle se livre à des personnes de plus en plus élevées, souvent le chef du malade, un contremaître ou un patron. La femme de A... eut ainsi pour amants depuis un capitaine jusqu'à un général.

Celle du gendarme L... (Obs. XI), qui était d'abord la maîtresse d'un de ses camarades, puis de plusieurs, devint successivement celle de tous les officiers d'un grade de plus en plus élevé, qui firent une enquête sur les faits avancés par son mari, et elle finit par séduire le président du tribunal de S... Cette sorte de cocuage ambitieux diffère de l'idée de grandeur du délirant chronique en ce qu'elle ne s'accompagne pas de changement de la personnalité.

Existe-t-il un rapport logique entre l'idée de persécution et l'idée de jalousie semblable au rapport que l'on a trouvé entre l'idée de persécution et l'idée de grandeur du délire chronique? Ces deux questions sont connexes, et la réponse peut varier selon que l'on considère, avec certains aliénistes, l'absence étonnante de logique des délirants systématiques ou que l'on suit, dans l'ordre chronologique, l'évolution et l'évocation des idées qui se succèdent et que le malade explique souvent l'une par l'autre.

Une question non moins intéressante est de savoir si les troubles sensoriels sont la cause ou l'effet du délire. Cliniquement, il est commun de voir les hallucinations naître postérieurement à l'apparition des idées délirantes; il n'en est cependant pas toujours ainsi et elles peuvent se manifester simultanément. Mais si l'on considère que chez les aliénés toutes les parties du cerveau sont lésées, il n'est plus d'un grand

intérêt de savoir qui, de l'hallucination ou du délire, a commencé.

Nous avons déjà étudié les hallucinations de la période de délire exclusivement jaloux. Dans les délires combinés, les hallucinations de l'ouïe sont très fréquentes; elles ne sont cependant pas constantes, d'après Bombarda. Elles jouent, dans le délire du malade, un rôle moins prépondérant que dans le délire de persécution, accompagnées qu'elles sont d'hallucinations nombreuses du goût et surtout de l'odorat, de la sensibilité générale, et enfin de troubles de la sensibilité génitale. Ceux-ci vont de l'impuissance relative ou absolue, dont le malade rend responsable sa femme, à une exaltation que la femme ne peut et ne veut pas souvent satisfaire. « Chez les femmes, dit Krafft-Ebing, ils vont jusqu'à la sensation de pollution nocturne quand le mari a des rapports avec ses concubines invisibles. »

Les hallucinations de la vue sont rares et peuvent être rapportées à des habitudes alcooliques avec lesquelles elles coexistent. Les illusions de la vue concourent cependant, avec les autres troubles, à la genèse des interprétations délirantes.

Des états affectifs divers peuvent apparaître au cours du délire de jalousie, phases de dépression ou d'excitation. Ces périodes, pour Bombarda, ne sont pas de la manie et de la mélancolie vraies. C'est dans ces états que se produisent les réactions violentes auxquelles sont sujets ces malades et qui les ont fait diviser, par Dorez, en aliénés actifs et passifs, suivant leur tendance au suicide ou à l'homicide.

Moins rarement que les persécutés, les jaloux se suicident; mais l'attentat qu'ils accomplissent le plus souvent est le meurtre soit de leur femme, soit celui de l'amant désigné. Ces meurtres, ainsi que

Blanche l'a montré pour les persécutés, se produisent dans un véritable paroxysme, avec agitation violente, symptômes physiques d'excitation, insomnie, redoublement des hallucinations qui vont jusqu'à commander le crime, et détente, satisfaction après l'accomplissement du meurtre. Du reste, chez les paranoïaques homicides, et en particulier chez les jaloux, il y aurait, d'après del Greco, un tempérament spécial avec exaltation de la tendance à la colère et au meurtre.

Lorsque ces aliénés sont en liberté, il n'est pas rare qu'une excitation alcoolique passagère, exaspérant les troubles sensoriels, détermine l'impulsion homicide.

L'évolution du délire, qu'il soit pur ou combiné, se fait très lentement, et l'affaiblissement intellectuel n'arrive qu'à la longue. Les néologismes qui apparaissent souvent après quelques années chez les persécutés n'existent pas chez les jaloux, d'après Bombarda, qui, pour expliquer cette absence, admet que le délire étant précis n'a pas besoin de créer de nouveaux termes. Cette explication tient peut-être trop compte de la logique des aliénés que son auteur nie par ailleurs. Et, du reste, si les néologismes sont très rares, il n'est pas impossible de les rencontrer. En voici un exemple emprunté à Trélat :

Une femme, fille d'un aliéné et de caractère orgueilleux, épouse à quarante-cinq ans un homme irréprochable dont elle n'a pas tardé à devenir jalouse. Elle prétend qu'il a des maîtresses ; c'est pour cacher ses désordres de la journée qu'il simule le soir des habitudes paisibles. Aux soupçons et accusations qu'elle exprime, elle ajoute bientôt une foule d'injures en désaccord avec son langage habituel. Ce sont les noms les plus bas, les plus obscènes et même quelques

mots nouveaux inventés par elle qu'elle profère quand elle est seule avec lui. Elle lui applique les uns ; les autres, elle les donne à ses prétendues maîtresses qu'elle appelle ses *juines* et ses *jauves*. Elle lui adresse aussi le nom de *juineur*, mais jamais ne prononce une seule de ces expressions devant une autre personne. A quelque moment qu'on l'aborde, même au milieu d'une scène, on la trouve tout à coup parfaitement calme, maîtresse d'elle-même, très positive et pleine de bon sens. Devenue plus tard hallucinée, cette femme entendait les *juines* et les *jauves* cachées dans les armoires et en parlait alors librement devant tout le monde. Un soir, elle avait alors soixante ans, elle se précipita du troisième étage sur le pavé.

La guérison est une terminaison rare du délire jaloux systématisé. Bombarda en cite un cas¹, et nous publions nous-même l'observation (Obs. VIII) d'un malade qui, après avoir été interné, fut mis en liberté guéri, au moins provisoirement.

DES DÉLIRES SYSTÉMATISÉS SECONDAIRES à d'autres états d'aliénation, notamment la manie, la mélancolie, la folie à double forme, les névroses et les intoxications, ont été décrits depuis longtemps. Il est tout à fait hors de notre objet d'en faire l'étude, pour laquelle il suffit de renvoyer au rapport présenté au Congrès de Marseille par Anglade.

Nous n'essayerons pas non plus d'examiner en quoi leur systématisation se différencie de celle des délires primitifs ni de séparer ce qui appartient à la constitution paranoïaque de ce qui est la cause du délire systématisé secondaire, psychonévrose ou intoxication.

Il nous suffira de signaler qu'il existe des délires

1. Bombarda, *O delirio de ciume*, observ. VI, p. 77.

secondaires où les idées de jalousie se mêlent à d'autres idées délirantes.

Anglade donne l'observation d'un militaire de trente-sept ans qui, à la suite d'un accès de lypémanie, eut des idées de persécution et d'infidélité conjugale, puis guérit, et qui, un an après, eut un nouvel accès suivi de délire systématisé sans idées de jalousie.

Nous avons déjà montré que chez les alcooliques prédisposés se développent des idées délirantes systématisées. L'alcoolique simple, dit Magnan, se laisse facilement persuader, après quelques jours d'abstinence, du caractère pathologique de ses sensations. Chez les alcooliques prédisposés de par l'hérédité psychopathique, le délire persiste après les accidents aigus. Sur l'accès de délire alcoolique viennent se greffer des troubles sensoriels très intenses, des idées plus ou moins systématisées de persécution qui peuvent subsister des mois entiers.

Quelle est la nature de ce délire? « Les intoxications, dit Anglade, éveillent des sensations pénibles dont l'interprétation fausse donne lieu à un délire systématisé. Mais, encore ici, le trouble seul dépend de l'alcoolisme. L'interprétation et la systématisation délirante sont fournies par l'appoint paranoïen. » Ce trouble, qui dépend de l'alcoolisme, est la jalousie, symptôme typique de l'alcoolisme pour les auteurs allemands ou français qui l'ont étudié. « La croyance délirante à l'infidélité de la femme, dit Schuele, est presque typique de cette intoxication », et nous avons déjà signalé l'importance que l'on doit attacher à la jalousie comme symptôme de l'alcoolisme. Nous avons vu également que Krafft-Ebing considère la jalousie comme indissolublement liée à l'alcoolisme chronique.

Il nous reste à dire quelques mots d'une forme de délire de jalousie analogue au délire des *persécutés raisonnants*, de Falret. Dans sa thèse sur les *Persécutés-persécuteurs*, Leroy pense « qu'on peut rattacher au groupe des persécuteurs amoureux certains malades atteints de jalousie pathologique qui restent tels toute leur vie, présentant le caractère de persécutés-persécuteurs. Ce sont, comme ceux-ci, des dégénérés héréditaires, présentant des anomalies du sens moral et du caractère et des stigmates. Ils ont des états vésaniques constitués par une exagération paroxystique de leurs dispositions morales défectueuses, des préoccupations à caractère obsédant, des actes souvent commis par impulsion; leur délire a une marche extensive et non évolutive. Les hallucinations, s'il y en a, sont toutes épisodiques et alors d'importance secondaire. »

Ces aliénés ne diffèrent pas des autres systématisés dans la persécution qu'ils infligent à leurs maris ou femmes, et l'on pourrait répéter ici ce qui a été dit de l'absence de sens critique des premiers relativement à leurs interprétations délirantes et à la facilité avec laquelle ils en trouvent des preuves absolument irréfutables. Ils ne sont pas moins dangereux pour ceux qu'ils veulent rendre responsables des crimes qu'ils découvrent. Ce sont, à ce point de vue, les pires aliénés.

Comme exemple, nous empruntons à Régis l'observation suivante¹ :

M^{me} G... est une personne nerveuse, d'une santé délicate, qui a déjà été atteinte, il y a quelques temps, d'accidents cérébraux à forme paralytique dont elle a guéri à la suite d'un traitement approprié. Son père et sa mère sont morts

1. Imbert, *le Délire dans la jalousie affective*, p. 50.

tous deux d'affection cérébrale, la dernière même dans un état de marasme et de gâtisme.

En ce qui concerne les faits qui ont motivé notre intervention, M^{me} G... nous a fait le récit suivant :

Elle aimait beaucoup son mari et a vécu heureuse avec lui jusque dans ces derniers temps ; mais elle a traversé des épreuves pénibles qui ont altéré sa santé et qui l'ont affectée vivement.

L'année dernière, à l'occasion d'un procès en divorce dans lequel la question de sodomie fut soulevée, elle fut frappée par cette révélation de rapports contre nature dont elle ignorait l'existence.

Sur ces entrefaites, son mari ayant pris l'habitude de passer ses soirées dehors, elle en a été vivement contrariée, et l'inquiétude de son esprit aidant, elle s'est imaginée à chercher à ces sorties une cause répréhensible. A son insu, sans doute, un rapprochement s'est opéré dans sa pensée entre les absences du mari et les incidents du procès, et comme il lui répétait qu'il passait ses soirées à jouer le whist avec un de ses amis, M. X..., en est arrivée à concevoir des soupçons sur la nature de ces relations.

Cette idée, ainsi née par hasard sur un terrain prédisposé éminemment favorable, ne tarda pas à s'y implanter à l'exclusion de tout autre. A dater de ce moment, en effet, M^{me} G... se livre à de longues et patientes observations, à des investigations minutieuses, à un travail incessant d'analyse et de déduction, découvrant dans les moindres faits, dans les choses les plus naturelles, des indices révélateurs de son opinion.

Son mari rentre très tard, il se trouble quand elle l'interroge ; son sommeil est rempli de rêves érotiques pendant lesquels il prononce les interjections significatives à l'adresse de son Sigisbé ; il a les yeux cernés et le teint battu aux mêmes jours que M. X.... Son linge sale qu'elle scrute attentivement, et dont elle a conservé des échantillons comme pièces à conviction, porte des traces de son vice infâme ; une chemise entr'autres est tachée dans le dos. Aujourd'hui, il est vrai, ces souillures n'existent plus, mais

c'est parce que les deux coupables ont changé de rôle et que le mari de passif est devenu actif. Quant à M. X..., elle a eu surtout la révélation de sa culpabilité le jour où, en donnant une leçon de mathématique à sa fille, elle l'a vu perdre absolument contenance et s'emporter contre une domestique qui, au lieu d'un torchon, lui avait apporté une serviette maculée d'une façon suspecte.

Actuellement, son mari et lui prétendent ne plus avoir de fréquentations, mais elle est bien persuadée qu'ils continuent leurs relations honteuses, et se fonde sur une foule d'incidents de même nature.

Tout cela est raconté par M^{me} G... avec une prolixité, une minutie de détails qui montrent combien cette histoire est vivante dans sa pensée et combien son élaboration a dû être lente et laborieuse.

Quoi qu'il en soit, depuis plusieurs mois déjà sa conviction est faite et rien depuis n'a pu l'entamer. Aussi a-t-elle passé rapidement de la phase de la méditation à la phase d'action. Elle s'est mise à épier son mari, à le filer à son insu, à lui faire des scènes, non seulement au domicile conjugal, mais encore dans les cafés, dans la rue, le menaçant des tribunaux, etc., etc.

Mais c'est surtout M. X..., le complice supposé, qui est devenu le principal objet de ses accusations et de ses poursuites. A plusieurs reprises, elle l'a insulté publiquement. Une fois entr'autres, au milieu de la place de la Comédie, elle a provoqué par ses violences de langage vis-à-vis de lui un véritable scandale et paraît décidée à tout faire pour faire cesser cet état de choses. Tel est, en substance, le récit de M^{me} G..., qui jette, comme on le voit, un jour décisif sur son état mental. Il s'agit là, en effet, de cette variété de folie qu'on désigne sous le nom de délire de persécution à forme raisonnante, à cause de l'absence d'hallucinations et de la logique apparente des conceptions morbides, si nettement conçues et si clairement déduites qu'elles offrent souvent le caractère de la vraisemblance.

Les observations de délire raisonnant de jalousie pure ne sont pas communes ; il y a, par contre, des observations qui se rapprochent jusqu'à un certain point du premier type que nous avons décrit, vers qui ils seraient une transition. Bombarda indique dans ses observations tous les degrés entre les deux formes.

Il existe aussi des formes de transition entre les diverses variétés de délire raisonnant. Krafft-Ebing a publié¹ l'observation d'un aliéné atteint de délire querulent (délire de revendication ou de dépossession des auteurs français) qui, devenu alcoolique, fit un délire de jalousie sans hallucinations.

C'est chez les jaloux raisonnants que le diagnostic est le plus difficile à faire, plus encore chez des jaloux que chez des persécutés. Chez ceux-ci on peut, à certains signes, reconnaître les réticences qui mettent sur la bonne voie. Chez le jaloux, l'excitation, l'expansion communicative, la tension de l'esprit absorbé par la préoccupation délirante ne sont pas des signes permettant de distinguer un délire d'une jalousie passionnelle. De plus, les faits cliniques sont généralement tous vraisemblables au contraire des conceptions absurdes des persécutés. La futilité des raisonnements, preuve d'une perversion de l'esprit entier, aura plus d'importance et il faudra encore souvent l'aide des renseignements pour que le médecin puisse se prononcer ; heureux quand celui-ci ne sera pas en présence de gens chez qui une conduite légère donnerait une raison d'être aux délires des malades.

Le pronostic, nous l'avons vu, est très grave, mais non absolument fatal. On aura plus d'espoir de guérison dans un délire secondaire, surtout mal systé-

1. Krafft-Ebing, *Jahrb. für Psych.*, t. X, 1891, p. 212.

matisé, que dans un délire primitif ou chez un raisonnant.

Les observations qui suivent se rapportent aux délires systématisés. Nous avons trouvé préférable, à cause de leur longueur, de les réunir à la fin de ce chapitre.

OBSERVATION VIII (inédite).

(D'après le rapport médico-légal de MM. GUILHEM, E. NOGUÈS, Victor PARANT père, et le dossier judiciaire).

CONSTITUTION PARANOÏAQUE. — DÉLIRE SYSTÉMATISÉ DE JA-
LOUSIE PURE. — ILLUSIONS DE LA VUE. — PAS D'ALCOOLISME.
— TENTATIVE DE MEURTRE SUR SA FEMME. — INTERNEMENT.
— SORTIE APRÈS GUÉRISON.

P..., quarante-cinq ans, facteur ambulant des postes, a tenté, le..., de tuer sa femme.

P..., dont un cousin germain est mort de paralysie générale, a eu, à l'âge de onze ans, une fièvre typhoïde. Depuis qu'il exerce sa profession, adressant à droite et à gauche des réclamations non justifiées, il passait auprès de ses collègues pour « avoir le cerveau fêlé. » Néanmoins, son service était fait « avec une régularité scrupuleuse. » Avant d'être facteur ambulant des postes, il a été pendant neuf ans instituteur public; il fatiguait alors de sa correspondance les hommes en vue et faisait beaucoup de politique.

Il s'est marié il y a dix-sept ans. Après quinze années d'une vie conjugale très paisible, il a subi depuis deux ans un changement dans son caractère et dans sa manière d'être. La nature de ce changement a été complètement méconnue par sa femme et par son entourage; il correspondait à une modification de son état mental.

Pendant qu'il paraissait aux étrangers devenir susceptible, orgueilleux et querelleur, P..., qui jusqu'alors avait eu beaucoup de confiance en sa femme, se mit à lui manifester de la méfiance; il devint avec elle parcimonieux,

ne lui donnant d'abord que bien juste ce qu'il fallait pour faire marcher le ménage; plus tard, n'en donnant presque plus et allant lui-même faire des provisions qui, parfois, furent insuffisantes. Son caractère, de fantasque était devenu absolument acariâtre.

La femme attribua cette situation nouvelle à des infidélités de son mari; elle crut qu'il avait des maîtresses; que pour elles il se mettait en dépense et que de là provenait qu'il se montrait si étrangement parcimonieux avec les siens. Elle se trompait, car la conduite de P... est restée exempte de reproches.

Lui, de son côté, d'une manière toute différente, et, bien avant elle, s'était fait des idées identiques. « Depuis deux ans, dit-il, le caractère de ma femme a presque complètement changé; elle est devenue tout d'un coup très dépensière, gaspillant tout l'argent de mon traitement. » En réalité, M^{me} P... n'était pas plus dépensière; mais lui se l'était mis dans la tête et c'est là-dessus qu'il a bâti son délire. Pourquoi, selon lui, était-elle devenue dépensière ?.. Il l'attribue d'abord à sa belle-mère, puis il croit remarquer que sa femme noue des relations suspectes, qu'elle subit l'ascendant des voisines qui lui donnent de mauvais conseils. Ensuite, et progressivement, il va plus loin encore; il se persuade qu'elle se conduit mal, qu'elle a un amant dont il précise même l'individualité, et il attribue à cette inconduite les changements qu'il croit avoir remarqués chez elle, changements imaginaires et dont le seul foyer existe dans son intelligence devenue malade.

Car il a été constaté d'une manière certaine que M^{me} P... n'a jamais cessé d'avoir une conduite irréprochable, et toutes les imputations de son mari contre elle sont fausses. Cela ressort, non seulement des protestations indignées qu'elle formule contre ces imputations, mais, encore mieux, des témoignages unanimes de ceux qui ont été interrogés à ce sujet, parmi lesquels il y a notamment ceux de trois personnes dont P... invoquait la parole à l'appui de son dire et qui ont manifesté contre lui.

Vint un moment où les idées fausses qui avaient germé

en lui prirent un caractère de fixité due à l'aggravation de la maladie. Dès lors, P... en subit constamment l'obsession et en éprouva de plus en plus l'influence. Ceux qui étaient en relations avec lui, en dehors de son ménage, ne connaissaient pas ses idées déraisonnables : comme la plupart des malades atteints d'un délire partiel, il savait les cacher ; il ne les manifestait qu'avec les siens qui continuaient d'en méconnaître la nature et il vaquait à ses occupations comme si rien n'eût été. Cependant, son entourage, ses amis, ses collègues avaient bien remarqué que son caractère avait changé.

Une dame P... dit que P... lui avait paru être devenu susceptible, orgueilleux et querelleur. Ses collègues trouvaient qu'il était plus fantasque et plus irritable et l'attribuaient, à l'inverse de la réalité, aux troubles survenus dans son ménage. Les gens de son quartier, près de qui la justice de paix a fait une enquête, ont déclaré qu'il était devenu agressif et brutal.

Les scènes dans le ménage étaient, en effet, devenues fréquentes. P... se livrait à des actes de brutalité contre sa femme et même contre sa fille ; il préludait ainsi aux violences extrêmes qui ont été le dernier éclat de son délire.

A partir du jour où il fut convaincu de la prétendue inconduite de sa femme et où il crut avoir découvert le soi-disant amant de celle-ci, sa jalousie morbide fut ingénieuse à se créer des preuves de culpabilité. Il trouva que sa femme sortait de la maison plus souvent qu'elle n'avait coutume de le faire et qu'elle en sortait sans motifs ; il s'imagina qu'elle évitait ses regards ; il lui vit la figure fatiguée ; la fatigue qu'il croyait ainsi constater, il l'attribuait à ce que sa femme venait de se livrer à son amant, et les scènes redoublaient de plus belle.

La situation devint si intolérable pour la malheureuse femme que, méconnaissant toujours la réalité, elle crut qu'elle n'avait rien de mieux à faire que de se séparer judiciairement de son mari.

Ce fut le dernier coup qui porta à son paroxysme le

délire de P... Il ne manqua pas de croire que c'était l'amant supposé qui avait poussé sa femme à faire la demande en séparation. Son ingéniosité à trouver des marques de relations de l'une avec l'autre devint encore plus grande et telle que, le mal s'accroissant, non seulement il eut des interprétations délirantes, mais encore des illusions de la vue.

Il épiait constamment sa femme, il la suivait dans la rue, en se dissimulant de son mieux. Un jour, l'ayant perdue de vue, il ne douta pas qu'elle ne fût allée à un rendez-vous adultère avec son amant. Un autre jour qu'ils étaient sortis ensemble, ils croisèrent cet amant supposé et P... crut remarquer que sa femme et lui avaient échangé un regard furtif, indiquant qu'ils se connaissaient.

Lorsque sa femme sortait le matin, il allait visiter toutes les églises de la ville pour l'y chercher. « C'est là, dit-il, qu'elle aurait dû être, si elle avait été vraiment affligée de ce qui se passait », et comme il ne l'y rencontrait pas, il en concluait qu'elle devait être en mauvaise compagnie.

La bonne sort un jour, il la suit, puis la perd de vue et elle ne rentre que deux heures plus tard ; de suite, il en déduit qu'elle vient de louer une chambre dans le quartier pour favoriser les rendez-vous adultères. L'amant est, d'ailleurs, nominalemeut désigné par lui : « C'est un sieur X... » et il n'a aucun doute là-dessus. Les explications de sa femme ne le détournent naturellement pas de son délire ; bien plus, elle lui a, prétend-il, avoué ses relations adultères.

Le délire de P... est sujet à des paroxysmes. C'est dans l'un d'eux qu'un an auparavant il avait ébauché une tentative de suicide. Au mois de juillet se place une nouvelle recrudescence qui devait se terminer par une tentative de meurtre sur sa femme. C'est à la même époque que M^{me} P..., excédée des reproches et des violences de son mari, introduit une demande en séparation de corps, demande qui paraît être le point de départ de l'idée du crime, lorsque P... entrevit une séparation possible entre sa fille et lui.

Le 9 juillet, il envoie à son beau-père la lettre suivante :

« MON CHER BEAU-PÈRE,

« Vous m'avez envoyé, ainsi que la belle-mère, deux baisers par F...; vous ne nourrissez donc point contre moi, comme semble le faire croire la conduite de Léonie à mon égard, des sentiments hostiles et vous devez ignorer absolument ce qui se passe chez moi. Eh bien, Léonie est l'esclave aveugle d'odieux conseils. Des personnes qui la trompent odieusement par jalousie de la petite comme élève et aussi par jalousie de sa situation personnelle à elle-même, la conduisent à sa ruine. J'ai beau faire tous mes efforts pour la ramener, elle ne supporte plus même que je lui parle. Le matin, à huit heures, elle quitte la maison, rentre à onze heures pour préparer hâtivement le déjeuner, ressort à deux pour ne rentrer que pour l'heure du dîner. Il faut que vous m'aidiez à calmer son esprit essentiellement exalté à son insu par la terrible maladie de sa mère. Vous jouissez d'une retraite justement méritée; ne faites donc point attention à la saison, préparez vos bagages et prenez le chemin de Toulouse. Aussi bien n'y êtes-vous pas venu depuis longtemps et vous rentrerez chez vous aux vacances. Je serai, croyez-le bien, très heureux de vous promener par la ville que vous ne reconnaîtrez plus, tellement elle est embellie. J'ai toujours eu de l'estime pour vous et vous m'avez toujours dit que vous étiez content de moi. Venez donc dissiper un malentendu que votre autorité et le respect qui vous est dû peuvent seuls faire disparaître entièrement et sans froissement, car le père seul est revêtu d'un prestige voulu pour cela. »

Son service oblige P... à se rendre à Port-Vendres. Depuis trois ou quatre nuits déjà il ne dormait plus; au lieu de dormir il écrivait, et ses lettres, à en juger par celles que nous avons sous les yeux, donnent, à leur manière, un témoignage marqué de son trouble d'esprit. Ces lettres sont interminables; les mêmes choses y sont répétées plusieurs fois dans des termes d'une grande em-

phase. Quand les pages de papier sont couvertes dans le sens régulier, P... y écrit en travers; il en couvre tous les coins et couvre également l'enveloppe d'exclamations et de paroles qui sont la répétition de ce que la lettre contient. Comme les individus atteints d'exaltation maniaque, il écrivait et écrivait encore, et les moindres blancs de son papier étaient utilisés pour répéter ce qu'il croyait avoir encore à dire.

« Le dimanche 10 juillet, dit l'un de ses collègues, il est allé à Port-Vendres; en route, il n'a pas dit un mot, alors que d'ordinaire il parlait avec volubilité. Le soir, il a dîné à peine, alors que d'habitude il avait bon appétit; il est revenu à la gare de Port-Vendres à neuf heures, bien que le train ne partît qu'à minuit. Pendant ces trois heures, les employés de la gare l'ont vu marcher avec animation sur le quai, gesticulant et parlant seul. En route, au retour, il a paru agité; cependant, il a bien fait son service. »

P... passe la nuit du 11 au 12 juillet chez lui; il ne se couche pas, il ne dort pas; il écrit ce qu'il appelle ses dernières volontés : un factum, en réalité un peu incohérent, où débordent son amertume et ses idées délirantes, et qui respire l'exaltation et le trouble mental d'un bout à l'autre.

Au petit jour, il sort pour aller acheter un revolver. La boutique de l'armurier n'étant pas encore ouverte, il attend qu'elle le soit, achète non seulement un revolver, mais aussi un poignard. Il revient chez lui et hésite encore à frapper. Pendant toute la matinée, il avait eu l'air très calme, disent les témoins. En rentrant chez lui, il remet à sa femme la lettre suivante écrite à l'encre rouge.

« Tu es une femme adultère, y disait-il, j'en ai la preuve et je sais où est ta chambre. Veux-tu reprendre la vie honnête pour le bien de notre fille, si réellement tu l'aimes?... Je te pardonne, quoiqu'il m'en coûte plus que la vie. Tu es une femme adultère et je sais où tu as la chambre. »

M^{me} P..., gardant jusqu'au bout son aveuglement sur l'état réel de son mari, n'eut qu'un sentiment en prenant cette lettre : c'est qu'elle était une injure de plus contre elle, injure palpable qui lui serait un puissant argument en

faveur de la séparation de corps qu'elle avait demandée, et, sans en chercher davantage, elle se précipita hors de chez elle pour la porter à son homme d'affaires. L'instruction a établi de façon péremptoire que c'est bien effectivement là qu'elle l'avait portée. Mais P... déclare qu'il n'en a pas été ainsi : « Sa femme qui, en possession de la lettre, s'était enfuie aussitôt, il l'a suivie et il l'a vue aller la porter à son amant. » Là-dessus, il est très affirmatif et proteste énergiquement quand on lui dit qu'il se trompe : « Il a vu, bien vu, il est certain », et il n'en démort pas.

Il rentre chez lui vers onze heures; sa femme l'y avait devancé et était devant la cheminée à préparer leur déjeuner : il tire aussitôt sur elle un coup de revolver; elle s'élance dehors, il l'atteint et la frappe cinq fois de son poignard. Sa fille intervient, elle est aussi blessée par le poignard. Le beau-père, qui était dans la maison, se jette sur P... et le contient pendant que sa femme et sa fille parviennent à s'éloigner; P... tire encore de leur côté des coups de revolver; enfin, il s'en tire un à lui-même sans se blesser grièvement, et c'est alors qu'on le met en état d'arrestation.

C'est bien dans un paroxysme que s'est produit le meurtre. Le matin, P... hésitait. « Mais, dit-il, plus tard j'ai pensé, en voyant ma femme : voilà cette misérable pour laquelle je vais être obligé de me tuer!... J'ai ressenti une violente commotion au cerveau et j'ai frappé sans pouvoir expliquer comment j'ai agi. »

L'alcool n'a pas été étranger à l'impulsion. P..., qui d'habitude est d'une grande sobriété, avoue qu'« il a pris le matin pour se soutenir, comme il se trouvait faible, la valeur d'un tiers de verre d'eau-de-vie et de cognac. Il n'avait pas dormi depuis cinq nuits ni mangé depuis deux jours. »

D'après les agents qui l'ont arrêté, il paraissait avoir perdu la mémoire de son acte; il tenait des propos incohérents avec le commissaire, l'invitant à se rafraîchir et ne se rappelant son meurtre qu'après réflexion. Deux ou trois fois, il a mis sa tête sous le robinet de la cuisine et s'est inondé d'eau.

P... passa quelques jours à l'hôpital. Il tenta de se suicider en se jetant la tête contre une cloison avec tant de violence qu'il en enfonça une partie. Devenu plus calme, et après guérison de la blessure qu'il s'était faite, il fut transféré à la maison d'arrêt.

Là, comme à l'hôpital, il a continué à écrire ainsi qu'il le faisait avant son attentat, manifestant les mêmes idées délirantes. Il a appris que sa femme s'est retirée à la campagne; il écrit au juge d'instruction pour lui recommander de surveiller la correspondance qui pourrait s'établir entre elle et son amant. Dans d'interminables factums que nous a communiqués son défenseur, il s'étend longuement sur tout ce que nous venons d'exposer. Ces factums sont curieux à lire, on y découvre le névropathe d'origine, on y voit s'étaler le sentiment d'égoïsme intense et de considération exagérée de soi, qui est le propre de la plupart des névropathes et qui prépare la plupart des délires systématisés naissant sur le terrain de la névropathie.

Pendant ses interrogatoires et dans ses lettres au juge d'instruction, il revient avec insistance sur deux ordres de faits : la douleur effroyable qui a brisé son âme devant l'adultère. « J'aime ma femme éperdument et l'aimerai de même jusqu'à mon dernier souffle. Je ne puis rien faire que je n'attaque les deux êtres qui me sont le plus chers au monde, ma fillette et ma femme ! » Affirmation qui contraste avec le ton autoritaire et brutal qu'il prend, à d'autres moments, en parlant de cette femme, demandant de la faire surveiller ou bien de faire saisir « sa correspondance secrète et chiffrée. » Il a, ajoute-t-il, « la certitude absolue, inébranlable, que sa femme menait une vie irrégulière. »

« Dans les divers examens que nous avons faits de lui, dit le rapport, P... s'est montré à nous tel qu'il s'était montré à M. le Juge d'instruction, tel qu'il était depuis longtemps déjà. Nous avons tenu à bien élucider non seulement ce qui concernait le développement de ses idées déraisonnables, mais encore la nature réellement délirante de celles-ci : nous leur avons trouvé des caractères qui ne nous laissent aucun doute à leur sujet. Ce sont bien des idées

constitutives d'une véritable aliénation mentale; elles sont fausses d'un bout à l'autre, quoique toujours vraisemblables; elles sont fixes; elles se sont précisées et développées progressivement; elles en sont venues à dominer entièrement l'homme et à régler sa conduite.

« P... est bien réellement un aliéné; son délire essentiellement constitué par des idées de jalousie et qui, à ce titre, peut bien être appelé folie jalouse, a pris tout à fait la forme et les allures des délires dits systématiques; il s'accompagne d'illusions sensorielles qui en marquent l'intensité. L'idée délirante a été vague d'abord, elle s'est précisée de plus en plus, elle est devenue obsédante et finalement elle a abouti à une exaltation au milieu de laquelle P... a accompli son attentat.

« Une particularité intéressante est le soin que cet homme met à appeler l'attention sur son exaltation; il sent évidemment qu'elle est de nature à lui valoir de l'indulgence, mais elle est insuffisante pour faire peser sur lui un soupçon de simulation de folie: l'évolution de son délire depuis deux ans est une de ces choses qui ne peuvent se simuler.

« Quelle est l'origine de son délire? Provient-il de l'hérédité?... N'est-il point dû seulement à la névropathie?... Les fatigues de sa profession dans les bureaux ambulants des postes, étant donné qu'il était névropathe, y sont-elles pour quelque chose?... Tout cela, au point de vue purement médical, serait intéressant à élucider; dans l'affaire actuelle, au point de vue médico-légal, c'est de peu d'importance.

« Ce qui importe, c'est d'avoir constaté la maladie mentale, son développement, ses symptômes, ses phases diverses, l'action qu'elle a exercée sur l'individu. Nous croyons l'avoir fait suffisamment et nous en concluons que :

« 1^o P... est bien réellement atteint d'une maladie mentale nettement établie où les idées de jalousie jouent le principal rôle;

« 2^o De par le fait de cette maladie, il doit être considéré comme entièrement irresponsable de ses actes;

« 3^o Il doit être placé dans un asile d'aliénés. »

Conformément à ces conclusions, P... a été interné à l'asile de Braqueville.

Nous devons à l'obligeance de M. le Dr Dubuisson, médecin-directeur de Braqueville, les indications suivantes sur l'état de P... depuis son entrée à l'asile :

Il s'est montré orgueilleux, plein de lui-même, ne cessant de réclamer et d'écrire, prêt à jouer toutes les comédies, même celle du dévouement à sa famille, pour laquelle, dit-il, il donnerait sa vie et s'attribuant une influence exagérée.

Au bout de quelques mois, une amélioration se produit interrompue par quelques idées de suicide et de persécution sans longue durée, et huit mois après son entrée l'amélioration est suffisante pour qu'il soit rendu à la liberté, ses sentiments affectifs étant redevenus d'intensité normale, et le malade confessant avoir été délirant et avoir cherché à cacher son délire.

Cette amélioration est-elle une guérison définitive? Nous sommes encore trop près de la sortie du malade pour oser l'affirmer.

OBSERVATION IX (personnelle)¹.

HÉRÉDITÉ CHARGÉE. — DÉLIRE SYSTÉMATISÉ DE JALOUSIE PURE
AU DÉBUT. — COUPS ET BLESSURES.

Jean B..., trente-huit ans, boulanger, est un prédisposé héréditaire à la folie. Sa mère, qui vit encore, est bien portante; mais son père, d'une nature coléreuse, se trancha la gorge avec un couteau à pain à la suite d'une discussion d'affaires et mourut des suites de ses blessures à l'asile de Braqueville où on l'avait transporté. Sa sœur est presque chaque mois, paraît-il, sous le coup d'une excitation à début brusque; elle brise tout chez elle et sort dans un cos-

1. Nous remercions vivement M. Guilhem, professeur de médecine légale à l'Université de Toulouse, des facilités qu'il nous a données pour prendre l'observation de cet aliéné soumis à son appréciation.

tume plus ou moins léger en criant et en insultant tout le monde.

B... lui-même a eu dans sa jeunesse des rhumatismes qui ne lui ont pas laissé de lésion cardiaque et, à dix-huit ans, une fièvre typhoïde. Il est depuis lors, assure-t-il, en excellente santé. Quoique de grande taille il a l'aspect malingre. D'une intelligence ordinaire, il réussit dans ses affaires. L'opinion publique en fait un déséquilibré et un fou. Aussi, lorsqu'il a eu des discussions avec ses voisins et qu'il a proféré des menaces contre eux l'a-t-on rapidement fait arrêter.

Il y a une dizaine d'années, il se fiança avec une jeune fille de son village, puis rompit au bout de quelque temps sous le prétexte qu'elle n'avait qu'un sein, et, dit-il aussi, parce qu'elle ne se conduisait pas bien. Il fut condamné pour ce fait à lui donner des dommages-intérêts. A ce moment il voulait la faire examiner pour faire constater si elle n'était pas difforme; il cherchait quelqu'un à substituer à lui-même et dit un jour à un de ses amis : « Prends ma fiancée, je n'en veux plus, je te la passe. » La jeune fille épousa effectivement ce jeune homme; elle est aujourd'hui mère de famille.

B... a eu souvent pour ses affaires des procès devant le juge de paix; il en eut aussi au tribunal de Toulouse un qu'il gagna.

Il n'a jamais été jaloux des maîtresses qu'il a eues : « Ce n'est pas, dit-il, comme lorsqu'on est marié. »

Il s'est marié en décembre 1900 avec une jeune fille élevée à l'hospice de la Grave, de vingt ans plus jeune que lui. Sa belle-mère vit maritalement avec un sieur Y..., âgé de soixante-dix ans, qui demeure dans un canton voisin. B... nous a raconté que, quelques jours avant son mariage, il vit sa fiancée sur les genoux d'Y... et conçut de violents soupçons contre cet homme qui, dit-il, faisait faire à la jeune fille tout ce qu'il voulait. Après le mariage, dit encore B..., cet homme venait chez nous sous un prétexte banal; il y est passé deux fois en quelques jours.

Aussi, quinze jours à peine après son mariage, B... fai-

sait-il déjà à sa femme des scènes de jalousie telles qu'une nuit, a-t-elle raconté, elle finit par avouer ce qu'il désirait afin qu'il la laissât tranquille et alors qu'il n'y avait dans cet aveu rien de vrai. Les témoins ont d'ailleurs affirmé à plusieurs reprises que la femme B... était de mœurs irréprochables.

Quelques jours après cet aveu, B... introduisit une demande en divorce et renvoya sa femme de chez lui. Elle alla habiter chez D..., cousin germain par alliance de B... En même temps, B... faisait des menaces de mort contre Y..., qui n'osait plus se trouver en face de lui et qui cessa de venir dans le village où vivait B...

Le président du tribunal réconcilia facilement les époux qui reprirent la vie commune, et B... affirme que, depuis lors, il ne fit plus de scènes à sa femme, mais elle prétend au contraire que son mari lui a reproché souvent des relations avec plusieurs amants. B... se montrait, d'ailleurs, à tout le monde comme un affreux jaloux, suivant des yeux tous les mouvements de sa femme, lui défendant de parler à personne et ne la laissant aller à la fontaine qu'en la regardant du pas de la porte. Une nuit même qu'il garda ses foins coupés, de peur des voleurs, il l'obligea à veiller avec lui et elle ne rentra au logis qu'au matin en grelottant de froid. Il se levait souvent la nuit pour sortir et restait longtemps dehors ; une fois il avait pris son fusil. Chez lui il avait plusieurs armes.

Il y a deux mois environ, B... s'aperçut que D..., chez qui s'était réfugiée sa femme quand il l'avait chassée, et qui était son cousin et son voisin, passait souvent devant sa porte, qu'il regardait sa femme, lui faisait des grimaces auxquelles elle répondait et lui parlait aussi. J'ai compris, dit-il, qu'ils étaient d'accord ensemble.

« Quand je rentrais à la maison, nous a-t-il raconté, je ne trouvais pas ma femme. Un jour, je fis semblant d'aller à Toulouse, je me cachai dans la maison ; ma femme sortit pendant deux heures et demie et me dit en rentrant qu'elle venait de chez l'épicier où l'on avait parlé de sa vie à l'hospice. Je n'ai rien dit. D'autre part, la femme du

forgeron a l'habitude de lui transmettre des commissions que je ne peux pas entendre. »

B... a manifesté plusieurs fois l'intention de faire un mauvais parti à ceux qui parlent à sa femme. Il devint, il y a quelques jours, inquiet, et à la vue de D... lui adressa des menaces et finit par se jeter sur lui. C'est à la suite de ces faits qu'il fut conduit à la prison de Toulouse, comme inculpé de coups et blessures, avec l'attestation de nombreux témoins qu'il n'était pas sain d'esprit. On le considère, par ailleurs, comme un homme honorable.

Dans la voiture qui le conduisait à Toulouse, B... s'écria : « Il n'y a pas de putain comme ma femme », et promit à son retour de ne pas manquer son coup.

Nous avons vu B... à la prison de Toulouse. Cet homme n'est à aucun degré alcoolique, malgré un léger tremblement des mains. Il ne boit jamais d'alcool et n'use que de quantités modérées de vin. Il ne rêve pas la nuit, et s'il ne dort pas bien il faut en accuser sa profession de boulanger. A la suite d'excès de besogne il a passé l'année dernière un mois sans dormir dans son lit. Nous n'avons pas trouvé chez lui de troubles des fonctions génitales.

Il est calme, n'est pas réticent et ne semble pas avoir d'idées de persécution. Il raconte bien qu'il est en butte à l'envie de son village, qu'il y a quelques jours on est venu faire du bruit devant chez lui, un jour qu'il avait une dispute avec sa femme. Mais le maire écrit, d'autre part, que l'opinion publique est contre lui et qu'il provoque la risée et le mépris.

Les antécédents, la systématisation rapide du délire, l'absence d'hallucinations constatées, la futilité des preuves données et le manque absolu de proportion entre les faits allégués par B... et les conclusions qu'il en tire sans vouloir entendre raison, nous font considérer B... comme un délirant systématisé au début de sa maladie avec un délire jaloux pur jusqu'ici. Il est probable que laissé en liberté il finirait par accomplir des actes de violence graves, et ce qui le prouve, ce sont les menaces et les voies de fait auxquelles il s'est livré vis-à-vis des complices supposés de sa

femme, ainsi que sa conduite offensante pour elle, qui pourrait aussi devenir sa victime.

OBSERVATION X (BOMBARDA)¹.

(Traduite du portugais.)

DÉLIRE DE JALOUSIE. — PERSÉCUTIONS CONTRE LA FEMME. —
CRAINTES PASSAGÈRES D'EMPOISONNEMENT. — ABSENCE D'HAL-
LUCINATIONS. — INTERNEMENT. — SORTIE SANS AMÉLIORATION.

J. J..., cinquante-deux ans, marié, ancien soldat, aujourd'hui perceuteur, entre le 17 août 1895.

Absence de stigmates physiques.

Ind. céph. 75,6 (14, 3/18 9). Parents inconnus.

D'après les renseignements, cet aliéné fut interné pendant deux mois à l'hôpital d'Estrella où l'examinèrent des dizaines de médecins (*dezenas de medicos*). On finit par le rendre à la liberté comme non aliéné. La famille ne pouvant supporter ses persécutions essaya de le faire interner à Rilhafolles. Bien que je fusse convaincu par mon examen qu'il s'agissait d'un aliéné, j'exigeai, selon la loi, un certificat médical. Ce fut un travail insensé d'obtenir qu'un médecin voulût attester la folie; plus de vingt s'y refusèrent. A la fin, le Dr Bettencourt Ferreira, convaincu de l'aliénation, rédigea le certificat exigé.

Le malade n'a pas d'antécédents alcooliques. Lui-même, sa famille, ses amis protestent contre le soupçon d'intempérance. J'avais été amené à y croire par la nature du délire comme par le facies (figure injectée, yeux brillants, excitation vive), par la rougeur du nez et par un fin tremblement des mains. La famille, quelque intérêt qu'elle aurait pu y avoir, n'aurait pas caché des habitudes d'alcoolisme; au contraire, sa femme et ses fils m'assurèrent que le malade avait toujours été très sobre, qu'il ne buvait jamais trop et n'usait pas de liqueurs fortes.

1. *O delirio de ciúme*, p. 14.

Le malade bégaié de temps en temps; il s'est, dit-il, toujours connu ainsi et même pis.

Idées très enracinées d'infidélité conjugale. Il est aujourd'hui expansif et assure qu'il se méfie de sa femme depuis longtemps. La première fois, ce fut en 1873, il suspectait un lieutenant de la compagnie où il était sergent, mais il ne put rien élucider. Entrait-il par une porte, l'amant sortait par l'autre. Il est sûr que sa fille n'est pas de lui; elle fut conçue à cette époque, et il avait alors des habitudes malthusiennes; elle le sait bien elle-même, quoiqu'elle le nie, et c'est de là que lui vient une certaine morgue qui ne pourrait lui venir de lui-même.

Il y a un an environ, il fit des scènes de jalousie affreuses à une jeune femme dont il s'était amouraché, et des affronts tels, que le frère de cette dame, colonel d'un régiment, exigea des explications et le menaça de se plaindre à ses supérieurs. Le malade céda devant son insistance.

A cette époque, il passait encore pour sain d'esprit.

Ce fut depuis lors que commencèrent des persécutions contre sa femme, qu'il surveillait nuit et jour, dont il suspectait les actes les plus insignifiants et qu'il accusait de relations illicites avec plusieurs personnes. Il disait bien alors que l'amant était le Dr A... et le disait « parce que cela lui convenait. » Mais, à vrai dire, l'amant était le même qu'en 1873, un homme qui, aujourd'hui marié, père de cinq enfants, officier supérieur, continuait à avoir des relations avec sa femme, une femme de cinquante-deux ans, à cheveux blancs, toute ridée; bref, une femme usée.

A la maison, il surveillait continuellement sa femme, cherchant à la surprendre en défaut; il mettait des cadenas à la porte, achetait les servantes, flairait les meubles, examinait le sol, où étaient des traces de sperme telles qu'avec bien des jours de lavage on ne pouvait les effacer; il y avait aussi beaucoup de cheveux épars.

Il ne put jamais surprendre sa femme; ce n'était pas qu'elle n'agit avec la plus grande désinvolture : une fois, il alla se coucher dans une chambre ouvrant sur la salle à manger en laissant sa femme sur une chaise longue. Il se

douta que quelque chose se passait, chercha à voir; mais le sommeil le prit et ils en profitèrent pour pratiquer l'infamie à sa barbe; ce n'est qu'après qu'il s'en aperçut. Cela se passa sur la chaise, les jupes servant à cacher l'amant, de telle sorte qu'il était impossible qu'on le vît.

Les persécutions du malade obligèrent la femme à fuir chez une belle-sœur. Ceci eut lieu peu après la sortie d'Estrella, que le malade quitta pour aller vivre dans une chambre louée. Puis, tous deux se réconcilièrent, la femme revint à la maison; mais, à la fin, le malade l'a jetée dehors.

A la maison ou au dehors, les persécutions ne cessèrent pas. L'amant; l'officier entraît par la fenêtre; il avait loué la maison d'à côté, passait par le premier étage, où demeurait un ami, et sautait dans la maison du malade d'une fenêtre à l'autre, au même niveau ou à des niveaux différents. A l'approche du mari, il fuyait par la fenêtre du fond. Cet homme passait dans la rue tous les jours à dix heures du matin et à quatre heures du soir, toujours à cheval. En rentrant chez lui, il allait dormir avec le propre fils du malade, un garçon de plus de vingt ans, qui savait tout. La preuve en est que bien souvent, la nuit, il entendait craquer le lit, ce qui ne serait pas arrivé si son fils avait couché seul. Bien des fois, il s'aperçut que le major entraît par la fenêtre; ce qui le prouve, c'est qu'il laissait de nombreuses taches de sperme.

Dans la maison de son frère, la femme continua à se conduire mal. Avant d'entrer à l'hôpital, le malade vint un jour me porter une chemise que sa femme envoyait à la blanchisseuse; il voulait que je visse les abondantes taches de sperme qu'il y avait. Il n'y en avait aucune. C'était une chemise maculée de sang et de taches de sérosité sanguinolente; cela prouvait, soit dit en passant, une propreté douteuse, mais non un adultère.

Notre malade surveillait continuellement sa femme, qui demeurait avec une parente, et passait la nuit à écouter dans l'escalier ce qui pouvait se passer dans la maison. Une fois, à cinq heures du matin, il demanda à la famille

de son beau-frère de lui donner la clef d'un cabinet de l'escalier; on lui dit que ce cabinet appartenait au voisin d'en face. Il alla réveiller tout le monde jusqu'à ce qu'il eût cette clef. Il inspecta alors le cabinet où il ne trouva rien, mais déclara que l'homme s'était longtemps caché chez le beau-frère.

Une autre fois, il faisait le guet de nuit et vit sortir l'amant déguisé en maçon. Du reste, il le vit souvent sortir de chez lui également déguisé. Parfois, le major allait chez le beau-frère du malade, feignant d'être un garçon boulanger, avec un panier sur les épaules.

Ces détails et beaucoup d'autres donnent la mesure de l'état d'aliénation du malade. Voici encore d'autres faits très clairs qui sont des preuves de plus :

Le malade tient pour certain que ses enfants (le garçon dont nous avons parlé et une fille de vingt-quatre ans) se sont entendus avec leur mère pour qu'elle le trahisse. Ils se sont arrangés ensemble pour le mettre à Estrella d'abord, puis ici, et sont aujourd'hui satisfaits. Chez lui, il se passe d'infemales débauches; le major vient à volonté et, même devant la fille, a des relations avec sa maîtresse. Il le sait de science certaine, puisque sa femme couche avec sa fille dans la chambre; elle donne le signal à l'amant; le lit a craqué, il l'a entendu. Et ce n'était pas la fille qui était couchée, car tous les soirs elle restait une demi-heure à prier avant de se mettre au lit. Il n'a pas fait de scandale, n'a pas pénétré dans la chambre pour surprendre les canailles, parce qu'il aurait rencontré sa fille en chemise : « Les enfants obligent à beaucoup de sacrifices. »

Il donne sa parole d'honneur que tout cela est la vérité.

14 septembre 1895. — Pupilles inégales, tremblement des mains prononcé, tremblement fibrillaire de la langue, embarras de la langue, embarras de la parole plus prononcé. Excité aujourd'hui, il est anxieux de sortir et m'infortune de questions sur son état.

Les signes somatiques indiqués sont très atténués; je ne me juge pas en droit de porter le diagnostic de démence paralytique, l'apparence du malade est loin de l'indiquer.

Il me communique aujourd'hui, avec beaucoup de précautions et après s'être assuré que je ne le considère pas comme fou, que son état peut avoir de très graves conséquences pour sa famille.

Les derniers jours qui précédèrent son entrée, quand sa femme ne vivait plus chez lui, il passait son temps à contrôler sa fille. Deux fois, la nuit, ayant vu que les chaises de la salle à manger n'étaient plus à la place où il les avait mises, il se rendit compte qu'il était entré quelqu'un. Il envoya sa fille chercher sa mère et en profita pour visiter le lit qui était tout taché de sang ; entre le matelas et le sommier était une chemise ensanglantée. Il n'y a pas de doutes que cette nuit-là sa fille fut déshonorée. Il cherchait à vérifier d'où lui venait sa disgrâce lorsqu'on l'amena ici.

19 octobre 1895. — Les préoccupations continuent. Il cherche aujourd'hui à me parler en particulier pour me dire qu'il me soupçonne d'avoir des relations illicites avec sa famille, sa femme ou sa fille. Il sait que, tous les jours, elles viennent à mon cabinet à huit heures du matin, mais ne veut pas dire qui le lui a appris. Il sait aussi que les infirmiers rient à son passage et lui font des moqueries. Cela lui importe peu. Si c'est pour cette raison que je le détiens, il me jure qu'il n'inquiètera pas sa famille à sa sortie de l'hôpital ; il donnera à sa fille la moitié de son traitement et ira vivre ailleurs.

6 novembre 1895. — Il me propose de le laisser sortir, me donnera mes entrées chez lui et fermera les yeux, ou sinon de lui donner un poison qui le tue vite ; il s'empresera de le boire et jettera vite le verre pour qu'aucun vestige ne puisse m'accuser.

Hier, il se méfiait d'un remède que lui donnait l'infirmier parce qu'on l'avait versé d'avance dans le verre.

11 novembre 1895. — La famille le prend malgré mes conseils.

OBSERVATION XI (inédite)

Et rapport médico-légal (Victor PARANT père).

DÉLIRE SYSTÉMATISÉ. — JALOUSIE ET PERSÉCUTION. — TROUBLES
SENSORIELS ET INTERPRÉTATIONS DÉLIRANTES NOMBREUX. —
TENTATIVE DE MEURTRE.

L..., gendarme à C..., a toujours été un excellent sujet, de conduite irréprochable, intelligent, faisant très bien les enquêtes difficiles. Il avait quarante-sept ans lorsque se placèrent dans sa vie les incidents qui lui firent écrire la lettre suivante où l'on voit nettement les origines de son délire :

« C..., le 25 septembre 1897.

« MON CAPITAINE,

« J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que, depuis le 10 août dernier, j'ai remarqué que ma femme avait des relations intimes avec le gendarme D..., de la même brigade. Voici les faits tels qu'ils existent :

« Le 10 août dernier, vers dix heures du matin, le gendarme D... se trouvait sur le trottoir de la caserne, à 1^m50 environ de la porte d'entrée. Ma femme venait de rentrer dans mon logement ; ils doivent s'être rencontrés dans le corridor du vestibule donnant accès à la porte principale. Ma femme me dit : « Va me chercher une comporte d'eau pour faire tremper le linge que je viens de laver » ; je partis de suite. Lorsque j'ouvris la porte de mon logement, le gendarme D... se retourna sans mot dire et me regarda de travers. Quoique j'eusse un pressentiment sur eux, je me rendis à la pompe. Mon intention était de revenir sur mes pas ; mais, sachant que ma femme était honnête, je n'osais pas revenir au logement. Le travail fini, je rentrai chez moi ; je suis resté dehors cinq ou six minutes. A mon retour au logement, le gendarme D... se trouvait sur la porte fumant une cigarette, je trouvai ma femme troublée. Elle arrangeait le feu ; puis, sans mot dire, elle s'en fut à la pompe. Quelques minutes après, je remarquai près de la table à

manger, sur le plancher, une tache blanchâtre; je l'examinai et je constatai qu'elle était fraîche. Je ne pus me rendre compte exactement de ce que c'était; cependant il me sembla que c'était du sperme. On y avait passé le pied, mais il est probable qu'on n'avait pas eu le temps de la faire disparaître complètement. La tache était de la grandeur d'une pièce de 10 centimes en monnaie de cuivre. J'en parlai à ma femme; elle me répondit que D... n'était pas venu dans notre logement et que la tache devait provenir de quelque crachat. Le lendemain, toujours au sujet de cette tache, ma femme me fit une autre déclaration; elle me dit : « La tache en question pouvait venir de la trace de quelque limace. » Je lui fis observer que la limace laissait des traces ailleurs et que ce jour-là je n'avais remarqué que celle-là. Ma femme me répondit : « Tu as raison, seulement tu aurais dû la faire analyser. » Depuis ce jour-là j'eus des doutes que ma femme avait des relations intimes avec le gendarme D...

« Le 21 du même mois, j'étais de planton à la caserne. Vers une heure du soir, je me trouvai devant la porte principale; quelques minutes après, la femme du gendarme E... alla au marché. Le gendarme D..., ne lui parla de rien, ni à moi non plus. Vers une heure et demie, me trouvant encore dans mon logement à la caserne, le gendarme D... frappa doucement à la porte, l'ouvrit et la referma de manière à ne pas être entendu. Je me trouvais à la cuisine accroupi en face la cheminée, où j'allumai une cigarette. Le gendarme D... arriva à la cuisine; il avait des sandales et à peine si on pouvait l'entendre marcher. Dès qu'il m'aperçut, il fut tout étonné de me voir, il devint blême; néanmoins, par politesse, je lui offris une cigarette et, au bout d'un moment, il me dit : « Votre femme est au marché? » Je lui répondis affirmativement, et il ajouta : « Je voulais me faire apporter cinquante choux pour planter. » Je lui répondis : « Vous auriez dû vous les faire porter par la femme du gendarme E..., qui vient de partir. » D... répondit : « C'est vrai, je n'y ai pas pensé! » Il me semble, mon capitaine, que du moment où le gendarme D... vou-

lait se faire porter des choux, il aurait pu me demander où était ma femme, lorsque je l'ai rencontré sur le vestibule à une heure dix minutes. Il n'avait pas besoin de choux ni de carottes ; il voulait ma femme, car il est possible qu'ils devaient s'être donné rendez-vous pour cette heure-là, sachant que je devais être à la poste. Il me semble aussi et j'ai la conviction personnelle que s'il avait voulu réellement des choux il serait venu à midi et demi ou une heure au plus tard pour les commander, car c'est habituellement à cette heure-là que les femmes vont au marché. Le gendarme D... se retira. Quand ma femme fut rentrée, je lui dis que j'avais eu une visite. Elle me dit : « Qui est venu ? » Je lui répondis : « Le gendarme D... » J'ajoutai : « Il voulait se faire porter des choux. » Et je lui dis : « Il aurait bien pu se faire porter les choux par M^{me} E..., ou bien il aurait pu me demander où tu étais afin que je puisse le renseigner. »

« Ma femme me fit la déclaration suivante :

« Tu comprends, M^{me} E... est une grande dame. S'il ne lui a pas commandé des choux, c'est qu'il n'a pas osé, et puis, il a peut-être préféré se les faire porter par moi. »

« Le lendemain, dimanche 22 août, j'interrogeai de nouveau ma femme, toujours sur la présence du gendarme D... dans notre logement. Elle me répondit : « D... est très bien avec le brigadier et toi tu es mal avec lui. S'il a frappé doucement, c'est pour ne pas se faire entendre de lui et pour ne pas le fâcher. D... ne m'a jamais rien dit de mal, et s'il m'avait dit quelque chose de travers je l'aurais dénoncé au capitaine. » Je dis à ma femme : « Tu crois que le brigadier lui aurait dit quelque chose quand bien même il serait venu te commander des choux ? Non, le brigadier n'aurait rien dit, et surtout lui qui n'aime pas à parler. Tu portes ce prétexte pour faire voir que tu es innocente et pour faire voir que D... n'a pas de relations avec toi... Ma femme ne répondit rien, elle se contenta de hausser les épaules.

« Le lendemain ou le surlendemain, toujours sur le même sujet, ma femme me dit : « Si D... est venu dou-

cement, c'est qu'il devait croire que tu dormais, et il a eu peur de te réveiller. » Je lui répondis : « D... savait bien que je ne dormais pas, car, à une heure et quart, je me trouvais avec lui dans le vestibule, habillé et prêt à partir à la poste. » Puis, j'ajoutai : « Il venait te voir pour avoir des relations avec toi. » Ma femme me répondit : « Tu as de ces croyances!... je crois que quelque femme t'a ensorcelé. » Un autre jour, je dis à ma femme : « Je vois que nous allons bientôt nous séparer; l'avenir de l'enfant me préoccupe beaucoup; j'aurais intention de le mettre dans un pensionnat à Toulouse. Elle me répondit : « Si tu veux te séparer, je m'en irai à C..., j'emmènerai le petit et je le soignerai. » Je lui fis observer que jamais je ne tolérerais un cas pareil; j'avais trois ans à faire, c'était trop long, et que je ne me séparerais jamais de mon enfant. Je lui dis, en outre : « Tu n'as qu'à cesser d'aller avec D... et tout sera fini; sans ça, tu te mettras à la misère et tu mourras dans un fossé. » L'entretien se termina ainsi.

« Le 27 et le 28 août, je partais à six heures du matin pour la promenade de mon cheval. Avant mon départ, ma femme me dit : « Tu n'es pas content, tu n'es pas tranquille!... Je le comprends, tu as peur que D... ne vienne avec moi. » Je lui répondis : « Depuis quelques jours, je vois trop de choses; mais fais bien attention, cent fois pour toi et une fois pour moi, j'en aurai assez. Si je t'y prends, tu es sûre d'y passer avec l'autre. » Elle me dit : « Tu ne m'y prendras pas, parce que personne ne m'a jamais rien dit. » Le 28 août, le brigadier partit en permission. Dans la soirée, le gendarme D... s'introduisit chez moi et se fit prêter par ma femme o fr. 50 c.; moi, je me trouvais sur le siège devant la porte, je ne l'avais pas vu entrer; il ne me chercha pas non plus. Je fus étonné de le voir sortir, car je n'avais pas entendu frapper à ma porte.

« Le lendemain matin, 29 août, à six heures du matin, tous les gendarmes étaient au pansage. Le gendarme D... s'adressa à moi et me dit : « Il faut que j'aille arranger la chaîne à présent que j'y pense. » Le gendarme

D..., au lieu d'arranger la chaîne, quitta le pansage et s'en alla au bureau. Je ne sais pas ce qu'il allait faire, car il n'y avait rien à faire; il rentra au pansage un quart d'heure après environ. Après le pansage, nous étions au bureau, je voulus faire une petite observation au gendarme D... au sujet de la tenue du bureau. Il me répondit d'un ton brutal : « Si vous m'embêtez, je vous fous au diable !... » Je partis sans rien lui dire. Quelques jours avant, le gendarme D... me chercha querelle à propos du service de la brigade; je ne voulus pas lui répondre, et, le 23 août, il me chercha aussi querelle au sujet de son cheval. Il prétendait que je sellais son cheval dehors, que je le laissais attaché et que je partais sans lui donner le temps de manger l'avoine. Tout cela n'était que pour me chercher une dispute afin que je ne fasse pas attention à lui, pour qu'il puisse avoir des relations avec ma femme sans que je m'en doute.

« Le 31 au soir, après avoir illuminé la caserne, ma femme alla se coucher. Le gendarme D... se rendit en face la croisée de ma chambre à coucher et là il faisait semblant de regarder les lanternes vénitiennes que le brigadier m'avait remises. Je crois, mon capitaine, qu'il devait plutôt regarder ma femme se déshabiller. Les lanternes m'avaient été remises à moi et j'en étais seul responsable. En tout cas, il n'a pas été voir les siennes qui brûlaient à sa croisée. Un jour du mois d'août, sans pouvoir préciser la date, je rentrais de tournée. En ouvrant la porte de mon logement, je sentis une odeur de sperme; je dis à ma femme : « Je sens une mauvaise odeur, ouvre les croisées; si quelqu'un venait on s'en apercevrait, ça sent le sperme à plein nez. » Elle me dit : « Ca sent ça ? — Parfaitement. » Elle ouvrit de suite les croisées; depuis ce jour, je ne sentis plus rien. Il est possible que le lieu du rendez-vous fût changé.

« Au dire de ma femme, D... ne venait jamais chez nous, et moi je crois qu'il venait tous les jours, sauf, bien entendu, les jours que j'étais présent. La semaine dernière, en parlant du 21 août, je dis à ma femme : « Je suis satisfait d'avoir trouvé D... chez moi; comme ça, je sais qu'il

vient ; si tu t'étais trouvée à ma place, tu m'aurais juré qu'il n'était pas venu. » Elle ne répondit pas. Un jour (je ne puis pas préciser si c'était le 30 août), étant de planton, j'avais placé sur la paillasse de la prison des femmes une paille de trois centimètres de longueur environ pour ne pas attirer l'attention ; je l'avais placée à dix centimètres de l'ouverture destinée à mettre la paille dans la paillasse. Je fus à la poste, et en rentrant je constatai que la paille n'était pas à la même place ; elle se trouvait placée à vingt-cinq centimètres au-dessus de la place où elle se trouvait avant de partir à la poste.

« Le 12 septembre dernier, j'avais balayé la paillasse, toujours de la prison des femmes, espérant que quelque objet compromettant pourrait y être oublié. J'avais même chargé mon revolver, car j'étais sûr qu'ils auraient le rendez-vous à cet endroit. Je fus obligé de m'arrêter pour donner quelques renseignements à un officier d'infanterie. Ce temps dura environ dix minutes, ce qui me fit manquer mon affaire. En arrivant à la caserne, la prison était ouverte alors que je l'avais fermée avant d'aller à la poste. Je regardai sur la paillasse, j'y trouvai un petit bouton de chemise ; un bout de fil bleu était encore engagé dans un des trous du bouton. Les gendarmes P... et E... étaient de service.

« Le 1^{er} août, ma femme alla jouer aux cartes chez D... Elle rentra à onze heures et demie du soir. Je dis à ma femme : « Tu viens d'être malade et tu n'es pas encore rétablie. Ce n'est pas à toi à veiller ainsi ; il me semble que depuis une heure de l'après-midi jusqu'à six et sept heures du soir, tu as le temps de jouer. Tu aurais pu rentrer une heure avant. » Ma femme se fâcha et de toute la semaine elle ne m'adressa plus la parole. »

Comme on a pu le voir en lisant cette lettre, les idées de persécution et de jalousie sont intimement mêlées dès le début de la maladie, de telle sorte que L... n'a point éprouvé d'une manière exclusive le sentiment si poignant de la jalousie conjugale, et que sa femme est devenue dès le début une persécutrice dont l'adultère n'est qu'un procédé de persécu-

tion. Déjà, on voit apparaître les illusions des sens accompagnant les interprétations délirantes.

A la suite des réclamations adressées par L... à ses chefs, on fait une enquête d'où il résulte que les faits allégués par lui sont faux ; que sa femme a toujours eu une conduite irréprochable. Toutes les dépositions faites depuis viennent confirmer les éloges que mérite la vie de M^{me} L...

Malgré cela, les plaintes de L... à ses chefs persistent, et comme, d'autre part, il met le désordre dans la caserne, on lui inflige deux punitions successives. Mais rien ne parvient à détourner le cours de ses idées. Non seulement le gendarme D... est l'amant de sa femme, mais bientôt toute la brigade l'est aussi. L... est changé de brigade, mais, dès son arrivée dans la nouvelle brigade, se reproduisent les mêmes faits. Bien plus, comme les enquêtes faites par ses chefs ne lui sont pas favorables, L... en arrive à accuser sa femme de s'être donnée à eux pour lui porter encore préjudice en se livrant à ses débordements.

Les chefs de L... le font examiner au point de vue mental à l'hôpital militaire ; mais malgré son état, les médecins ne croient pas pouvoir le réformer et bientôt ses chefs, convaincus qu'il finirait par devenir criminel à la brigade, le font mettre en retraite.

L... se retire à C... où son délire continue à évoluer. Non seulement ses idées concernant ses ennemis les gendarmes de C... et de Saint-L... alimentent encore son délire et lui font écrire des plaintes à son ancien capitaine, au général commandant le corps d'armée et même au ministre de la guerre, mais il voit des rivaux dans ses voisins de campagne et il continue les brutalités qu'il exerçait déjà contre sa femme ; de là l'origine de plaintes formulées par un voisin, par la femme et par L... lui-même qui s'entend condamner deux fois à vingt-quatre heures de prison pour coups et menaces de mort ; enfin, en juin 1899, survint une séparation de corps entre sa femme et lui.

Les extraits suivants d'une lettre datant du séjour de L... à C... montrent l'état de son délire à cette époque :

« Le samedi matin, écrit-il, en entrant dans la cuisine,

je constatai que le lit où ma femme était couchée n'était pas comme à l'ordinaire; il existait un creux de 60 centimètres de profondeur et l'enfant qui était avec elle était allongé le long du mur. Je dis à ma femme : « Situ as reçu des hommes en présence de l'enfant, tu es un monstre et une mère dénaturée. » Elle devint blême et répondit en balbutiant : « Oh ! juge si j'ai reçu des hommes ! » Le « lendemain dimanche, je lui dis en me levant : « Tu vois que ce matin ton lit n'est pas comme hier !... » Elle ne répondit pas.... »

Un jour, L... place sur l'ouverture de la porte un morceau de papier bien gommé, de façon à se fournir une preuve. Le lendemain le papier était par terre, il n'y avait plus de colle : sa femme, dit-il, l'avait mouillé pour permettre de le retirer.... Il cache alors la clef de la chambre et la retrouve sous des carottes suspectes.

Un autre jour, il trouve un grain de plomb dans son café : « Je le présentai au médecin, dit L... ; il comprit que c'était d'une extrême gravité et ne voulut rien dire. Je le présentai ensuite à M. G..., pharmacien à C..., qui déclara que c'était une tentative de meurtre. Il prit le microscope, et, à l'aide de cet objet, je pus aisément me rendre compte avec lui de la tentative de meurtre dont je faillis être victime. M. G... me déclara que si l'*instrument* avait été avalé par la personne à laquelle il était destiné, elle était sûre de mourir. Il ajouta que c'était une tentative de meurtre et d'empoisonnement, car le grain contenait de l'oxygène. Je ne dis pas à M. le pharmacien que cet engin était destiné pour moi... »

Voici enfin un extrait d'une déposition de L... :

« Samedi 8 courant, vers six heures, je me rendis à la cuisine où couchait ma femme, la porte de cette pièce était fermée à clé; pour l'ouvrir, j'éprouvai une grande résistance; j'en fus surpris car, auparavant, elle fonctionnait très bien. De ce fait, je constatai qu'elle avait été forcée, soit à l'aide de fausses clés ou de crochets et que quelqu'un avait pénétré dans la maison pour avoir des relations intimes avec ma femme couchée avec mon enfant : c'est ce que je crois qu'on peut appeler crime.... Il y a un

mois environ, afin de pouvoir dormir en toute sécurité, je m'attachais les clés au gros doigt du pied, puis je remettais la chaussette. Me croyant en toute sécurité, je me couchai et m'endormis d'un profond sommeil. Ma femme profitait de cette occasion pour m'enlever ma chaussette et me prendre les clés ; elle sortait, puis elle me remettait les clés au doigt et ensuite la chaussette. »

« Une fois, à une date que je ne puis préciser, je sentis quelque chose me toucher le pied ; je me réveillai en sursaut. Je trouvai la chaussette à demi enlevée et les clés à leur place ; ma femme ne dormait pas. Je lui demandai alors ce qu'elle faisait, elle ne me répondit rien. J'ignore si elle venait de rentrer ou si elle voulait sortir. »

L... prétendait aussi qu'on persécutait même son cheval en jetant l'avoine par terre.

Comme on le voit, sa femme devient de plus en plus sa persécutrice.

« Ma femme, dit-il, pour me provoquer des assoupissements, met quelque chose dans la soupe aux choux pour que l'enfant n'en mange pas. Cela ne m'arrive pas avec la soupe aux haricots parce que de celle-là l'enfant n'en mange pas. Elle le fait si adroitement que je ne l'y ai jamais surprise. Je soupçonne le sieur N..., car si le projet avait pu réussir, il aurait pu se marier avec ma femme à qui je laisserai 10,000 francs. » A cette époque il avait des troubles gastriques et rendait fréquemment ses repas.

Voici encore une lettre que L... adressait à son ancien capitaine, à la date du 9 juillet 1899 :

« MONSIEUR LE CAPITAINÉ,

« Dernièrement, je me trouvais à Toulouse ; je suis allé au café des Américains, espérant vous y rencontrer. Jamais vous ne diriez s'il m'aurait fait plaisir de vous voir. Maintenant que je ne suis plus votre subordonné, je vous aurais engagé à choquer le verre pour vous remercier du bon rapport que vous me fîtes à Saint-L... Celui du chef de brigade que je vis était beau, et le chef de brigade eut de la veine que je n'eus pas de cartouches à ma disposition. J'aurais

fait avec le sabre, mais cette arme aurait fait couler trop de sang sur un innocent, car le chef de brigade de Saint-L... est aussi innocent que moi : on lui a commandé, il a obéi. Votre rapport était encore plus beau que j'en ai les preuves; le plan réussit à merveille... Vous devez avoir appris par les journaux que j'ai été condamné à vingt-quatre heures d'emprisonnement pour coups et blessures. J'ai, vous le savez, une femme hystérique; néanmoins, c'est une brave et digne femme. Le 21 mars dernier, elle tenta de me tuer avec la même ruse qu'on employa à Cazères. Vous devez vous rappeler que j'avais porté une plainte contre le chef de la brigade par votre ordre. Le 14 avril, elle tenta de m'empoisonner. Bien entendu, les tentatives ont échoué; mais comme elle est atteinte d'une maladie nerveuse, ce n'est pas elle qui est responsable de ces crimes.

« Vous qui prétendiez que la séparation ne pouvait se faire, comment se fait-il à présent qu'on y a procédé d'urgence? Je vais vous l'expliquer. C'est parce que lorsque je fis une demande au colonel le priant de m'autoriser à tenter à ma femme une action en séparation, vous, vous n'avez pas voulu transmettre cette demande pour que le colonel ne puisse pas savoir ce qui se passait à C... et vous avez préféré plutôt faire un faux. Or, un faux est puni des travaux forcés à perpétuité. Du reste, vous le savez mieux que moi. Je fus condamné par défaut, J'ai fait opposition à ce jugement et je suis condamné de nouveau; j'irai en appel à Toulouse. J'inviterai M. le colonel de gendarmerie de Toulouse pour venir entendre la plaidoirie de mon avocat et, alors, le colonel saura ce qui s'est passé à C... et à Saint-L... La cour statuera si ma femme est une brave et digne femme. Puis, nous irons en cassation, car, il y a un vrai motif pour faire casser le jugement.

« Vous devez sans doute vous rappeler les politesses que vous me fîtes à Muret lorsque je fus l'objet d'un changement de compagnie. Vous me disiez : « Vous, je veux vous « garder dans mon arrondissement, les autres je ne les veux « pas; mais vous je vous veux parce que vous êtes un « bon gendarme, parce que je vous estime beaucoup ». Et

moi aussi, capitaine, je vous estime plus que vous ne croyez. C'est parce que je vous estime bien qu'il me ferait grand plaisir de vous voir. Vous saviez, capitaine, que je n'étais pas un homme à scandale, comme j'ai été accusé; j'aurais dû embrocher le chef de brigade de C... le jour où il me cacha le pain, car le pain c'est la vie!...

« C'était encore une tentative de meurtre. J'aurais passé en conseil de guerre et j'aurais été acquitté. Dernièrement, j'ai fait le voyage dans le train avec un officier supérieur en retraite. Nous causâmes. Il était très gentil (mais pas autant que vous), et il m'apprit des choses que je ne savais pas; aujourd'hui, je les sais et je les mettrai en pratique.

« Je désire vivement que vous soyez proposé cette année pour le quatrième galon. Vous l'avez mérité. Mais si M. le ministre de la guerre savait ce qui s'est passé à C... et à Saint-L... il vous en donnerait deux au lieu d'un. Des compliments, capitaine, je n'en fais pas. On n'en faisait pas dans la gendarmerie. »

L...

La séparation de corps prononcée par défaut contre L... et divers incidents de procédure qui survinrent devaient ajouter à la gendarmerie et à ses voisins un troisième groupe de persécuteurs : les hommes d'affaires et les magistrats, d'autant mieux que sa femme travaillait en journées chez le président du tribunal.

Comme précédemment, dit-il, sa femme se prostitua à tous pour obtenir des jugements favorables; cependant, cette préoccupation laisse place, à côté d'elle, aux affaires d'argent. Une troisième préoccupation que nous avons vu déjà apparaître augmente d'intensité : c'est la crainte d'être séparé de son enfant qu'il aime beaucoup. Il se plaint volontiers à ses intimes de ses malheurs conjugaux et s'exaspère souvent en parlant de sa femme. Les accusations contre ses anciens chefs persistent et il les dénonce encore au ministre en décembre 1899.

L... est alors dans un état presque constant d'excitation, si bien que certains le croient ivrogne, ce qui n'est rien

moins qu'établi : « Quarante personnes, dit-il, l'attendent tous les jours pour le tuer!... » C'est dans une de ces crises d'exaltation qu'il a fait la tentative d'assassinat qui l'amène devant le médecin-expert qui rédige le rapport suivant :

« Je soussigné, etc..., ai rédigé le rapport suivant :

« L... est assurément atteint d'aliénation mentale. La maladie est caractérisée principalement par des idées de jalousie injustifiée et par des idées de persécution : il paraît n'avoir pas d'hallucination de l'ouïe, mais il a des hallucinations du goût, de l'odorat et de la sensibilité générale. Quoiqu'il raisonne d'une façon sensée sur tous les faits étrangers à son délire, il n'en est pas moins évidemment un aliéné et est dominé d'une manière extrêmement forte par ses idées délirantes.

« Les actes qui l'ont amené entre les mains de la justice sont d'une extrême gravité. Le 19 mai 1900, il a tenté de tuer M. X..., substitut près le tribunal de S...; il a tiré sur lui deux coups de revolver dont l'un lui a fait à l'épaule droite une sérieuse blessure. Si M. X... n'avait pas réussi à se mettre à l'abri et si on ne s'était pas rendu maître de L..., de nouveaux coups auraient pu causer la mort de la victime. L..., à ce moment, était, en effet, dans un état de surexcitation violente; on a remarqué qu'il avait les yeux hagards, que ses cheveux étaient hérissés, qu'il était véritablement effrayant, que son état, en un mot, le rendait capable des pires attentats.

« L... m'a longuement exposé tous ses griefs imaginaires, et, là-dessus, il est pour ainsi dire intarissable.

« Voici succinctement quelle est son histoire au point de vue morbide :

« C'est un ancien gendarme; il est marié depuis une vingtaine d'années. Pendant quinze ans environ, sa femme et lui firent bon ménage, quoiqu'il fût d'une humeur un peu défiante. Mais à partir de l'année 1897 sa défiance se transforma en jalousie et il se mit à formuler contre sa femme des accusations inattendues. Il s'imagina qu'elle le trompait. Ce fut d'abord avec un seul de ses camarades de

caserne qu'il l'accusa d'avoir des relations coupables; il interprétait dans le sens de ses idées tous les mouvements; tous les actes de l'un et de l'autre; en rentrant chez lui, il croyait voir des taches de sperme soit sur le sol, soit ailleurs; il trouvait un air troublé aux gens qu'il soupçonnait. Il les épiait constamment.

« Bientôt ce ne fut plus contre un seul qu'il porta ses soupçons, ce fut contre tous ses camarades; il prétendit que sa femme se livrait à eux tous. Il étendit même jusqu'à ses chefs le cercle de ses accusations. Un jour, son capitaine, saisi d'une plainte qu'il lui avait portée au sujet des prétendus débordements de sa femme, avait mandé celle-ci chez lui et l'avait interrogée dans une pièce pendant que L... se tenait dans la pièce voisine. Comme son capitaine, après éclaircissements, ne donna pas tort à la femme, L... proclama que pour arriver à ce résultat elle avait dû se livrer à lui. Il porta la même accusation contre son commandant à qui il avait fait des plaintes identiques, et qui, après information, les avait accueillies de la même manière.

« A partir du moment où les idées de jalousie l'avaient envahi, L... se mit à faire à sa femme une vie odieuse. Il la battait, la maltraitait, la martyrisait pour ainsi dire. Il faisait également une vie extrêmement pénible à ses camarades qu'il harcelait sans cesse de récriminations et jetait le trouble dans la caserne.

« Espérant qu'un changement de résidence modifierait ses dispositions, on l'envoya dans une autre brigade un peu éloignée. A peine y était-il arrivé qu'il conçut contre ses nouveaux camarades les mêmes soupçons que contre les anciens; il mit également le trouble dans leur caserne pendant qu'il continuait de rendre sa femme extrêmement malheureuse.

« Ce n'est pas, du reste, des idées de jalousie seulement qu'il avait contre elle; il l'accusa de vouloir le tuer, l'empoisonner. Il s'imagina qu'elle mélangeait à ses aliments des drogues malfaisantes dont il dit avoir souvent connu l'existence.

« La situation devint telle que ses chefs durent l'obliger à prendre sa retraite.

« Dans le village où il se retira après être rentré dans la vie civile, il garda les mêmes dispositions qui subirent une notable recrudescence. Ce n'était plus à ses camarades de caserne qu'il accusait sa femme de se donner, c'était aux gens du village. Il leur parlait constamment de ses prétendus malheurs, il se plaignait d'eux de la même manière et formulait encore les mêmes accusations d'empoisonnement ou d'attentats divers dont il se croyait victime. Comme il n'arrivait pas à prendre sa femme en défaut, il en conclut qu'elle devait avoir une habileté merveilleuse pour se soustraire à sa surveillance. Une nuit, pour l'empêcher de sortir, il s'attacha aux doigts du pied les clefs de la porte et mit sa chaussette par-dessus. Ayant trouvé au matin la chaussette un peu dérangée, il en conclut que sa femme lui avait habilement enlevé la clef pendant qu'il dormait et était sortie sans qu'il s'en aperçût pour aller se livrer à ses amants.

« Aussi, son exaspération devint telle qu'il la maltraita de plus en plus, et qu'un jour il la frappa si rudement à coups de bâton qu'il lui causa de sérieuses blessures.

« A bout de patience, elle demanda à la justice une séparation de corps; cette séparation fut accordée. Mais alors, L... eut devant lui un nouveau champ ouvert à son délire. Il tourna ses accusations contre les hommes d'affaires, contre les magistrats qui s'étaient occupés de lui. Il les accusa d'avoir rendu contre lui des jugements injustes, d'avoir fait des faux, de lui avoir soustrait des pièces qui lui auraient été utiles, et tout cela, parce que sa femme les avait tous gagnés en se livrant à eux.

« Il faut noter ici que les enquêtes multiples faites par l'autorité militaire d'abord, puis par l'autorité judiciaire sur le compte de la femme de L... ont établi péremptoirement que celle-ci est une très honnête femme contre laquelle il n'y a à faire absolument aucun reproche de mauvaise conduite.

« Dès le début de son trouble, L... avait manifesté des

idées de violence ; il parlait souvent de tuer sa femme ; il menaçait de mort ses chefs militaires, ses camarades, les gens du pays où il s'était retiré. Finalement, c'est contre les hommes d'affaires et les magistrats qu'il tourna ses menaces.

« Le 19 mai, il était venu à S... dans l'intention de tuer l'avoué qui avait représenté sa femme dans l'instance en séparation de corps. Armé d'un revolver, il attendit pendant plusieurs heures cet avoué aux alentours du tribunal et alla chez lui pour l'y rencontrer. Revenu au tribunal, au lieu de l'avoué, c'est M. le substitut qu'il vit sortir du tribunal et il dirigea inopinément contre lui sa fureur et ses coups.

« Après son arrestation, il ne manifesta aucun regret de ce qu'il avait fait. Comme on lui adressait des reproches, il répondit d'un air satisfait : « Je ne le regrette nullement. Ce serait à recommencer, je ferais de même ; je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas l'avoir tué !... »

« Depuis lors, il n'a rien changé, ni à ses dispositions, ni à ses imputations, ni à son attitude. Un jour, il fit dans le cabinet de M. le juge d'instruction une scène d'une grande violence, accusant le magistrat d'être, lui aussi, l'amant de sa femme, lui disant les paroles les plus grossières et le menaçant de lui faire un mauvais parti. Au même moment, il se plaignit de ce que depuis deux jours on cherchait à l'empoisonner, à la prison, avec le pain qu'on lui donnait.

« Dans le dossier de L..., qui, entr'autres, contient des lettres ou des mémoires où, à la manière des persécutés, il expose longuement avec des détails minutieux et se répétant sans cesse, tout ce dont il se croit victime ; dans les conversations que j'ai eues avec lui, j'ai recueilli maint autre fait du même genre que ceux qui sont relatés ci-dessus. Il y en a assez pour donner une idée nette des dispositions de cet homme et pour justifier le diagnostic d'aliénation mentale ; il paraît inutile d'en dire d'avantage.

« Je me bornerai à ajouter en terminant que, d'après les renseignements recueillis sur lui, L... était depuis longtemps sujet à des accès d'exaltation ; que c'est assurément

sous l'influence de l'un d'eux qu'il a commis son attentat, dont il ne se serait peut-être pas rendu coupable dans des conditions ordinaires, et que, dans ces accès, il a quelque chose d'impulsif qui le rend d'autant plus dangereux.

« De tout ce qui précède, je conclus que :

« L... est atteint d'aliénation mentale ;

« Son délire est caractérisé surtout par des idées de jalousie et des idées de persécution ;

« Il est sujet à des accès d'exaltation qui font de lui un aliéné impulsif fort dangereux ;

« Il est irresponsable de ses actes ;

« Il doit être interné et étroitement surveillé dans un asile d'aliénés. »

De l'étude du dossier, il résulte que dans le train, en venant à S..., le jour où il devait commettre son attentat, L... avait l'air si surexcité qu'on alla prévenir l'avoué qu'il voulait frapper, de se méfier.

Cet état d'excitation générale laissa cependant quelque rémission dans la journée, d'après plusieurs témoins qui l'ont vu calme.

Durant cette même journée, il va au café, se fait servir un bouillon, puis un byrrh. A une heure, il va chercher son enfant, revient au café, prend encore un peu de byrrh, puis, plus tard, un grand verre d'eau ; il se sentait très altéré. On a remarqué qu'à ce moment il était plus exalté et se disait désespéré de ce que son fils allait se trouver sans ressources.

Aussitôt après l'exécution de sa tentative, un grand calme succède à l'exaltation de la journée ; il paraît heureux de son acte.

Dans la prison et devant le juge, il eut de nombreux paroxysmes de colère. De même, il fit du scandale au moment de son transfert à Toulouse. C'est chez lui une préoccupation constante d'attirer l'attention sur son affaire.

La pièce suivante, écrite dans la prison, montre combien a évolué son délire depuis le début.

« Toulouse, 25 juillet 1900.

« *Au sieur B..., avocat, ancien député, conseiller général,
mairie de S...*

.....
« B... et D... (et C...) m'ont volé ces pièces. Ils les ont fait disparaître. Ils m'ont mis dans une situation des plus malheureuses. Par suite de la disparition du jugement du 3 janvier, ils ont, de concert avec les avoués D... et T..., établi un autre jugement qu'ils ont daté du 21 juillet 1899, et avec des pièces frauduleuses, ils ont tenté de m'escroquer une somme de plus de quinze cents francs. Voilà, B..., la cause principale de la tentative d'assassinat de votre complice D..., voilà, B..., ce que vous auriez dû écrire à *la Dépêche*. Mais vous êtes un homme de sac et de corde, et la moitié ou les trois quarts des habitants de la ville de S... auraient été contents que je les débarrasse de vous. Moi, je suis obligé de vous traiter de gredin, car il faut être gredin pour faire ce que vous avez fait et je laisse la parole aux gens de bonne foi.

« Quand une personne donne la confiance et remet des pièces à un avocat pour défendre ses droits, celui-ci doit s'acquitter de faire son devoir et, une fois l'affaire terminée, il doit remettre à son client les pièces que celui-ci lui avait confiées... Que fit B...? Il se fit donner 30 francs, il me vola les pièces; il déclara qu'il était satisfait que je sois condamné à un jour de prison, et vous fîtes votre possible pour m'empêcher de faire appel, parce que vous saviez que j'avais été condamné à faux... (etc..., suite d'injures).

« Moi, je suis en prison, et c'est vous autres qui en êtes la cause, et ça par le vol. Daignez agréer, B..., l'assurance de ma considération la plus exécration.

« L...,

« *Ancien gendarme, détenu à la maison
centrale d'arrêt de Toulouse, à la place
de B... et de D....* »

L... a été interné à Braqueville.

M. le Dr Dubuisson a bien voulu nous transmettre sur lui les renseignements suivants :

« Les mêmes idées délirantes persistent, mais c'est toujours la jalousie qui est le fond du délire. Secondairement, il fait entrer dans la catégorie de ses ennemis le personnel de l'asile et s'est même porté à des actes de violence. Il fait constamment des menaces de mort et se considère comme une victime dont le devoir est de tuer tous ceux qui l'ont persécuté. »

OBSERVATION XII (inédate).

DÉBILITÉ MENTALE. — ALCOOLISME CHRONIQUE. — DÉLIRE SYSTÉMATISÉ DE JALOUSIE ET DE PERSÉCUTION. — HALLUCINATIONS DE L'OUÏE. — NÉOLOGISME. — VOYAGE A PORT-SAÏD ET RETOUR. — TENTATIVE DE MEURTRE. — TENDANCE A LA DÉMENCE.

Rapport médico-légal. — Nous soussignés, docteurs en médecine, domiciliés à Toulouse : Caubet, Bouteille, Victor Parant père, etc.

Le 4 juillet 1886, L..., étant dans sa maison, a tiré un coup de fusil sur le nommé X..., douanier, qui se trouvait assis à environ 5 mètres de là. Arrêté presque immédiatement, L... a déclaré qu'il avait eu l'intention bien déterminée de tuer X...; il l'avait mis en joue une première fois, mais ne le trouvant pas placé comme il le voulait, il s'en était allé « manger la soupe. » Revenu de nouveau à l'endroit d'où il devait tirer, il avait appuyé le canon de son fusil sur le rebord d'une croisée, en le passant par une brèche, et avait fait feu.

Pour justifier son attentat, il a dit que X... avait avec sa femme des relations coupables dont il avait voulu se venger. Or, de l'aveu de tout le monde, la femme L... paraît être de bonnes mœurs. Elle-même a protesté de son honnêteté, et X..., la victime, dont la blessure n'a heureusement pas été mortelle, a également déclaré qu'il n'avait jamais eu de relations coupables avec cette femme et qu'il n'avait jamais rien dit contre elle.

Doit-on admettre que L..., en accusant ainsi X..., a cherché un faux prétexte pour justifier son attentat ou bien qu'il est dominé par des idées déraisonnables de nature délirante ?

L'examen direct auquel nous avons procédé, l'étude que nous avons faite du passé de l'inculpé, nous ont démontré que cette dernière hypothèse exprime la vérité et que L... est bien réellement un aliéné.

L... nous a répété, comme il l'avait déjà dit précédemment, qu'il avait voulu tuer X... parce que celui-ci était l'amant de sa femme. Il nous a dit, en outre, qu'il regardait X... comme un être d'une espèce particulière, comme une sorte de sorcier, et, à plusieurs reprises, il l'a qualifié singulièrement de « *phénomène carré*. »

Sur le premier point, il faut noter cependant que les dires de L... n'ont pas été d'une uniformité absolue. Tantôt il a déclaré que sa femme et X... ont eu des rapports complets; tantôt, au contraire, il dit que sa femme n'est pas coupable et que X... seul est répréhensible. Les idées là-dessus paraissent, du reste, assez indécises; il a évidemment une pensée générale, mais il ne la précise pas plus dans son intelligence que dans ses paroles.

Pour ce qui est du *phénomène carré*, il paraît en avoir une notion plus arrêtée et plus nette. Un jour, dit-il, où X... avait baissé son pantalon devant lui, il a reconnu que chez cet homme le pénis est placé plus haut que chez les autres hommes, presque à hauteur du nombril, et que les testicules, au lieu d'être au-dessous, sont au-dessus; le tout étant disposé en carré. Les enfants de X... sont constitués comme leur père et L... déclare s'en être assuré, comme il déclare aussi que cela n'est un secret pour personne.

Ces idées ne sont pas les seules que L... ait à l'égard de X...; il le regarde encore comme un sorcier qui peut à volonté se rendre invisible et qui exerce autour de lui un pouvoir très étendu. L... l'a compris d'après bien des indices; mais il n'arrive pas à préciser ces indices sur lesquels il paraît n'avoir qu'une notion vague et générale.

Enfin, X... joue à son égard le rôle d'un mauvais génie, cause de tous les malheurs qu'il a éprouvés.

Or, à prendre ces idées en elles-mêmes, il faut admettre qu'elles constituent déjà une forte présomption de folie. La qualification de phénomène carré est de celles que les aliénés arrivent à créer à l'égard de leurs ennemis imaginaires, et il serait difficile de soutenir que L... est assez instruit de ce qui concerne les maladies mentales pour avoir si bien perfectionné une tentative de simulation.

Mais, du reste, si l'on examine l'état actuel de L... et qu'en outre, portant les regards en arrière, on jette un coup d'œil sur son état mental depuis une quinzaine de mois environ, on acquiert la certitude qu'il est bien un véritable malade.

Les témoignages de sa femme, de sa belle-mère et la notoriété publique établissent que L... était un ivrogne, qu'il abusait souvent des boissons alcooliques. Or, nous avons reconnu chez lui des symptômes qui se rapportent d'ordinaire soit à la paralysie générale progressive, soit à l'alcoolisme chronique.

Ces symptômes sont : du tremblement des doigts dans l'extension des mains, des mouvements fibrillaires ou du moins manifestement ataxiques dans les muscles de la langue et de la face. En tenant compte des antécédents et de l'ensemble des choses, on doit ne retenir que la notion d'alcoolisme. En tout cas, ces symptômes sont l'indication formelle de la dégénérescence morbide du cerveau, dégénérescence qui, dans le plus grand nombre des cas, est le point de départ non seulement de troubles physiques, mais aussi de troubles intellectuels.

Ces derniers existent chez L... et nous allons en déterminer maintenant l'évolution.

L... était forgeron et depuis plusieurs années il était établi à son compte. Il était assez bon ouvrier, il avait des clients, et d'abord il gagna convenablement sa vie. Mais depuis deux ans environ, il vit ses clients diminuer de nombre et ses affaires péricliter. Il attribua ce changement à ce qu'un autre forgeron était venu s'établir dans la même

commune et lui faisait concurrence. Il faut, sans doute, attribuer ce fait à une autre cause, à savoir que L... commençait à être malade, qu'il ne travaillait plus comme précédemment et qu'on l'abandonnait.

Nous lisons, il est vrai, dans un rapport de gendarmerie, que L..., jusqu'au moment de l'attentat, n'avait point donné de signes de faiblesse d'esprit. Mais ce renseignement nous paraît sans valeur s'il faut l'appliquer aux signes de folie, car, dans le public, on ne regarde comme signes de folie que les extravagances manifestes ; l'on n'accorde pas aux idées délirantes l'importance qu'elles méritent.

D'après le dossier, le trouble mental de L... remontait à un an environ avant la tentative d'assassinat.

Dans l'un de ses interrogatoires, L... s'est exprimé ainsi : « Au mois de septembre dernier, L... jetait par mes croisées des pierres enveloppées de billets à ma femme. Un jour, celle-ci me dit en pleurant qu'on venait de lui jeter une pierre avec un billet. Je le ramassai et j'y lus : « Cher cœur, je t'aime d'amour. » Un peu plus tard, ayant entendu de mon atelier la chute d'une pierre sur le plancher de la chambre, je montai tout de suite et je vis ma femme jeter un billet au feu. Une autre fois, dans les mêmes circonstances, je surpris ma femme lisant un billet qu'elle avala aussitôt.

Pour savoir à quoi s'en tenir sur ce point, il suffit de rapprocher de ces paroles la déposition de la femme L...

« Quand je rentrais des champs, dit-elle, et qu'il était à son atelier, je montais dans ma chambre ; il quittait ses sabots et arrivait tout doucement pour essayer de me surprendre, regardant X... par la fenêtre. Il avait alors les yeux rouges et paraissait en proie à une vive émotion. Il me reprocha plusieurs fois d'avoir reçu des billets de X..., et quand je lui disais que cela n'était pas vrai, il me répondait qu'il m'avait surprise un jour en lisant un que X... m'avait lancé par la fenêtre avec une pierre. J'avais beau lui faire remarquer que jamais il n'avait vu pareille chose, il s'obstinait à affirmer qu'il l'avait vue. »

De ces citations, il ressort manifestement que depuis l'époque précitée au moins, L... avait des hallucinations et des idées délirantes; celles-ci étaient des idées de jalousie relatives au sieur X... Les hallucinations consistaient en ce qu'il croyait entendre des pierres tomber au-dessus de lui sur le plancher de sa chambre alors qu'il était dans son atelier. Ce sont là des hallucinations très élémentaires, il est vrai, mais elles ont néanmoins le cachet de fausses perceptions de l'ouïe. Ce qui augmente notre certitude à leur égard, c'est que L... nous a dit avoir éprouvé d'autres hallucinations analogues. Il lui est arrivé maintes fois, étant assis près de la cheminée, de croire qu'il entendait un objet pesant tomber dans le foyer. Il ne voyait rien cependant et se demandait ce que cela pouvait être.

La maladie de L..., idées de jalousie, idées de persécution avec hallucinations, étant établie dès cette époque, va suivre son cours régulier.

Délaissé par ses clients, il ne tarde pas à concevoir l'idée que, si on l'abandonne, c'est par malveillance. Il nous a dit qu'il s'était bien aperçu qu'on lui en voulait; aussi arrive-t-il promptement à vouloir faire ce que font beaucoup de persécutés, changer de résidence. Il se souvient alors que des individus qu'il a connus sont partis pour Suez et y ont trouvé du travail. Sans peser toutes les conséquences de sa détermination, sans considérer qu'il abandonne sa famille et qu'il va courir des chances fort hasardeuses, il réunit un peu d'argent et s'embarque le 10 février; une semaine plus tard, il débarque à Port-Saïd. Mais, comme on aurait pu le prévoir, il n'y trouve pas d'emploi et il est obligé de revenir chez lui. Il rentre donc dans son pays le 29 mars, n'ayant obtenu de son voyage d'autre résultat que de dépenser environ 300 francs, somme importante pour lui et pour ses besoins de famille.

Disons mieux; il en avait obtenu un autre résultat, et celui-là était, en quelque sorte, plus grave que le précédent : il y avait trouvé, pour sa maladie mentale, des causes d'aggravation. A Port-Saïd, il ne travaillait pas et se livrait à la boisson. Plusieurs fois par jour, nous a-t-il dit,

il allait boire avec les ouvriers; on buvait des liqueurs fortes, une entr'autres qu'il appelle « mastic » et qui, d'après ses indications, doit être assimilable à l'absinthe. Il en buvait plusieurs verres par jour, donnant ainsi une impulsion nouvelle à son état d'alcoolisme ainsi qu'à l'état d'aliénation mentale dans lequel, comme nous l'avons vu, il était déjà précédemment.

Nous ne savons pas au juste quelles furent, à Suez, les dispositions d'esprit de L... Pensait-il ou non à sa femme, à tout ce qui l'avait tant tourmenté? Les renseignements qu'il nous a donnés à ce sujet ont été contradictoires. Il paraît, du reste, ne pas s'en souvenir, et nous en donnerons la raison tout à l'heure. Ce qu'il en dit de précis peut se résumer en deux mots : il cherchait de l'ouvrage et passait un long temps au cabaret.

Mais revenu en France, il manifeste immédiatement ses idées délirantes. En arrivant chez lui, il croit entendre quelqu'un lui dire que sa femme est la maîtresse de X... Qui le lui a dit? Il n'en sait rien et ne peut pas même indiquer une personne. Les hallucinations du même genre se reproduisent maintes fois. Pressé de questions, L... vient à dire que deux individus, qu'il désigne, l'ont averti de la conduite de sa femme. Mais interrogés sur ce point, ces deux individus nient avoir jamais rien dit de pareil.

Les hallucinations relatives aux bruits de pierre se reproduisent encore, et c'est principalement à cette période que doivent se rapporter les paroles de la femme L..., que nous avons citées plus haut.

Non seulement L... croyait qu'on lui parlait de sa femme, mais il croyait encore voir que les gens avaient à son égard une attitude singulière, qu'on l'évitait, qu'on chuchotait à son approche, qu'on le désignait d'une manière malveillante. Cette croyance, contraire à la réalité, est du même ordre que les hallucinations et donne aux dispositions d'esprit leur véritable signification morbide.

C'est au milieu de ces dispositions délirantes, aggravées sans cesse par les habitudes persistantes d'intempérance, que L... conçut l'idée de tuer X..., car cet homme était, à

ses yeux, l'auteur principal de tous ses malheurs. L'idée lui était venue dès le mois de mars, à son retour de Suez; ce qui le prouve, c'est que X... en fut averti à cette époque.

Néanmoins, L... a dit qu'il ne l'avait eue que le matin même du jour où il l'avait mise à exécution. Il y a donc ici contradiction entre son dire et la réalité.

Cette contradiction est la seconde que nous relevons, et l'on peut en relever plusieurs autres. C'est ainsi qu'au sujet de sa femme, tantôt il dit qu'elle avait eu des rapports avec X..., tantôt qu'elle n'en a pas eu et que celui-ci seul était coupable. Ou bien encore, il soutient que, depuis son retour de Suez, le seul reproche qu'il ait eu à faire à X..., c'était de lui avoir fait un *pan de nez* le matin du jour de l'attentat.

A quoi tiennent ces contradictions, ces fluctuations dans les idées? La cause évidente et certaine en est dans un affaiblissement très notable de l'intelligence. L..., par le fait de la maladie cérébrale dont nous avons constaté les signes, est en voie de démence; ses idées n'ont plus ni précision, ni cohésion; les souvenirs qui lui restent sont vagues et confus, ne se rapportent qu'aux faits principaux et ne retiennent pas les détails. Il faut ajouter que L... paraît avoir été toujours un peu faible d'esprit et qu'il a suffi de peu de chose pour ébranler définitivement ses facultés mentales.

Parmi les faits qui se sont produits au cours de notre examen, nous devons en relater tout spécialement un qui a, au point de vue morbide, une réelle importance. Pendant quelques jours, L... a été surexcité au lieu d'être calme, même taciturne, comme à son ordinaire; il parlait beaucoup et s'agitait. Dominé par l'idée que M. le gardien chef pouvait purement et simplement le faire sortir, le mettre en liberté, il obsédait ce fonctionnaire de ses importunités, faisant à chaque instant la même demande. Or, pendant son séjour à la prison de S..., L... a présenté plusieurs fois une animation du même genre. Se produisant de la sorte, ce phénomène est un nouvel indice de la maladie cérébrale dont il indique la forme congestive.

Nous pouvons maintenant jeter un coup d'œil d'en-

semble sur l'état et les dispositions de L... et en reconnaître la nature.

Originellement faible d'esprit, L... a eu l'intelligence encore plus affaiblie par les excès alcooliques notoires auxquels il s'est livré. Ces excès ont déterminé dans les centres nerveux des lésions organiques dont plusieurs signes révèlent l'existence. Les lésions ont donné naissance à des idées délirantes dont l'évolution semble avoir été rapide. Un moment est venu où ces idées délirantes, affectant le caractère d'idées de jalousie avec idées de persécution, ont amené, comme il arrive souvent, des idées de vengeance. Une circonstance futile, peut-être imaginaire comme tout le reste, a été l'occasion de réaliser ces dernières qui ont eu, dans une certaine mesure, le caractère impulsif.

C'est donc sous l'empire de sa maladie mentale que L... a commis l'acte criminel dont on lui demande compte et dont, par conséquent, il ne saurait être responsable.

La question de simulation s'est posée à son sujet. Elle doit être péremptoirement écartée pour les raisons suivantes : le délire a éclaté longtemps avant l'attentat ; il a eu une marche progressive trop régulière pour qu'un homme étranger à la connaissance des maladies mentales ait pu si parfaitement simuler ; enfin, il s'accompagne des signes physiques certains d'une maladie cérébrale organique.

Nous concluons donc :

1^o L... présente des signes incontestables d'aliénation mentale ;

2^o Il est atteint de délire de jalousie avec idées de persécutions, et il présente en même temps des signes d'alcoolisme chronique ;

3^o C'est la maladie mentale qui l'a porté à commettre son attentat ;

4^o Il est irresponsable de ses actes ;

5^o Il doit être séquestré dans un asile d'aliénés. »

A Braqueville, où il fut interné, L... joignit à ses idées de persécution des idées hypocondriaques et des scrupules religieux. Il était d'un caractère irascible et violent, éprouvant des hallucinations de la vue et de l'ouïe. L'affaiblissement intellectuel s'accrut de plus en plus.

CHAPITRE IV.

Médecine légale.

La jalousie soit pathologique, soit passionnelle modifie profondément l'esprit de ceux qu'elle atteint. Fondée sur des conceptions délirantes ou des troubles sensoriels, produit d'un cerveau déséquilibré ou sentiment naturel logique et justifiable, la jalousie est une cause très fréquente d'actes qui nécessitent l'intervention de la justice et souvent du médecin expert chargé de déterminer si le jaloux est aliéné ou sain d'esprit.

Les réactions des jaloux au délire ou à la passion sont très variées : suicides ou homicides, blessures et attentats à la vie et aux biens, outrages ou calomnies, vengeances indirectes et dispositions testamentaires anormales; dans chacune de ces éventualités les tribunaux sont appelés à statuer et peuvent demander son avis au médecin aliéniste, seul compétent. Nous examinerons donc successivement tous les cas qui se sont présentés jusqu'ici sans insister sur les points communs à la médecine légale de tous les aliénés, mais en donnant notre attention aux faits plus spéciaux aux délires de jalousie.

Les actes et les écrits des jaloux sont soumis à l'appréciation des juridictions civiles, correctionnelles

ou criminelles. Les tribunaux ont dans quelques cas à examiner le problème de l'internement, problème vite résolu pour eux si le jaloux s'est montré publiquement brutal et si la tranquillité publique réclame protection. Mais pendant longtemps, avant de se produire au dehors, les réactions du délire des jaloux ne sortent pas de l'intimité de la famille; elles se bornent à des vices de caractère, à des troubles dans l'intérieur du ménage tels qu'il peut en exister en dehors de la folie. Cependant, à la fin, des paroles violentes, le jaloux en vient aux voies de fait.

Faut-il donc attendre les violences graves pour que l'internement soit justifié? Assurément non. Ici l'intervention du médecin s'impose. Il y a lieu, en effet, de tenir compte de l'intérêt du malade et de l'entourage; intérêt varié selon la nature de la maladie mentale au cours de laquelle apparaît un délire de jalousie.

Le mélancolique jaloux, par exemple, doit être protégé contre ses idées de suicide et l'alcoolique contre la faiblesse de sa volonté qui ne lui permettrait pas d'éviter, quand il est en liberté, l'expérience quotidienne le prouve, l'usage des boissons nuisibles. Mais là n'est pas encore le danger principal de la liberté de tels aliénés; il est dans les périls auxquels sont exposés tous ceux que les jaloux, surtout les alcooliques et les délirants systématisés, font entrer dans le cycle de leurs conceptions délirantes : les premiers, par les réactions imprévues de leur délire sous l'influence des hallucinations et de l'excitation alcoolique; les autres, par le soin avec lequel ils préparent et préméditent leurs attentats. Pour eux, il ne faut pas l'oublier, l'acte criminel est, pour ainsi dire, fatal. L'internement est dès lors justifié aussitôt que le diagnostic est nettement posé; il devrait être requis

auprès de l'administration, par les tribunaux, lorsque les jaloux sont amenés devant eux pour des peccadilles, signes avant-coureurs de violences graves. C'est pour une hésitation dans un cas semblable que le substitut de S... fut grièvement blessé par un aliéné qui avait comparu deux fois devant le tribunal pour violences légères contre sa femme, le tribunal étant au courant de son état mental, comme le prouve l'observation que nous publions.

En somme, l'internement doit suivre de près le diagnostic si l'on ne veut pas, dans bien des cas, voir les malades s'acheminer vers le suicide, l'incurabilité ou le crime. Mais, dans la réalité, bien des obstacles peuvent entraver cette marche régulière. Cela tient quelquefois aux hésitations des autorités¹, mais le plus souvent c'est aux hésitations de la famille, qui redoute l'entrée des asiles, ou qui craint la réprobation de l'opinion publique susceptible de se tromper plus encore pour un aliéné jaloux que pour tout autre aliéné. Souvent, en effet, la jalousie est renfermée dans le cercle de la famille, et le jaloux, surtout le raisonnant, a pour avocats tous ceux qui, sans connaître les souffrances de son conjoint, croient volontiers à l'infidélité conjugale de la personne qui sollicite l'internement. C'est dans des cas de ce genre qu'il n'est pas rare de voir, surtout en province, se

1. *Gaz. d'hyg.*, 1897, p. 538. — Descouts (*Soc. de méd. lég.*, 12 avril 1897) allant un jour trouver le commissaire d'un quartier de Paris pour demander qu'un aliéné dangereux fût interné, le commissaire répondit qu'il n'y pouvait rien; il lui exposa le danger que l'individu faisait courir à sa famille, aux gens qui passaient dans la rue; il se heurta au même refus. Enfin, il fit remarquer que cet homme pouvait lui tirer un coup de fusil quand il sortirait de son commissariat. Une demi-heure après, l'homme était enlevé. — Courteline connaissait-il cette anecdote lorsqu'il a écrit son amusante comédie : *Le commissaire est bon enfant*?

produire de déplorables campagnes de presse, comme celle qui réclama la liberté du meurtrier du Dr Marchant, dont nous avons résumé l'histoire.

« L'aliéné persécuteur, dit à ce sujet Coutagne, est-il justiciable de la séquestration en principe ? Nous ne saurions trop hésiter à répondre si nous nous laissons influencer par les soupçons et les accusations que ces internements valent, à chaque instant, au corps médical. En effet, l'aliéné persécuteur fournit la grande majorité des héros de ces récits de séquestration arbitraire par lesquels la presse est parvenue à fausser l'opinion publique d'une manière si remarquable au sujet du traitement de la folie ; par une étrange intervention de rôles, ces êtres obsédants et placés par la maladie en imminence criminelle continue, se trouvent transformés en victimes dès qu'on prend contre eux des mesures restrictives d'une liberté dont ils font un si singulier usage... Nous déclarerons, ajoute-t-il, que la séquestration est applicable à tout aliéné persécuteur et que les indications de cette mesure, loin d'être outrepassées par la pratique actuelle, pourraient, avec avantage, être multipliées. »

Quelquefois, le tribunal lui-même peut se laisser abuser. Garnier et Marandon de Montyel ont rapporté à la Société médico-psychologique l'histoire d'un jaloux meurtrier qui, malgré plusieurs rapports d'experts et les certificats des médecins traitants, fut mis en liberté comme non aliéné par le tribunal de Pontoise.

Nous avons vu que le jaloux est rarement dissimulateur comme le persécuté. Il faut encore, pour juger de la légitimité de son internement, savoir que dans certains cas, dans les délires de jalousie comme dans les autres délires, un esprit faible peut recevoir des idées délirantes communiquées

par un aliéné qui arrive à faire de lui un véritable témoin oculaire et auriculaire de faits purement imaginaires.

Une mère jalouse, citée par Régis¹, « à force de faire des confidences à sa fille et de l'entretenir de l'objet constant de ses préoccupations, a fini par lui faire croire à la réalité de ses idées délirantes et lui faire partager ses convictions. Il en résulte que non seulement aujourd'hui cette jeune fille de vingt ans, d'une excellente éducation, est au courant de choses et d'expressions infâmes, mais encore qu'elle n'a plus aucune affection pour son père au sujet duquel elle écrit dans son cahier secret : « Cet homme, je le hais et je le méprise. »

Quelle doit être la durée de l'internement des jaloux ? Pour les malades qui s'acheminent vers la guérison, sans avoir commis d'actes graves, il va de soi que la liberté sera aussitôt donnée. Mais, un problème plus grave est la mise en liberté du jaloux criminel guéri. Nous n'insisterons pas là-dessus puisque ce problème se retrouve le même pour tous les aliénés dits criminels. Il est regrettable que l'alcoolique qui a tué dans son délire et qui est manifestement irresponsable puisse et même *doive*, de par la loi, être remis en liberté dès que ses hallucinations ont cessé ; c'est-à-dire, parfois très peu de temps après le crime. Car, s'il est innocent de l'acte commis, il est évidemment coupable des excès qui l'ont amené à le commettre et, au prochain abus, il redeviendra aussi dangereux. Il devrait exister des établissements intermédiaires à l'asile et à la prison où l'on s'assurerait par un traitement (dont la durée pourrait alors

1. Thèse Imbert, p. 52.

dépendre du tribunal) que, non seulement le délire est terminé, mais que les habitudes d'intempérance ne se renouvelleront pas.

Pour les délirants systématisés, la question n'est pas moins délicate. Les réserves les plus grandes doivent être faites sur leur sortie des asiles. Cependant, en dehors de la démence confirmée ou de l'évolution du délire vers l'abandon des idées de persécution, on voit quelquefois des malades sortis avec un délire encore actif se comporter convenablement dans leur milieu social ordinaire.

« L'accomplissement d'un crime, dit Coutagne, ne sous-entend pas nécessairement la persistance indéfinie d'impulsions dangereuses. Il semble même que, chez certains persécuteurs, le meurtre de leur principale victime puisse jouer le rôle d'une détente mentale curative¹. » Cela est possible encore plus pour le jaloux. Il faut tenir compte cependant de l'effet calmant du séjour à l'asile et des dangers du retour aux luttes de la vie. Il est regrettable que la loi française ne prévoie pas, comme les règlements de Broadmor, une liberté conditionnelle avec une surveillance suffisante pour que l'aliéné puisse être interné, en cas de rechute, avant le retour d'impulsions dangereuses. Coutagne émet à ce sujet un avis qui nous paraît bien excessif. Il voudrait voir reléguer au loin les persécuteurs dangereux et incurables, et regrette que « soustrait à la justice par l'absolution majeure de l'article 64 (Code pénal), l'aliéné persécuteur, cet individu dangereux entre tous les aliénés, retombe sous la surveillance de l'autorité administrative, ni plus ni moins que le fou le plus inoffensif. Sa séquestration n'a légalement rien d'obligatoire et finira dans

1. Coutagne, *loc. cit.*, p. 62.

les conditions prescrites par la loi de 1838, pour la sortie de tous les aliénés. »

La *capacité civile* de l'aliéné jaloux doit, dans certains cas, être restreinte. Tantôt enclin à des dépenses folles par vengeance, tantôt poussé à une avarice incompatible avec la bonne tenue de son ménage et motivée par la volonté de diminuer les dépenses de sa femme, le jaloux, par pure jalousie, gèrera très mal sa fortune. Dans une de nos observations (Obs. VIII), le malade donnait à sa femme, qu'il supposait le tromper, bien moins que l'argent nécessaire aux frais indispensables de la vie, et la femme, de son côté, par un curieux contraste, en avait conclu que son mari se livrait à des dépenses extra-conjugales. La jalousie peut ainsi, à elle seule, justifier de la part de la famille une demande *d'interdiction*. L'avis de l'expert sera différent, selon qu'il considérera la maladie comme curable ou incurable.

Par la séquestration ou l'interdiction, la justice civile a donc à intervenir pour modifier la situation personnelle du jaloux. Elle aura, en général, été auparavant sollicitée d'intervenir dans les rapports des époux entre eux.

Il n'est pas rare, en effet, que des vexations constantes, des soupçons injurieux et même souvent des brutalités graves rendent intolérable la continuation de la vie commune. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les observations publiées : on est loin de la précaution inutile ridiculisée par la comédie, la caricature ou le conte grivois. Les précautions des aliénés jaloux ne s'arrêtent pas à de grotesques minuties ; elles arrivent vite à la torture lente. Quelques exemples vont permettre d'en juger.

C'est un mari qui refuse de prendre place à table en face d'une femme indigne, un autre qui accuse la sienne de n'avoir pas été vierge le jour de leur mariage, d'avoir depuis lors contracté des maladies vénériennes ou de s'être adonnée à des actes contre nature. Passant de l'injure à l'action, le jaloux dérobe le linge sale, le flaire, l'examine à la loupe; l'un d'eux, dès que sa femme rentre, soulève ses jupes et l'accuse de s'être débauchée, car il sent l'odeur du sperme sur son linge de corps; tel autre voit dans la cuvette des traces de ses méfaits ou, gardant une chemise comme preuve à conviction, demande un examen spécial à la blanchisseuse. Bientôt ce sont des scènes continues; puis, le mari enferme sa femme, décachète ses lettres, l'attache dans son lit, la presse de questions, demande même à ses enfants si des hommes ne sont pas venus à la maison quand il est sorti. L'un d'eux ayant classiquement simulé un départ pour la campagne, se cache; le soir, n'ayant rien remarqué d'anormal, il monte chez sa femme, la force à s'habiller, à descendre, la mène au fond de son magasin, et là, lui montrant son revolver, lui dit : « Il faut que tu avoues que tu me trompes. » Il prévient la police, fait suivre sa femme, note ses heures de sortie et de rentrée, la presse de questions. Un autre quitte son travail à toute heure pour surprendre la sienne; un autre encore ferme les persiennes de chez lui pour qu'on ne puisse pas y voir d'en face, furette partout pour chercher les amants, attache la chemise de sa femme aux draps avec des épingles, bien qu'il fasse chambre à part.

D'autres procédés ne sont pas moins étranges. Pour s'assurer de la fidélité de sa femme, un mari qui fait chambre à part, dispose le soir dans un certain ordre des allumettes sur l'appui de sa fenêtre, et le

matin, si les allumettes sont dérangées (ce que peut faire le moindre coup de vent), il prétend que sa femme est descendue par la fenêtre pour aller passer la nuit avec des amants. Un autre a pris l'habitude de poser des planchettes le soir devant la porte de la chambre de sa femme, et les voyant déplacées le lendemain, il voit dans le fait une preuve de la trahison dont il se dit l'objet. Un autre va jusqu'à proposer à sa femme d'avoir un amant et de le laisser agir à sa guise. D'autres encore font prêter à leur femme les serments les plus solennels sans parvenir à calmer leurs soupçons.

« Chez X..., dit Bihorel, les scènes de jalousie se reproduisent à tout propos. Tels et tels des gens du pays étaient les amants de sa femme. Le frère lui-même entretenait avec la sœur des rapports incestueux. Il était le père de son dernier enfant. Pour pénétrer jusqu'à l'infidèle, toutes les fissures étaient bonnes. La nuit, il la garrottait avec une courroie dont il fixait les extrémités aux pieds du lit. Se réveillait-il, il lui palpaît les cuisses, et, s'il les trouvait fraîches, c'est qu'elle avait profité de son sommeil pour courir à la débauche. « Avoue, lui répète-t-il un jour pour la centième fois, que G... te courtise. — Eh bien, oui, dit-elle, obsédée, et puis « après?... » L'arme est aussitôt saisie et déchargée. Aimant sa femme, il regrette les suites de sa violence; mais il ne croit pas moins avoir fait justice¹. »

Il serait facile de multiplier les exemples de faits semblables; on en trouvera encore un certain nombre relatés dans l'observation de L..., que nous publions.

La femme jalouse varie moins les procédés vexa-

1. Th. Bihorel. Paris, 1870.

toires qu'elle emploie contre son mari : tantôt, ce sont simplement des scènes violentes répétées ; tantôt, au contraire, « la femme, dit Krafft-Ebing, commet des actes attentatoires à l'honneur (des accusations publiques) de l'infidèle, ou porte même une main criminelle sur ses organes génitaux (tentative de castration pendant le sommeil) et cherche à attenter à sa vie (tentative d'empoisonnement). Elle provoque du scandale en public, fait du tapage, se livre à des dénonciations ou commet des tentatives de meurtre contre les concubines de son mari. » Elle peut, elle aussi, trouver sur le linge de corps de son mari des traces d'infidélité ou de vices infâmes, lui faire une vie intenable dans son ménage et ne pas laisser le moindre argent à sa disposition.

Les scènes de jalousie deviennent quelquefois publiques ; mais le plus souvent, surtout quand c'est le mari qui est malade, elles restent secrètes, soit parce qu'il est trop bien élevé et trop maître de lui pour faire de telles scènes à sa femme, soit que la crainte du ridicule, le souci de ne pas révéler sa passion à sa famille ou à des étrangers soient assez forts pour en arrêter les éclats en public.

Ajoutons à tous ces faits la froideur réelle de la personne maltraitée, qui ne soupçonne pas qu'il s'agit de folie, et il est clair que le terme logique d'une pareille situation est la séparation des époux, séparation qui peut être demandée aux tribunaux sous forme de séparation de corps ou de divorce.

On sait que d'après la loi la folie n'est pas une cause de divorce ni de séparation¹, et que la jurisprudence

1. *Recueil de Fuzier-Hermann*, n° 1870 et suivants :

« Il est certain que l'élément intentionnel étant constitutif des excès, des sévices et des injures graves, le divorce ou la séparation ne sauraient être prononcées pour des sévices, excès ou injures pro-

se refuse à divorcer des aliénés lorsqu'ils se sont mis dans l'un des cas prévus par le Code. Dans les cas simples de folie jalouse la conclusion est donc nette. Mais il est des cas où le problème est plus complexe. C'est ce qu'a fort bien exposé M. Régis¹ dans une expertise sur la demande en divorce d'un jaloux.

« Il y a des cas, dit-il, où l'on a affaire à des déséquilibrés persécuteurs qui ne sont pas atteints d'une folie supprimant complètement leur responsabilité, mais qui atteints d'un état mixte, semi-aliénation située sur les frontières de la folie, ne perdent jamais la raison, même dans leurs pires extravagances, et sont capables d'opposer à leurs tendances un certain degré de résistance.

« Résumons la situation, continue M. Régis, telle qu'elle se présente au point de vue pratique :

... « M^{me} N... est l'objet de sévices et de violences de la part de son mari; comme c'est son droit, elle veut s'y soustraire et demande le divorce. « Cela ne se peut, lui dit-on; si votre mari est violent et brutal vis-à-vis de vous, c'est que c'est un aliéné, un malade. Vous devez non le repousser, mais

venant de l'altération des facultés mentales chez l'agent. (Laurent, t. III, n^o 189 et 190; Massal, p. 120; Vraye et Gade, t. I, n^o 55; Carpentier, n^o 28; Fuzier-Hermann, C. civ. annoté sur l'art. 23 et Appendice n^o 1; Bournat, Rupret, t. II, p. 430.)

Dans cet ordre d'idées, on doit tenir compte de la démence de l'auteur du fait incriminé, des maladies qui ont pu obscurcir sa volonté, peut-être aussi de son état d'ivresse.

« Il suffira que la démence ait été passagère, c'est-à-dire ait coexisté avec l'acte invoqué comme cause de la demande en divorce, pour que l'action du demandeur doive être rejetée. » (Bordeaux, 28 juillet 1886; Journ. arr. Bordeaux, 1886, 1, 380; 18 novembre 1889, Journ. arr. Bordeaux, 99, 1, 49.)

Il a été jugé à cet égard que la démence est une cause d'excuse et d'irresponsabilité qui empêche de prononcer aussi bien la séparation de corps que le divorce. (Cass., 14 janv. 1861; Fontaine, S. 61, 1, 719; P. 61, 1131; D. 61, 1, 196. — Poitiers, 25 mars 1889; *Rec.*, Poitiers, 89, 2, 149. — Rennes, 12 nov. 1899, *Gaz. pal.*, 96, 1, 256.

1. In Th. Imbert.

le soigner. — Puisque mon mari est un aliéné irresponsable que je dois soigner, répond M^{me} N..., j'y consens, et, comme c'est un aliéné dangereux, je vais le placer là où l'on soigne les maladies de cette espèce, c'est-à-dire dans un asile d'aliénés. — Ah! non, lui réplique-t-on encore, votre mari est bien aliéné, mais il ne l'est pas assez pour être interné; la preuve, c'est qu'on a dû le renvoyer une première fois et qu'on le ferait certainement encore si on tentait l'expérience à nouveau. »

Si bien qu'en fin de compte la femme, ne pouvant se préserver des fureurs de son mari, ni par le divorce, puisqu'il est aliéné, ni par l'asile, puisqu'il ne l'est pas assez, serait contrainte de reprendre avec lui la vie commune et de rester exposée avec ses enfants à toutes les conséquences de ses violences.

Ceci n'est pas un raisonnement à plaisir, c'est la situation même envisagée sous son vrai jour.

En somme, la vérité médicale consiste à enfermer N... dans ce dilemme :

« Ou vous êtes un aliéné irresponsable des actes qui vous sont imputés, et alors vous êtes un aliéné dangereux et on doit vous séquestrer;

« Ou vous êtes un simple déséquilibré, insuffisamment aliéné pour être interné, pour ne pas vous dominer au moins en partie, et alors force est d'accorder à votre femme ce qu'elle réclame pour être garantie de vos sévices, c'est-à-dire le divorce. »

Ainsi Régis conclut au divorce. Mais est-ce là un moyen capable d'arrêter les violences du déséquilibré? Non, car il verra là une sorte de persécution dirigée contre lui, et cela est si vrai que le nommé N..., dont il s'agit, ne manqua pas de faire appel d'un jugement en divorce prononcé à ses torts.

« Le divorce, dit Proal, ne supprime pas la vengeance maritale ni la vengeance féminine parce qu'il ne supprime pas la jalousie, la colère. Pendant l'ins-

tance en divorce, après le divorce, on constate des drames sanglants. Lorsque le mari, même divorcé, voit sa femme aux bras d'un autre, la colère, la jalousie s'emparent quelquefois de lui au point de le pousser à des violences. »

Citons avec Jeutsch le cas de cet aliéné jaloux qui, à soixante-deux ans, assassina sa femme le jour même où d'un commun accord ils se présentaient au tribunal pour divorcer. De plus, si, au point de vue des époux, la séparation s'impose, on ne doit pas oublier qu'il y a d'autres personnes lésées par la dissolution de la famille à la suite du divorce; et, sans parler de la liberté donnée ainsi au jaloux d'aller plus loin contracter un nouveau mariage destiné à pareille fin, il y a des inconvénients graves à laisser les enfants du premier mariage dans la situation de fils de divorcés, alors surtout qu'il est du devoir du médecin de veiller à écarter, des prédisposés héréditaires qu'ils sont, les blessures de la lutte pour l'existence. On voit donc que la séparation effective des époux dont l'un est jaloux, si utile dans l'intérêt de chacun d'eux, se complique d'un grand nombre de problèmes pratiques, les mêmes pour la séparation de corps et le divorce, celui-ci permettant en outre toutes les complications d'un nouveau mariage.

Dans le cas où le divorce serait accordé au déséquilibré jaloux à son profit, parce que, cela s'est vu, prenant les devants il aurait pu faire partager ses convictions à des témoins faciles à abuser et quelquefois au tribunal lui-même, il y aurait un intérêt médical puissant à ce que les enfants ne lui fussent pas confiés, de peur d'augmenter les causes de déséquilibre mental chez des *candidats héréditaires à la folie*.

Peut-il arriver que la jalousie délirante entraîne celui qu'elle domine à prendre des dispositions testamentaires différentes de celles qu'il aurait prises naturellement? Cela est certain; mais il est douteux cependant que la jalousie puisse, à elle seule, être invoquée avec quelque chance de succès comme un motif d'annulation de testament. Il n'en était pas de même dans l'ancien droit français où existait une action d'annulation dite *ab irato*.

Comme la mission de l'expert en pareil cas est limitée à l'appréciation de l'« état de démence » du testateur, d'après les seuls termes du testament, on comprend les difficultés de sa tâche.

Le Code prussien, d'après Krafft-Ebing, assimile à l'aliéné toute personne que la frayeur, la colère ou toute autre émotion violente telle que la jalousie, prive du libre usage de ses facultés intellectuelles. Le testament peut cependant devenir valable si, une fois ces états morbides passés, l'individu le confirme.

Nous n'avons trouvé dans les recueils de jurisprudence française qu'un seul cas de testament cassé pour cause de jalousie¹. (Arrêt de la Cour de Liège, affaire Pâques, 12 février 1812.)

Il s'agissait d'un homme qui, poussé par une injuste jalousie, conçut une haine mortelle contre sa femme. Il fit un testament qui dépouillait ses héritiers et se précipita dans la Meuse. Le tribunal de première instance rendit, après les enquêtes, un jugement tendant à établir que P. était atteint de jalousie, que cette passion le dominait absolument et le mettait en proie

¹ Legrand du Saulle, *Délire des persécutions*, p. 425. — Demolombe, t. I, n° 345. — Coin-Delisle, sur l'art. 901, n° 4; Laurent, p. 11, n° 122. (Simples références à l'arrêt de la Cour de Liège.) — V. l'arrêt de la Cour *in extenso* dans le *Journal du Palais*, année 1812, p. 114.

aux plus violents chagrins; qu'il en conçut une haine mortelle contre sa femme; qu'il manifesta plusieurs fois le dessein de se détruire; qu'il tenait les propos les plus contradictoires et les plus extravagants que l'on ne pouvait attribuer qu'à un homme frappé de mélancolie.

« Le tribunal, considérant que toutes ces circonstances réunies, le peu de sagesse que l'on remarque dans ses dernières dispositions, la haine et l'aversion qu'il avait pour sa femme, les propos extravagants de se défaire de lui-même, les idées d'empoisonnement, la contenance dans laquelle quelques témoins l'ont aperçu chagrin, grinçant des dents, les yeux égarés et hagards, enfin la triste fin qu'il a subie et qu'il s'est donnée lui-même sont des preuves suffisantes qu'il a fait son testament dans le délire et l'égarément d'esprit, annule le testament. » La Cour confirma le jugement : « Attendu qu'il résulte des pièces du procès, et notamment des procès-verbaux d'enquête, que les circonstances de fait qui ont précédé, accompagné et suivi la confection du testament dont il s'agit sont telles que, rapprochées et réunies, elles prouvent que le testateur n'était pas sain d'esprit au moment où il a fait son testament; qu'il était, au contraire, transporté d'une passion violente qui le privait de l'usage de la raison. — Par ces motifs....., met l'appellation à néant. »

Nous n'avons pas d'exemple d'exhérédation des enfants; mais il est très fréquent de voir la jalousie modifier considérablement les rapports naturels du père avec ses enfants, et si quelques-uns des aliénés jaloux, pour réclamer la garde de leurs enfants, opposent à l'amour conjugal disparu l'amour paternel grandissant, plus souvent leur délire a pour conséquence le refus d'admettre pour enfant et de traiter

comme tel le « bâtard d'une femme adultère. » Savage cite le cas d'une mère qui tua son enfant pour se venger du père.

Un dernier point sur lequel ont à statuer les tribunaux civils est la demande en réparation de dommages causés par des paroles, actes ou écrits, conséquence habituelle de la jalousie; l'injure et la diffamation atteignent la famille « qui favorise les débordements de la femme », puis les étrangers, enfin et surtout le complice.

En dehors des actions civiles auxquelles ils se trouvent mêlés, les jaloux sont infailliblement exposés aux poursuites pénales. Rien de plus fréquent dans leur délire que des actes de violence qui les conduisent devant les juridictions criminelles et correctionnelles, et qui ne diffèrent entre eux que par leur intensité; du reste, la question de la responsabilité n'est pas autre pour un crime que pour un délit. L'expertise est ordonnée plus fréquemment devant les cours d'assises que devant les tribunaux correctionnels; habitude fâcheuse, car si l'on internait les aliénés persécutés, quels qu'ils soient, et les jaloux en particulier, dès leurs premières violences, on éviterait la plupart de leurs crimes; ce qui serait, en général, facile si les juges d'instruction tenaient compte de l'état mental des prévenus de simples délits. Presque toujours, le récit des attentats des aliénés est suivi, dans les journaux, de la mention : « Cet homme passe pour ne pas jouir de la plénitude de ses facultés mentales. » La chronique des faits-divers publiés par les *Annales médico-psychologiques* et les *Archives de neurologie* est, à cet égard, édifiante. Le juge estime trop souvent que l'expertise n'est pas en rapport avec

la gravité de la peine encourue et aime mieux donner des antécédents judiciaires à un aliéné que de le soumettre à un expert. Raisonnement qui nous semble malheureux, parce que la tache qui en résulte reste acquise à un malade et à sa famille; et, d'autre part, la condamnation n'empêche en rien le délire d'évoluer et les violences de devenir plus graves. Le malade L... qui fait le sujet de notre observation XI en est un bel exemple. Mis en réforme pour dérangement de ses facultés mentales, il fut condamné deux fois à vingt-quatre heures de prison par le tribunal de S..., avant de blesser le substitut d'une balle de revolver.

Tous les crimes et les délits peuvent avoir pour mobile la jalousie pathologique, depuis l'escroquerie et la destruction, jusqu'à l'incendie ou la prévarication; mais les plus fréquents, les mieux liés à l'idée de jalousie, sont les attentats contre les personnes.

La victime ordinaire est l'époux suspect d'infidélité; puis, après lui, vient le complice désigné aux coups par des soupçons anciens ou par une inspiration subite. Ce fut, dans un cas de Marandon de Montyel, « un ami que le jaloux venait de quitter et qu'il trouva assis, causant près du feu avec sa femme. Nul doute, se dit-il, voici mon rival!... Une lutte terrible s'engagea et le mari, plus vigoureux, fit passer par la fenêtre l'infortuné visiteur qui se fractura le crâne en tombant et succomba quelques heures après. »

Les enfants, détestés comme des bâtards, les étrangers entrés dans le cycle du délire sont aussi des victimes désignées aux jaloux dont la vengeance peut encore s'égarer de la manière la plus imprévue.

Le crime commis se présente dans les conditions les plus diverses. L'homme blesse ou tue par arme

blanche ou arme à feu ; la femme empoisonnée quelquefois ou allume un incendie. Mais il y a pour la femme jalouse deux armes de choix : le revolver et le vitriol. L'usage du vitriol est du reste lié, dans l'esprit du public, à la vengeance passionnelle.

Aubry et Proal, qui en ont fait l'étude, montrent qu'il y a là bien de l'exagération et que les vitrioleuses ne sont pas toutes dignes de la commisération qui s'attache à l'infortune ; toutes ne sont pas des filles séduites et abandonnées. Des hommes aussi se sont servis de cette arme qui, chez eux, est une arme de lâches.

Des mobiles variés ont poussé la femme à faire usage de ce procédé, relativement moderne, de défiguration. Le désir du lucre, une vengeance basse, la colère ou le simple dépit, les excitations de compagnes d'atelier, l'assurance presque absolue de l'impunité favorisent le vitriolage.

Si, éliminant toutes ces causes, on n'étudie que le vitriolage par jalousie pure, on voit que, le plus souvent, c'est moins la douleur ou la vengeance de l'abandon qui excitent la femme au crime que le désir de défigurer un amant qui pourrait faire de nouvelles conquêtes : « Il est si beau », disait une femme abandonnée qui voulait faire usage du vitriol ; et Proal cite une jeune fille qui répondait au juge d'instruction : « Aujourd'hui, aucune femme ne voudra l'épouser ; mais moi, je le veux ; je l'aime plus que jamais. Je veux l'épouser et je l'entourerai de tant de soins que je le rendrai encore heureux !... »

La main qui vitriole n'est pas toujours celle de l'amante délaissée ; celle-ci persuade quelquefois à une amie de se charger de la vengeance, et la victime n'est pas toujours l'homme, mais souvent la rivale, parfois même la mère qui s'oppose au mariage.

La situation faite à l'expert devant le jury et devant l'opinion publique est tout autre dans les procès de *crimes passionnels*, presque tous crimes par jalousie, que dans les autres procès de cour d'assises. Loin d'avoir à faire partager avec peine l'idée d'aliénation mentale comme dans un crime commis par le persécuté, l'aliéniste aura plus souvent à démontrer à un jury plein d'indulgence que l'état mental du jaloux n'est pas celui d'un aliéné.

Cependant, l'on peut dire avec Marc et avec Proal que l'auteur d'un crime passionnel mérite des circonstances atténuantes, faire la part de l'état physiologique du jaloux, indiquer le véritable paroxysme dans lequel il se trouve, tenir compte même des nombreuses idées fausses répandues sur les droits des maris et des femmes trompés.

Il n'en est pas de plus fréquente que l'opinion qui attribue au mari le droit de vie et de mort sur sa femme et sur l'amant pris en flagrant délit. « Mais, dit Proal, loin de reconnaître au mari le droit de tuer sa femme surprise en flagrant délit d'adultère, la loi punit ce meurtre de un à cinq ans d'emprisonnement. L'erreur vient de ce qu'on a mal interprété, par ignorance du langage juridique, les termes de l'article 321, § 2 du Code pénal, ainsi conçu : Dans le cas d'adultère prévu par l'article 336, le meurtre commis par l'époux sur son épouse, ainsi que sur le complice, à l'instant où il les surprend en flagrant délit d'adultère est *excusable*. Or, dans le langage du droit, il faut distinguer l'*excuse* du *fait justificatif*. Ainsi, par exemple, la provocation est une *excuse*, tandis que la légitime défense est un *fait justificatif*. Lorsque le fait d'excuse est prouvé, dit l'article 326, s'il s'agit d'un crime comportant la peine de mort ou celle des travaux forcés à perpétuité, la peine

sera réduite à un emprisonnement de un an à cinq ans. »

Un certain nombre de circonstances accessoires, atténuantes ou aggravantes, pourront être signalées dans les conclusions de l'expert.

La préméditation ne suffit pas à établir la responsabilité. Les jaloux, en général, préméditent leurs violences; ou, pour être plus exact, leur attitude, leur langage, et leurs violences antérieures peuvent faire admettre une volonté réfléchie. Mais pas plus que le persécuté qui porte une arme pour se défendre et qui attaque sous l'empire d'un état paroxystique, le jaloux n'est responsable parce qu'il a déjà eu l'idée d'une vengeance et qu'il systématise son délire sur une personne déterminée. L'absence de regrets, fait très fréquent chez les aliénés, n'est pas non plus une preuve de perversité. Leur conscience ne leur reprochant rien, ils n'ont pas de remords.

L'alcoolisme n'est pas toujours facile à apprécier. En dehors du délire de jalousie alcoolique si fréquent, le crime peut être suscité par des excès momentanés d'alcool qui diminuent les facultés d'arrêt ou qui surexcitent les troubles sensoriels. Mais si dans ce cas il y a matière à irresponsabilité, il ne saurait en être de même dans le cas où un individu se sera volontairement enivré pour s'étourdir et chercher dans l'excitation alcoolique l'appoint de détermination qu'il sentait lui manquer; nous voyons là, plutôt, une circonstance aggravante.

Le médecin-expert, qui doit le moins possible s'appuyer sur les dépositions des témoins, ne peut cependant se passer d'elles à titre de preuves. Il peut ainsi, parfois, établir qu'un esprit débile a été surexcité par des complices inconscients, qui irritaient son délire

par les moqueries si faciles envers un mari qui se croit trompé; mais le plus souvent il aura à montrer que les véritables aliénés agissent vraiment sans les complices que la rumeur publique tend à leur adjoindre.

Parmi les gens que le jaloux englobe dans son délire se trouvent souvent ses chefs hiérarchiques, ce qui peut lui valoir des peines disciplinaires, et, s'il appartient à l'armée, le faire traduire en conseil de guerre. Les magistrats, pense-t-il aussi, favorisent les débauches de sa femme, profitent de ses faveurs et ne tiennent aucun compte de ses plaintes. « Ma femme appartient à la justice, disait l'un d'eux, c'est pour cela qu'on ne l'arrête pas. » Un autre se précipitait chez le commissaire et, en termes orduriers, lui reprochait d'être l'amant de sa femme et d'en recevoir des cadeaux; d'où le délit d'outrages aux magistrats.

Le *diagnostic* médico-légal peut être très délicat lorsqu'il y a lieu de soupçonner au délire une base réelle, alors qu'il n'est pas invraisemblable que la femme soit légère ou simplement imprudente, ou bien que l'homme est notoirement infidèle¹. D'une manière générale, si les pièces de l'instruction, les récits des témoins et la recherche des antécédents médicaux peuvent être d'un grand secours pour établir un diagnostic et pour éclairer la religion du juge d'instruction, le médecin devra cependant fonder son rapport surtout sur l'examen du malade, sur son état mental dûment constaté, et sur les stigmates physiques et psychiques de son affection.

Il faut tenir compte du bon sens apparent de certains aliénés, de la vraisemblance des faits qu'ils avan-

1. Villers, Obs. XXIV et XXV.

cent, de la facilité avec laquelle, au contraire des persécutés, les jaloux racontent les faits de leur délire; de la probabilité d'une période de calme succédant à la période d'agitation. « On peut craindre, dit Krafft-Ebing, que ces malades, quoique profondément troublés, ne soient pas considérés comme des aliénés, mais simplement comme des individus atteints d'une idée fixe, et que les actes punissables résultant de leur délire ne soient jugés à tort comme le résultat de la colère, de la passion, du fanatisme, de l'immoralité. Le diagnostic scientifique doit négliger le symptôme isolé : le délire, et envisager l'état général. »

Les faits importants pour le diagnostic sont, d'après Krafft-Ebing, les stigmates anatomiques et fonctionnels de dégénérescence, la prédisposition héréditaire ou acquise dans l'enfance, les causes occasionnelles, crises physiologiques ou causes organiques, le délire et les troubles sensoriels.

Le diagnostic établi dans les conclusions doit être net et très compréhensible pour les magistrats et les jurés. On peut dire du délire de jalousie ce que dit Cullerre du délire de revendication : « Comme expert, je n'ai pas hésité et je n'hésiterai pas, en semblable occurrence, à porter le diagnostic ferme de délire systématisé de persécution, qui est pleinement justifié par la relation clinique des symptômes et qui est accepté sans discussion par tous les magistrats. »

Nous serions incomplet si nous ne signalions pas que des jaloux manifestement aliénés ont pu être méconnus et condamnés, malgré des rapports d'expert ou malgré même un internement précédent¹, à des

1. *Annales méd.-psych.*, 1882, p. 416 : deux mois de prison pour coups et blessures à un malade sorti en rémission. — *Annales méd.-psych.*, 1878 : six ans de réclusion.

peines quelquefois graves : vingt ans de travaux forcés (dans l'affaire A..., malgré un rapport de trois experts¹). Souvent, au contraire, ce n'ont été que de faibles condamnations qui n'en ont pas moins souillé l'honneur de l'aliéné et porté préjudice à sa famille.

Les jaloux terminent souvent leur vie par le suicide. Rarement une expertise médico-légale dans un suicide sera intéressante pour l'aliéniste. Ce n'est que dans le suicide à deux inachevé, assez commun chez les jaloux, qu'on a pu avoir à rechercher la part de responsabilité qui incombait au survivant dans la mort de l'autre.

Tels sont les principaux problèmes de médecine légale qui concernent la jalousie. Si quelques-uns, comme l'internement et la responsabilité, ont des points communs avec d'autres états de folie, il y en a plusieurs qui sont spéciaux à la jalousie et notamment la séparation judiciaire des époux, les procédés de vengeance des jaloux, et enfin la situation exceptionnelle du médecin dans les affaires passionnelles où, contrairement à l'usage, il devra souvent lutter contre l'opinion publique et le jury plus enclin que l'aliéniste lui-même à voir en ces coupables des aliénés.

1. *Annales méd.-psych.*, 1884, Rapport de Lafargue, Oré et Taguet.

CONCLUSIONS

I. — Il existe des idées délirantes de jalousie dans un grand nombre de maladies mentales.

II. — Ces idées ne sont pas, comme le voudrait une opinion née dans la psychiatrie allemande, exclusivement de nature alcoolique chez l'homme. Elles peuvent, chez l'homme comme chez la femme, exister en dehors de cette intoxication.

III. — Il y a une forme de délire de jalousie en rapport avec la démence sénile.

IV. — Dans les délires systématisés, les idées de jalousie évoluent sur un fonds constitutionnel spécial, suivant les types de délire primitif de Lasègue, de délire secondaire aux psycho-névroses et aux intoxications, et de délire raisonnant de Falret. Les idées de jalousie sont pures ou plus fréquemment associées ou alternantes avec d'autres idées délirantes, principalement les idées de persécution.

V. — Le médecin légiste a souvent à apprécier l'état mental du jaloux à l'occasion de nombreux problèmes

dont plusieurs ne sont que des cas particuliers de problèmes plus généraux (internement, responsabilité); dont d'autres, au contraire, sont plus spéciaux à la jalousie (situation des époux, des enfants, testaments, crimes dits passionnels).

VU : *le Président,*

A. JOFFROY.

VU : *le Doyen,*

BROUARDEL.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- ADLOFF. *Eifersucht als Leidenschaft? etc.*, (Vierteljahrschv. f. Gerichtl. méd., LIII, f. I).
- Ann. d'hyg. pub. et de méd. lég.*, 1836 (16), p. 123; 1843 (30), p. 187; 1846 (36), p. 191.
- Ann. méd.-psych.* Rev. des journ. judic. (Moreau, de Tours), 1846, VIII, p. 111; — *Id.* (Lunier), 1847, IX, p. 262; X, p. 273; — *Id.* (Marandon de Montyel), 1878, XX, p. 413; — Rev. de méd. lég. (Giraud), 1882, VIII, p. 416; 1883, X, p. 83; 1884, II, pp. 413 et 419; — Rev. méd.-lég. ital. (Moreau, de Tours), 1891, XIII, p. 406; — Société méd.-ps. Comptes rendus, 19 janvier 1855 (Moreau, de Tours); 28 décembre 1863 (B. de Boismont); 27 octobre 1890, Garnier; 31 décembre 1894 (Garnier, Marandon de Montyel).
- ANGLADE. *Les délires systématisés secondaires*. Rapp. au Congrès de Marseille, 1899.
- AUBANEL. *Rapp. méd.-lég.* (Ann. méd.-ps., 1846, VII).
- AUBRY. *La contagion du meurtre*. Paris, 1894.
- BARBAUD et ROUILLARD. *Troubles et accidents de la ménopause*. Paris, 1895.
- BELLAMY. *Les hallucinations érotiques. Etude séméiologique*. Th. Bordeaux, 1900.
- BERTHIER. *Monomanie de jalousie, type de dissimulation* (Tribune méd., 1873, p. 405).
- BIHOREL. *Des cas douteux de la folie*. Th. Paris, 1870.
- BLANCHE. *Des homicides commis par les aliénés*. Paris, 1878.
- Blätter. f. Gerichtl. Antrop.* Nuremberg. *Meurtre par jalousie*, 1861, XII; 1862, XIII.

- BOMBARDA. *O delirio de ciume* (Le délire de jalousie).
Lisbonne, 1896.
- *Troubles psychiques de la « ménopause virile »* (Rev.
de psych. clin. et thér. Paris, nov. 1899).
- BRIERRE DE BOISMONT. *Rapports de la folie suicide et de
l'homicide* (Ann. méd.-ps., 1851, III).
- *Soc. méd. ps.*, 28 décembre 1863.
- *Du suicide et de la folie suicide*. Paris, 1865.
- BROC. *Rapp. méd.-lég.* (Ann. méd.-ps., 1880, III).
- BRUANT. *De la mélancolie survenant à la ménopause*. Th.
Paris, 1888.
- BUCHNER. *Rapp. méd.-lég.* (Friedreich's Blätter, 1869).
- CAMUSET. *Note sur un aliéné homicide* (Arch. de Neur.,
1892, I).
- CARLOTTI (LIVI, TAMBURINI et). *Rapp. méd.-lég.* (Archivio
ital., 1874).
- G. CARRIER. *Contrib. à l'étude des obsessions et des impul-
sions à l'homicide et au suicide*. Th. Paris, 1899.
- CASTIN. *Des psychoses puerpérales*. Th. Paris, 1899.
- CAZAUVIEILH. *Du suicide*, etc., 1840.
- CHPOLIANSKI. *Analogies entre la folie à deux et le suicide à
deux*. Th. Paris, 1885.
- CHRISTIAN. *Le délire érotique des vieillards* (Comptes
rendus du Congrès de Bordeaux, 1895).
- CLOUSTON. *Clinical lectures on mental diseases*. Londres,
1883.
- COHEN VAN BAREN. *Ueber den trunkfälligen Sinnenwahn...*
(Allg. Zeitschr. f. Psych., III).
- COMBES. *Rapp. méd.-lég.* (Ann. méd.-ps., 1867, X).
- COUTAGNE. *De la responsabilité légale et de la séquestra-
tion des aliénés persécuteurs*. Rapport au Congrès
de Lyon, 1891. Discussion : Charpentier, Giraud.
- CULLERRE. *Alcoolisme et délire des persécutions* (Ann.
méd.-ps., 1875, XIII).
- *Des perversions sexuelles chez les persécutés* (Ann.
méd.-ps., 1886, III).
- *Les frontières de la folie*. Paris, 1888.
- *Le délire de revendication* (Ann. méd.-ps., 1897, V).

- DELASIAUVE. *Traité de l'épilepsie*. Paris, 1854.
- DESCOUTS. *Soc. de méd. lég. de France*, 12 avril 1897.
- DESCURET. *La médecine des passions*. Paris, 1841.
- DESPINE. *Psychologie naturelle*, 1868.
- VAN DEVENTER. *Ijversucht en Ijversuchtswaan* (Psychiatrische Bladen, VI, 1888).
- DOREZ. *La jalousie morbide*. Th. Paris, 1889.
- ESCOUBE. *La jalousie morbide des alcooliques*. Th. Paris, 1899.
- ESQUIROL. *Des maladies mentales*. Paris, 1838.
- J.-P. FALRET. *De l'hypochondrie et du suicide*, 1822.
- FÉRÉ. *Comptes rendus de la Soc. méd. des Hôp.*, 1885, p. 293.
- *Pathologie des émotions*.
- P. GARNIER. *La Folie à Paris*. Paris, 1890.
- *Soc. méd. ps.*, 27 oct. 1890; 31 déc. 1894.
- GEORGET. *Considérations médico-légales sur la liberté morale*.
- GOODHALL et CRAIG. *La folie de la ménopause* (J. of. mental science, avril 1894).
- DEL GRECO. *Le tempérament chez les paranoïaques homicides*. IX Congr. de la Soc. phrén. de Florence; oct. 1896.
- GUÉNEAU DE MUSSY. *L'érotisme de la ménopause* (Gaz. hebdomadaire, 1871, n° 37).
- GUISLAIN. *Leçons sur les phrénopathies*. Gand, 1852.
- HAMEL. *Des hallucinations génitales et des idées érotiques chez les persécutés*. Th. Paris, 1892.
- HILDENBRAND. *Rapp. méd.-lég.* (Ann. méd.-ps., 1870, IV).
- ICARD. *La femme pendant la période menstruelle*. Th. Paris, 1890.
- IMBERT. *Le délire dans la jalousie affective*. Th. Bordeaux, 1897.
- ISCOVESCU. *Des idées de jalousie dans le délire alcoolique*. Th. Paris, 1898.
- *Sur trois cas d'impulsion chez des dégénérés* (Ann. méd.-ps., 1898, VIII).
- Jahrbuch des Ges. Staatsarznk.* Leips., 1835, i. 2. Hft.

- JANET. *Etat mental des hystériques. Les stigmates mentaux.* Paris, 1892.
- JEUTSCH. *Pathologie et criminalité.* (Centralbl. f. Nervenheilk.)
Journal du Palais, 1812, p. 114. Arrêt de la cour de Liège.
- JOURNIAC. *Recherches cliniques sur le délire hypocondriaque.* Th. Paris, 1888.
- JOUX. *Gaz. des Hôp.*, 1853, XXVI, p. 447.
- KÉRAVAL. *L'idée fixe* (Arch. de neur., 1899, II).
- KRAEPELIN. *Psychiatrie.* Leipsig, 1896.
- KRAFFT-EBING. *La responsabilité criminelle et la capacité civile dans les états de trouble intellectuel* (trad. Chatelain), 1875.
- *Rapp. méd. lég.* (Jahrb. f. Psych., IV, 1).
- *Délire de jalousie chez l'homme* (Jahrb. f. Psych., X, 23).
- *Psychiatrie* (trad. Laurent). Paris, 1897.
- *Médecine légale des aliénés* (trad. Rémond). Paris, 1900.
- LAURENT. *Les maladies de la volonté chez les criminels* (Ann. méd.-ps., 1892, II).
- *L'amour morbide.* Paris, 1895.
- LEGRAND DU SAULLE. *La folie devant les tribunaux*, 1864.
- *Le délire des persécutions*, 1871.
- *Les signes des folies raisonnantes* (Gaz. des hôp., 1879).
- LEROY. *Les persécutés persécuteurs.* Th. Paris, 1896.
- LIMAN. *Zweifelhafte Geisteszustände vor Gericht.* Berlin, 1869.
- MAGNAN. *Recherches sur les centres nerveux.* Paris, 1893.
- MAHON. *Le délire des persécutions chez le vieillard.* Th. Bordeaux, 1896.
- MANN. *Etude méd. lég. sur S.* (Alien. and neurol., juillet 1893).
- MARANDON DE MONTYEL. *Soc. méd.-ps.*, 31 décembre 1894.
- MARC. *La folie considérée dans ses rapports médico-judiciaires.* Paris, 1840.
- MARCÉ. *Recherches sur la démence sénile* (Gaz. méd. de Paris, 1863).

- MARCEL. *De la folie causée par l'abus des boissons alcooliques*. Paris, 1847.
- MASSARO. *Jalousie morbide* (Il Pisani, XVI, 3. Palerme, 1895).
- MOREAU DE TOURS. *Soc. méd. ps.*, 19 janvier 1855.
- MOREAU DE TOURS (P.). *De la folie jalouse*. Paris, 1877.
- *Suicides étranges* (Ann. méd.-ps., 1890, XII).
- *Des passions persistantes dans l'état de démence* (Ann. de psych. et d'hypn. de Luys., 1893).
- MOREL. *Traité des maladies mentales*. Paris, 1859.
- NADLER. *Observations et remarques sur le délire de la jalousie* (XVIII^e Congrès des alién. de l'Allemagne du S.-O. Carlsruhe, 1887).
- Discussion. *Fuerstner, Nasse, Schuele, Schaeffer*.
- NASSE. *Ueber der Vergolungswahnsinn des geistestorten Trinker* (Allg. Zeitschrift f. Psych., t. XXXIV).
- OLLIVIER. *Des maladies mentales des vieillards*. Th. Paris, 1891.
- PARANT (V.), GUILHEM, NOGUÈS. *Rapport sur le sieur Aymès* (Ann. méd.-ps., 1881, VI).
- PÉCHARMAN. *Les psychoses de la vieillesse*. Th. Paris, 1893.
- PONTIER. *Rapport méd.-lég.* (Ann. méd.-ps., 1864, IV).
- PROAL. *La responsabilité légale des aliénés* (Ann. méd.-ps., 1890, XII).
- *Le crime et le suicide passionnels*. Paris, 1900.
- RAY. *De la folie des femmes causée par l'abandon et la séduction* (American Journ. of. Insanity, oct. 1866).
- RAYMOND et JANET. *Névroses et idées fixes*. Paris.
- RÉGIS. *In* Th. Imbert.
- RITTI. *Les psychoses de la vieillesse*. Rapport au Congrès de Bordeaux, 1895.
- SALEMI, PACE, MIRAGLIA. *Manie transitoire* (Il Pisani, Palerme).
- SANDER. *Die Beziehungen zwischen Geistestörung und Verbrechen*. Berlin, 1886.
- SAVAGE. *Des troubles de l'esprit développés à l'occasion des fiançailles*, trad. V. Parant (Encéphale, 1888).
- *Dict. of Psych. med.* (H. Tuke), Londres, 1892.

Art. : Marriage and Insanity — Jealousy as a Symptom of Insanity.

Savage. *On the evolution of mental disorder; doubt and jealousy.* Guy's hosp. Rep., 1889.

SCHAEFFER. *Ueber zwei Fälle, etc.* (Allg. Zeitsch. f. Psych., 1878, t. XXXV, f. 2).

SCHUELE. *Traité clinique des maladies mentales*, trad. Dagonet et Duhamel. Paris, 1888.

SERRÉ. *Crimes et délits dans l'alcoolisme.* Th. Paris, 1896.

SIGHELE. *Le crime à deux*, trad. Palmet. Lyon, 1893.

SIMON. *Crimes et délits dans la folie.* Paris, 1886.

STEPHANOWSKY. *La jalousie morbide* (Alienist and neur., juill. 1893).

THIBAUT. *Les aliénés devant la justice.* Th. Paris, 1895.

THIVET. *La folie chez les vieillards.* Th. Paris, 1889.

TRÉLAT. *La folie lucide*, ch. v. Paris, 1861.

VALLON. *Tentative d'homicide volontaire par un aliéné persécuté* (Ann. d'hygiène publique et de méd. lég., XXXVIII, 1897).

VENTRA. (Il Manicomio moderno).

VENTURI. *Corrélations psycho-sexuelles*, trad. de l'italien. Lyon et Paris, 1899.

VÉTAULT. *Etude médico-légale sur l'alcoolisme.* Th. Paris, 1887.

VILLERS. *Le délire de la jalousie.* Bruxelles, 1899.

VIREY. *Jalousie* (in Dict. des sc. méd., 1870).

WERNER. *Contribution au délire de jalousie chez l'homme* (Jahrb. f. Psych., 1892, XI).

WILLETTE. *Les accidents nerveux de la ménopause.* Th. Paris, 1877.

YELLOWLEES. *La question de la folie en cas de meurtre* (Ment. Sc., 1876, 3^e tr.).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS.....	VII
INTRODUCTION.....	I
CHAPITRE I ^{er} — Les délires non systématisés de jalousie.....	3
CHAPITRE II. — Les délires non systématisés de jalousie (<i>suite</i>). — Le délire de jalousie sénile.....	15
CHAPITRE III. — Les délires systématisés de jalousie.....	25
CHAPITRE IV. — Médecine légale.....	87
CONCLUSIONS.....	110
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE.....	113

